

SAS [019] – Cyclone à l'O.N.U.

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



CYCLONE A L'ONU

GERARD DE VILLIERS **PLON**

Gérard de Villiers

S.A.S.
Cyclone à l'O.N.U.

(1970)

PLON – n°19

CHAPITRE PREMIER

Debout, face à la grande baie vitrée dominant la roseraie offerte par l'Union soviétique, Son Excellence John Sokati, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République du Lesotho, se sentit envahi d'un grand bien-être.

Le bar des délégués grouillait de monde comme à chaque session importante de l'ONU : On se serait cru au marché de Bamako. Les délégations africaines représentaient plus du tiers de la population onusienne. Contrairement à leurs collègues blancs, déjà blasés, ils assistaient ponctuellement à toutes les séances et commissions, même les plus obscures.

John Sokati se retourna et vint s'arrêter devant une table autour de laquelle étaient assis une demi-douzaine de Noirs, conscient de son importance. Peu lui importait que la plupart des êtres civilisés prennent le Lesotho pour un insecticide. Il était un homme important, portant des complets à quatre cents dollars et une montre en or grosse comme une pépite.

La voix d'une des trois standardistes assurant les communications du bar des délégués, couvrit soudain le brouhaha des conversations :

— On demande Son Excellence John Sokati au téléphone.

Aussitôt le délégué du Lesotho fendit dignement la foule. La standardiste le dirigea vers une des cabines et il referma soigneusement la porte sur lui.

Sa conversation fut très brève. Après avoir raccroché, il remercia la standardiste chinoise d'un signe de tête protecteur et se fraya un chemin vers la sortie.

Le bar, situé dans la partie nord du bâtiment principal des Nations Unies, au second étage, avec d'immenses baies dominant l'East River et le bâtiment de l'Assemblée générale, était l'endroit « *in* » de l'ONU.

Terrain de chasse permanent et fructueux pour toutes les secrétaires à la recherche d'un amant diplomate. Lors des sessions importantes, comme celle-ci, la surveillance se resserrait et les gardes en bleu marine de l'ONU refoulaient impitoyablement les belles dames non accompagnées. Ce qui ne facilitait pas la vie des malheureux délégués, déchirés entre les commissions et les visites de sentiment.

John Sokati passa devant le garde et se dirigea vers l'escalier roulant, foulant voluptueusement l'épaisse moquette verte. Il mourait d'envie de retirer ses chaussures et d'y marcher pieds nus.

Mais ce ne sont pas des choses à faire pour un délégué aux Nations Unies. Même du Lesotho.

Le Noir traversa le terre-plein et sortit à droite, par l'entrée des touristes, débouchant sur le trottoir de la Première Avenue. Il s'arrêta près d'un groupe piaillant.

Une Noire sortit presque aussitôt de la First National City Bank, en face, et lui adressa un grand signe du bras. Profitant du feu rouge à la hauteur de la 46^e Rue, elle traversa en courant et rejoignit John Sokati.

Elle était belle comme le sont parfois les Noirs de Harlem : avec des jambes interminables dissimulées par un maxi-manteau, un visage fin et sensuel et d'étonnants cheveux teints en roux !

Le manteau s'écarta sur un coup de vent, dévoilant des cuisses à peine cachées par une super-mini-jupe orange. Cette créature était digne du représentant d'un grand pays et non d'un « micro-État ». John Sokati la regardait comme si elle avait été Luther King.

Sans se soucier des touristes, elle embrassa le diplomate sur la bouche et l'entraîna par la main. Spectacle assez rare : les rapports entre Africains et Noirs américains étaient assez tendus : ces derniers considéraient leurs *soul brothers* d'Afrique comme des singes à peine évolués et les Africains reprochaient aux Noirs US un écrasant complexe de supériorité.

Un taxi s'arrêta et les deux Noirs montèrent dedans.

Le véhicule tourna à gauche dans la 49^e Rue et resta coincé dix minutes derrière un bus. La main de l'ambassadeur extraordinaire rampa sur la cuisse de sa compagne et disparut sous le maxi-manteau. La Noire sourit, indulgente.

Puis sa respiration s'accéléra comme John Sokati déployait une dextérité digne d'un très grand diplomate. Elle bougea, et une cuisse ronde et brune se découvrit complètement. Le chauffeur, un jeune hippie, n'en perdait pas une miette, les yeux glués au rétroviseur.

Jaloux, il mit brutalement fin à l'orgasme de la jeune Noire en démarrant. Il tourna dans la Deuxième Avenue vers le bas de la ville. Il y avait peu de circulation et, en dix minutes, ils parvinrent à la hauteur de Greenwich Village.

Le taxi tourna encore dans la 13^e Rue pour rattraper la Cinquième Avenue. Il stoppa en face du numéro 40, un gros building d'une trentaine d'étages.

Le chauffeur regarda le couple s'éloigner, la main dans la main, en ricanant. Le FBI possédait des kilomètres de bandes magnétiques recensant fidèlement les soupirs amoureux des trois quarts des

honorables membres de l'assemblée internationale. De quoi rendre jalouses les « porno-shop » danoises. La plupart des call-girls affrêtées par les délégués étaient directement payées par les caisses noires du FBI.

Le Noir et sa compagne s'engagèrent dans la 11^e Rue. Un vrai couple d'amoureux. Plusieurs passants se retournèrent sur la fille. Vraiment un superbe animal descendu de Harlem. Hélas, interdite aux Blancs.

Le couple parcourut cent mètres et monta le petit escalier extérieur d'un immeuble de trois étages avec une façade étroite de moins de dix mètres. La 11^e Rue tout entière était bordée de ces buildings bourgeois, loués à prix d'or à cause de la proximité de Washington Square et de la Cinquième Avenue. C'était un des quartiers les plus chers de New York. La fille introduisit une clé dans la serrure et ils disparurent. L'immeuble portait le numéro 24.

Une dame très maigre qui promenait son caniche jeta un regard horrifié au couple.

L'idée qu'on puisse faire l'amour pendant que le soleil brillait lui paraissait le comble de la perversion.

Et des Noirs, encore !

Les comptables des Nations Unies auraient grincé des dents devant le faste de John Sokati. Le Lesotho n'avait pas payé ses cotisations à l'ONU depuis trois ans et la compagnie du téléphone le menaçait de procès pour une note impayée de dix dollars quarante.

Théoriquement, d'après les statuts onusiens, tout pays qui se trouvait en retard de deux ans dans le paiement de ses cotisations, était automatiquement dépouillé de son droit de vote.

Mais il y avait des accommodements avec le Ciel. Le Lesotho constituait, avec une trentaine d'autres « micro-États » et autres républiques-bananes, le fer de lance du State Department. Personne ne savait exactement où se trouvait le Lesotho parmi les fonctionnaires internationaux, certains même doutaient très sérieusement de son existence, mais le Lesotho avait une voix à la sacro-sainte Assemblée générale. Une voix, qui, bien dirigée, venait consolider les majorités branlantes sur certains sujets brûlants.

Presque en face du numéro 24 une affiche du Sanitary Department en disait plus long sur la propreté de New York qu'un long discours. *Starve a rat to-day*, disait le texte. « Affamez un rat aujourd'hui... À chacun son rat quotidien... » En dépit de cet étrange avis, la 11^e Rue reposait dans un calme de bon aloi, en ce début d'après-midi de septembre, chaud et humide.

La dame très maigre en robe jaune s'arrêta en face du numéro 24 pour laisser uriner son caniche. Elle en profita pour jeter un lourd regard de réprobation à la porte fermée.

Appelant intérieurement la malédiction du Seigneur sur ces païens lubriques.

Elle n'eut pas le temps d'achever sa prière.

Une explosion formidable secoua soudain le silence de la 11^e Rue ouest.

Une colonne de débris monta vers le ciel et le souffle de l'explosion emporta la dame maigre et son caniche sur trente mètres, relevant sa robe sur des cuisses squelettiques.

Un taxi qui arrivait de la Cinquième Avenue freina précipitamment. Un homme en sortit et courut vers l'immeuble détruit. Les débris retombaient un peu partout, aspergeant la chaussée, les toits des maisons avoisinantes. L'écho de l'explosion bourdonnait encore dans les oreilles de tous les riverains de la 11^e Rue.

Le numéro 24 n'existait plus. À la place des trois étages, il n'y avait plus qu'un trou vide. La fumée se dissipa en partie et on put voir une bibliothèque avec tous ses livres restée miraculeusement accrochée au mur mitoyen à la hauteur du second étage, comme un décor surréaliste pendant dans le néant.

Étrangement, en dépit de la violence de l'explosion, le numéro 26 n'avait pas souffert ; par contre le 22 n'avait plus une vitre intacte.

Une femme jaillit en hurlant, couverte de gravats. D'autres gens sortirent de l'hôtel d'en face, criant hystériquement. Des badauds surgissaient des deux extrémités de la rue en courant. La rue était presque entièrement obscurcie par la fumée. On se serait cru à huit heures du soir. Une vieille dame, sortie de l'hôtel, fit le signe de croix. Personne ne pouvait avoir survécu à une telle explosion.

Une voiture de police qui passait par hasard sur la Cinquième Avenue, fit demi-tour et s'engagea dans la 11^e Rue, sirène hurlant. Le taxi avança pour la laisser parvenir à l'immeuble démoli. La rue était étroite et à sens unique. Des papiers et des objets légers retombaient doucement dans la fumée, sur les toits et sur la chaussée.

La dame maigre au caniche se releva péniblement et tira la laisse de son caniche, muet de terreur. Un des papiers qui retombait du ciel se prit dans son chignon et elle envoya la main pour l'enlever, dégoûtée. Mais le toucher lui en parut soudain familier. Elle le regarda de plus près.

C'était un billet de cent dollars.

Un peu poussiéreux, mais neuf et craquant. Se demandant si elle rêvait, la dame maigre se pencha et ramassa un autre papier jailli de l'explosion. C'était aussi un billet de cent dollars. Avec un cri étranglé, la dame jeta la laisse de son caniche et tomba à genoux sur le trottoir, tâtonnant pour saisir les billets emportés par la brise. Elle en pleurait d'émotion. Les miracles sont rares à New York. Or, le ciel de la

11^e Rue était obscurci par une pluie de billets tombant gracieusement du ciel.

Comme si les restes de feu l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire s'étaient mus en une manne céleste.

Tous les badauds réalisèrent à peu près au même moment que la fortune tombait du ciel. Ce fut une ruée sans nom. Les gens couraient, plongeaient, sautaient pour attraper les billets avant qu'ils n'atteignent le sol, en un ballet irréel et féroce. Le chauffeur de taxi marcha sournoisement sur la main de la dame maigre pour prendre un billet. Personne ne prêta attention à son cri de douleur. Les deux policiers de la voiture de patrouille, après avoir jeté un coup d'œil aux débris, bourraient leurs uniformes de billets froissés, avec des jurons ravis. L'un d'eux perdit sa casquette et ne la ramassa même pas.

Comme attirés par l'odeur impalpable des dollars, les hippies de Washington Square et de Bleeker Street, commencèrent à affluer. Certains badauds se battaient ouvertement, toussant à cause de la fumée et gesticulant.

Serrant un paquet de billets contre son cœur, la dame maigre s'enfuit, abandonnant son caniche. En passant devant le numéro 24, elle fut prise d'une crainte superstitieuse et frissonna : ce n'étaient ni les ébats amoureux du couple, ni les rats qui avaient pu provoquer la catastrophe. La dame maigre pensa au doigt de Dieu et se signa mentalement.

Lorsque les pompiers arrivèrent, les billets avaient fini de voler. Assis sur un coin de trottoir, un hippie velu et une jeune salutiste en uniforme se disputaient le dernier, en tenant chacun un bout.

Les pompiers commencèrent à arroser les débris fumants, tombe de l'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire John Sokati, au moment où la salutiste s'enfuyait avec le dernier billet, après avoir mordu au sang la main du hippie.

CHAPITRE II

Le billet de cent dollars à demi brûlé, roussi et recroquevillé par le feu était protégé par une enveloppe de plastique transparent, à laquelle était attachée une étiquette jaune. La moitié du bureau était occupée par divers objets, pièces à conviction dans l'explosion de la 11^e Rue.

Malko nota avec surprise qu'il y avait même une pochette d'allumettes rectangulaire comme on en trouve des centaines à New York où tous les commerçants en distribuent généreusement. Comme pour les autres objets, on y avait accroché une petite étiquette. Il y avait encore une paire de lunettes, dont le verre gauche était cassé, plusieurs cartes de crédit, différents papiers et une chaussure d'homme à la semelle arrachée.

Il ne manquait qu'un raton laveur.

Al Katz, l'homme qui se trouvait derrière le bureau regardait l'étalage, pensif. Ses yeux très bleus ressortaient dans son visage rond. La partie inférieure de son visage semblait tiré vers le bas par la lourde moustache rousse. Il avait l'air intelligent et compétent. Il fit le tour du bureau pour venir serrer la main de Malko. De près, on voyait mieux les innombrables rides. Il était plus près de soixante ans que de cinquante.

— David Wise vous a dit de quoi il s'agissait ?

Il avait l'air un peu sur ses gardes. Malko, avec son costume bien coupé, sa chemise monogrammée, ses cheveux blonds un peu trop longs, sa diction recherchée et ses curieux yeux dorés, ne ressemblait pas aux barbouzes standard de la Central Intelligence Agency.

— David Wise ne m'a pas dit grand-chose, avoua-t-il.

Lorsque David Wise, le directeur de la Division des plans de la CIA lui avait téléphoné dans sa villa de Poughkeewie pour lui demander de prendre contact avec Al Katz, il ne s'était pas étendu sur l'objet de la mission.

Il le faisait rarement d'ailleurs. Aussi bien par hypocrisie que par prudence. Il ne s'agissait jamais du bal d'ouverture de l'Opéra de Vienne.

Le bureau où se trouvait Malko était situé dans le CBS Building, un

bâtiment de quarante-cinq étages, noir, ultramoderne, au coin de la Sixième Avenue et de la 53^e Rue. Officiellement, c'était une dépendance de la Compagnie Fairchild Investments de Phoenix. Compagnie n'existant que sur le papier. En réalité, il s'agissait d'un des bureaux semi-clandestins que la CIA installait peu à peu aux USA, au grand dam du FBI et aux rugissements du Congrès. En effet, l'Agence fédérale n'avait théoriquement pas le droit de sévir sur le territoire national, chasse gardée du FBI.

— On dirait que vous avez vidé une poubelle, remarqua Malko. Et sans beaucoup de succès encore.

Al Katz eut un bon sourire.

— C'est tout se que nous avons pu retrouver de Son Excellence John Sokati, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du Lesotho aux Nations Unies. Et encore, il a fallu passer au tamis un énorme tas de débris.

— Il avait été interrogé par le FBI ? demanda perfidement Malko.

Cette fois, Katz ne sourit pas. Son visage rond prit une expression sévère et sa moustache plongea vers le bas.

— Il se trouvait avec des gens qui croyaient que le TNT pouvait bouillir comme le thé, dit-il froidement. Il s'est transformé en chaleur et en lumière avec trois d'entre eux, dont une femme. Vous voulez voir les photos ?

Il poussa vers Malko un paquet de photos. Les premières représentaient deux Noirs, assez jeunes, au visage dur, et une fille café au lait, ravissante, style cover-girl. Il eut le cœur soulevé devant la seconde série de photos. La fille avait été déchiquetée et une jambe était arrachée à la hanche. Le visage était méconnaissable, sauf les cheveux décrépés et teints en roux.

— Il n'y a pas eu d'autres morts ?

Katz haussa les épaules.

— C'était un petit immeuble de trois étages sur la 11^e Rue. Il n'y avait que ces zèbres-là. Tous morts. Les voisins s'en sont tirés avec des vitres cassées et une fichue peur. Vous ne lisez jamais les journaux. C'est arrivé il y a quinze jours.

Il y avait tellement d'explosions à New York depuis quelque temps...

— Pourquoi ont-ils sauté ?

Al Katz reposa les photos et se rassit à son bureau.

— Allez savoir. Dans la cave, on a découvert trois caisses de TNT volées sur un chantier. Par miracle, elles n'ont pas sauté. On a l'impression que ces types-là fabriquaient des bombes et qu'il y a eu un pépin.

— Et que faisait cet estimable diplomate dans cette caverne d'Ali-Baba ?

Al Katz croisa ses mains soignées.

— Si je le savais, vous seriez encore en train de compter les vieilles pierres de votre château... J'espère que vous allez nous aider à le découvrir. Parce que toute cette histoire est fichtrement bizarre.

Il poussa vers Malko le billet brûlé. Et lui raconta comment la manne céleste s'était abattue sur la 11^e Rue après l'explosion.

Le FBI en a retrouvé pour seize mille cinq cents dollars dans les débris. Les badauds en ont peut-être ramassé deux ou trois fois plus. C'est impossible à savoir. Ce qui est curieux, c'est qu'une perquisition nous a permis de découvrir dix mille dollars en billets de cent dollars chez John Sokati. Avec des numéros de série se suivant.

— Vous pensez que ce diplomate subventionnait un mouvement subversif ? interrogea Malko.

Al Katz leva les yeux au ciel.

— Vous voulez rire ou quoi ? Vous savez ce qu'est le Lesotho ? Ils sont tellement fauchés qu'il a fallu leur payer le voyage pour qu'ils puissent assister à la session. On leur paie même leurs cigarettes.

— Qui « on » ?

— Le State Department.

Malko tiqua devant cette générosité.

— Pourquoi cette munificence ? Chaque fois que je dépense un peu trop d'argent, vos comptables de Washington hurlent comme si je les dévalisais.

— Mon cher, dit Katz, en dépit de votre titre, vous ne votez pas à l'ONU. Surtout de façon à faire plaisir au State Department.

— Je vois, fit Malko. Mais quel est le rapport avec la mort de John Sokati ?

Al Katz sourit mystérieusement et se pencha en avant vers Malko. Celui-ci retira ses lunettes noires et ôta un grain de poussière sur son alpaga noir. Ses yeux dorés pétillaient d'intérêt.

— Dans peu de temps, expliqua l'Américain, l'Assemblée générale des Nations Unies va se prononcer pour la vingtième fois sur le rétablissement des droits légitimes de la République populaire de Chine à l'Organisation des Nations Unies, selon la motion N° 567. À la majorité des deux tiers. Autrement dit, en langage clair, il s'agit de savoir si la Chine rouge va entrer à l'ONU à la place de Formose. Ce contre quoi le State Department lutte depuis près d'un quart de siècle. Tous les ans, la motion est régulièrement repoussée et l'année suivante, un des pays communiste en présente une similaire et tout est à recommencer.

» Or, le State Department a en main la vingtaine de voix qui nous assurent une majorité. Le Lesotho en fait partie. Imaginez que des gens malintentionnés s'arrangent par différents moyens, y compris le fric, pour retourner le vote de ces gens-là... Le State Department aurait

bonne mine. Ce vote, c'est leur cauchemar annuel. Si la Chine rouge entrait à l'ONU maintenant, cela déclencherait un merdier tel que la moitié du State Department sauterait par les fenêtres. Plus quelques gens de chez nous... Il y a des accords secrets avec le vieux Tchang Kaï-chek. Je ne sais pas exactement lesquels.

— Quel rapport avec Son Excellence feu Sokati ? demanda Malko. Je suppose que tous ces gens reçoivent des instructions de leur gouvernement. Qu'ils ne votent pas à leur guise. Vous êtes tranquille. On ne va pas acheter vingt pays sans que vous ne le sachiez.

Al Katz respira profondément et secoua la tête.

— Très juste. Mais les délégués mandatés officiellement pour voter sont tout-puissants. S'il prend la fantaisie à l'un d'eux pour une raison X de voter contre les instructions de son gouvernement, le vote est valable. Imaginez que le représentant des USA devienne maboul en pleine séance et vote *pour* l'admission de la Chine. Le président pourra piquer une attaque, cela ne changera rien : sa voix sera comptée contre nous. Même si on le fait enfermer chez les fous à la fin de la séance.

— Je vois, fit Malko qui commençait à s'amuser. Vous avez l'impression qu'on est en train de vous prendre à votre jeu. D'influencer les votes en sens inverse.

Al Katz frappa du plat de la main contre le bureau.

— Vous voyez une autre raison de donner des dizaines de milliers de dollars à un bougnoule pareil ! La session a justement commencé hier. Le vote aura lieu dans une dizaine de jours.

— Mais vous n'êtes pas certain que ce malheureux allait voter contre vous, objecta Malko.

— Bien sûr, bien sûr, reconnut Katz. Seulement nous n'avons pas envie de prendre de risques. En plus, c'est bizarre que ce diplomate ait fréquenté ces types. Le FBI les a identifiés. Ils appartenaient à une fraction activiste des Panthères noires, la Mad Dogs. Ils revendent des attentats à la bombe, des meurtres, des incendies. Au nom de la lutte antiségrégationniste. Même à Harlem on a peur d'eux.

Malko savait que le FBI luttait depuis plusieurs semaines contre les extrémistes noirs des Panthères noires. Il y avait eu plusieurs batailles rangées contre la police et des morts des deux côtés.

— Et les billets ? demanda-t-il. Ils ne vous ont mené à rien ?

— Le FBI enquête. Mais cela peut prendre des semaines. Il sera trop tard.

Malko jouait avec ses lunettes. L'histoire commençait à l'intriguer. Et puis, le milieu des diplomates aux Nations Unies était quand même plus dans ses cordes que les expéditions dans les bas-fonds.

— Que va être mon rôle ? demanda-t-il. Est-ce que le FBI a trouvé quelque chose sur les délégués ?

Al Katz secoua la tête.

— Presque rien. Le FBI ne peut pas les surveiller tous. En plus, les agents fédéraux ne sont pas *persona grata* à l'ONU. Le colonel qui commande la Sécurité a horreur de voir des flics rôder sur ses moquettes.

» Nous ne connaissons rien des relations de John Sokati. Guère plus sur les trois Noirs qui ont sauté. On les a identifiés et c'est tout.

» De toute façon, on ne voit pas le lien avec notre problème. Ces types-là se foutent complètement de la Chine communiste. Tout ce qui les amuse, ce sont les bombes. Non, il y a autre chose derrière. Et il faut le trouver. Depuis deux semaines, nous piétons. Il nous reste peu de temps.

Malko sursauta. L'autre prenait ses désirs pour des réalités.

— En m'y prenant comment ? Je ne sais pas faire tourner les tables.

— Vous n'allez pas faire tourner les tables, vous allez faire des ronds de jambe, fit Al Katz, ravi de son jeu de mots. À partir de demain, vous êtes secrétaire de la légation, attaché à la délégation autrichienne à l'ONU. Nous avons arrangé cela. Bien entendu, je ne pense pas que vous ayez beaucoup besoin d'aller dans vos bureaux de la 14^e Rue. Votre *véritable* bureau sera chez nous, 799 United Nations Plaza. Juste en face des Nations Unies. Pièce 1046. Je suis au 1047 et 1048. Tout l'immeuble est occupé par la délégation américaine. Votre téléphone à la légation autrichienne, Yukon 87 404, aboutira en réalité chez nous. On a fait un petit arrangement avec Bell Téléphone.

» Votre force, c'est que personne ne vous connaîtra. Voici vos accreditifs.

Il poussa vers Malko une enveloppe jaune.

— Vous avez une chance de découvrir quelque chose en laissant traîner vos oreilles au bar des délégués, continua-t-il.

Malko pensa que cela relevait du miracle.

— Ça me paraît hasardeux, objecta-t-il. Ce genre de secret ne se dévoile pas au coin d'un bar.

— Nous allons vous aider, fit Katz. Je vous ai dit que cette affaire nous tenait à cœur.

Il griffonna sur une carte et la tendit à Malko qui lut : « Agence Jetset Plaza 76597. »

— Chaque fois que vous avez besoin d'une fille, expliqua Katz, vous appelez ce numéro et vous précisez si vous voulez une Blanche, une Noire ou une Jaune. Vous l'avez dans les dix minutes. En précisant que c'est pour Fairchild.

Il cligna de l'œil, horriblement canaille.

— Profitez-en. Ce sont des dames qui valent normalement deux cents dollars la nuit. Ce n'est pas une mauvaise idée pour se faire des amis, non ? Il paraît que ces messieurs les délégués sont plutôt portés

sur la chair fraîche.

— Vous avez passé un contrat avec une agence de call-girls ? demanda Malko quand même un peu suffoqué. Si le sénateur Fulbright, pourfendeur des « éperviers du Pentagone » avait su cela...

— L'affaire nous appartient, reconnut modestement Al Katz. Et rend de fichus services. Quant à ces petites, vous pouvez leur demander ce que vous voulez. Je vous introduirai également auprès du docteur Shu-lo et de ses collaboratrices. Il représente les Services de renseignements de Formose. Inutile de vous dire à quel point tout cela les intéresse.

Malko empocha la carte, rêveur. Derrière la politique, on retrouvait toujours le sexe et l'argent. Katz poussa une clé vers lui.

— Voilà de quoi entrer chez vous. Vous habitez 420 East 51^e. Merveilleux appartement de célibataire, où vous pourrez emmener vos amis et vos conquêtes. Si vous... disons, vous amusez, avec des délégués, essayez que cela se passe toujours dans la chambre du fond et n'éteignez pas tout.

— Pourquoi ?

— À cause des caméras. Elles sont perfectionnées et silencieuses. Mais il leur faut quand même un peu de lumière.

La CIA pensait à tout. Malko se demanda s'il n'allait pas refuser cette étrange mission. Mais la perspective de pénétrer dans les coulisses de l'ONU l'amusait. Il empocha « sa » clé.

— Avez-vous pensé à un maître d'hôtel ? demanda-t-il soudain.

Al Katz secoua la tête.

— Non, mais...

— Je vais y pourvoir, dit Malko. J'en ai un excellent et sûr. Il suffit de le faire venir. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénients ? À vos frais, bien entendu.

Al Katz soupira.

— Au point où nous en sommes.

Cela allait faire la joie d'Elko Krisantem, qui adorait voyager. L'ancien tueur à gages d'Istanbul se morfondait dans le château de Malko en attendant le retour de son maître. Maniant aussi bien le lacet à étrangler que l'aspirateur, il pouvait rendre de grands services à un faux diplomate.

Malko se leva. Soudain, Katz claqua des doigts.

— J'allais oublier.

Il tendit à Malko la boîte d'allumettes. Celui-ci l'ouvrit. À l'intérieur on avait griffonné quelques mots : « Jada ».

La boîte d'allumettes venait de l'Hippopotamus, une discothèque qui venait de s'ouvrir à New York.

— On a trouvé cela dans l'appartement de notre délégué, expliqua Al Katz. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que ce soit

une histoire de fesses sans importance. Essayez de voir quand même. Mais ne perdez pas de temps pour cela. Il ne s'agit pas de la fille qui a sauté avec lui. Nous avons son identité : Martha Buffum.

» Surtout, supplia l'Américain, du doigté et du tact ! Tous les délégués sont horriblement susceptibles. Et plus ils sont Noirs et fauchés, plus ils le sont.

Malko empocha la boîte d'allumettes et assura Al Katz qu'il ne causerait pas la peine la plus légère au délégué le plus noir du plus obscur des « micro-États ». Il sortit du bureau et prit l'ascenseur. Il commençait à pleuvoir et il lui fut impossible de trouver un taxi. Il dut marcher trois blocs avant de trouver le bus *cross-town* de la 50^e Rue, qui le déposa au coin de la Première Avenue. Il était venu de Poughkeepwie par le train, car il était absolument impossible de se garer dans New York. Même lorsqu'on était barbouze de luxe à la CIA.

Avant de rejoindre son nouveau domicile, il contempla le grand building de verre de l'ONU, derrière lequel fumaient les trois cheminées bleu-blanc-rouge de la centrale thermique Con Edison. Qu'est-ce qui pouvait bien se mijoter dans ce bâtiment en apparence sans mystère, visité à longueur d'années comme la Tour Eiffel ? Il fallait évidemment des raisons hautement humanitaires, comme un énorme paquet de dollars, pour toucher la conscience d'un ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire.

CHAPITRE III

Malko était depuis une heure à l'Hippopotamus et s'ennuyait comme un rat mort. La salle ressemblait à toutes les discothèques du monde et les disques étaient les mêmes que partout ailleurs. De plus, Malko préférait la valse. La vraie, la viennoise, que l'on danse en frac et en robe du soir. Bien que l'Hippopotamus soit en principe un club, il n'avait pas eu de difficultés à entrer, lorsqu'il avait montré sa carte de diplomate.

Les femmes étaient jolies, noires ou blanches, peu de minis, beaucoup de pantalons. Un couple de Noirs dansait d'une façon extraordinairement sexy, ondulant l'un contre l'autre comme s'ils faisaient l'amour debout. Un groupe de minettes de l'East End, retroussées jusqu'au nombril, les contemplait d'un œil bovin. Au bar, dans une autre pièce, au fond, il y avait plusieurs filles, seules ou accompagnées.

Laquelle était Jada ? Si elle se trouvait là.

Malko soupira et but une gorgée de sa vodka. Une horreur qui n'avait rien à voir avec la vodka russe. En renouvelant sa consommation, il prendrait un J and B.

Sa première journée à l'ONU avait été décevante. Si les délégués étaient à vendre, ils ne le montraient pas. Malko avait traîné toute la journée au bar, liant conversation chaque fois que cela lui était possible. Sans encore oser utiliser les créatures attrayantes de l'Agence Jet Set.

Le bar des délégués était aussi haut de plafond qu'une cathédrale, avec d'immenses parois vitrées donnant sur l'East River et, au nord, sur les deux immeubles les plus chers de New York, le long de la 48^e Rue. La modeste cafétéria du fond servait le meilleur expresso de New York et des sandwiches défiant la description. Les malheureux délégués n'avaient pour s'asseoir qu'une vingtaine de fauteuils et de canapés, ce qui fait qu'en session, la plupart restaient debout, semblant attendre un problème métro. Mais, tel qu'il était, le bar des délégués demeurait le centre de la vie sociale onusienne.

Malko avait échappé au bout d'une heure à une interminable dissertation sur les dégâts des sauterelles en Mauritanie pour tomber

dans les bras d'un délégué marocain qui lui avait administré un cours d'arabe littéraire. Il avait récupéré en fin de journée un Krisantem abruti de sommeil, pas rasé, qui s'était endormi pratiquement en entrant dans l'appartement. Après avoir quand même posé sur sa table de nuit son vieux parabellum Astra et son lacet. L'appartement était exactement ce qu'avait décrit Al Katz. Avec même du Dom Perignon et du Moët et Chandon dans le réfrigérateur. Malko avait cherché en vain les orifices des caméras, dans la pièce réservée aux orgies. Et pourtant, elles existaient. Il savait que tout était truqué : le téléphone était branché sur un magnétophone et son dispositif permettant de situer immédiatement l'origine de n'importe quel appel. Des micros étaient incrustés dans les murs. Sans compter les caméras.

Malko avait quitté l'appartement sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Krisantem, vers onze heures. Maintenant, il se demandait comment il allait identifier Jada.

Ses yeux tombèrent sur une grande Noire, aux cheveux hérissés, aux jambes interminables, avec une bouche merveilleusement dessinée, dans un visage dur, presque masculin. Il souhaita que ce soit Jada. Mais il ne pouvait quand même pas interroger toutes les filles présentes.

Soudain, il eut une inspiration. Sur la boîte d'allumettes, il y avait le numéro de téléphone du club. Il se leva et gagna l'entrée, où se trouvaient deux cabines téléphoniques. Il entra dans l'une d'elles, et composa le numéro. Presque aussitôt, une voix d'homme répondit :

— L'Hippopotamus, j'écoute.

— J'ai rendez-vous avec Jada ici, dit Malko, mais je suis en retard. Pourriez-vous l'appeler ?

— Jada ?

L'homme qui lui répondait n'avait pas l'air de connaître. Malko l'entendit demander à la cantonade :

— Tu connais une Jada ?

Une autre voix dit aussitôt :

— Mais oui, c'est la fille qui pose pour EBONY. Tu sais, celle qui a toujours des trucs insensés. Elle est au bar.

— Ne quittez pas dit l'homme.

Par la porte de la cabine, Malko surveillait le couloir. Le téléphone de la discothèque était sur une table dans le couloir, près de l'entrée juste en face du vestiaire. Jada était obligée de passer devant Malko pour aller répondre. En se tordant le cou, il vit une Noire splendide, déshabillée par une mini-robe en argent s'arrêtant en haut des cuisses, avec un visage d'une beauté sculpturale et des yeux à se perdre dedans, passer devant lui.

Elle portait des bottes blanches assorties à sa robe et seule sa coiffure choquait : ses cheveux étaient hérissés à la mode « afro », le

dernier cri pour les Noirs *in*. Cela faisait un énorme casque noir et hirsute qui n'arrivait pas à l'enlaidir. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne passait pas inaperçue. Elle passa le long de la cabine, hautaine comme une princesse. En la voyant de dos, Malko eut un choc supplémentaire. Jamais il n'avait vu une cambrure pareille. On aurait pu poser un plateau sur ses reins.

— Allô ?

C'était une voix basse et froide, pas très féminine.

— Je voudrais parler à Jada, dit Malko.

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

Il essaya de prendre sa voix la plus chaude pour dire :

— Un ami de John Sokati. Je n'étais pas à New York ces jours-ci et j'ai su qu'il avait eu un accident, enfin qu'il était mort. Je suis terriblement peiné pour lui.

— Moi aussi, dit Jada d'une voix totalement indifférente.

— Nous nous étions donné rendez-vous au club, continua Malko, jouant à fond l'ami gaffeur, je me demande si je ne vais pas quand même venir pour dire bonjour.

— Passez, si vous voulez, fit Jada. Je suis là jusqu'à une heure.

Elle raccrocha avant que Malko puisse même remercier. Il la vit repasser, une expression d'indifférence totale sur le visage. Elle avançait avec une souplesse de fauve et une élégance innée. Feu John Sokati avait bon goût : Jada avait de quoi réconcilier les pires ségrégationnistes avec la race noire.

Malko sortit de la cabine dès qu'il fut certain qu'elle avait regagné le bar. Il reprit sa place et commanda un J and B pour se donner le temps de réfléchir. La réaction de Jada ne voulait strictement rien dire. Il fallait la pousser dans ses derniers retranchements. Si elle se laissait faire.

Il y avait de plus en plus de gens, qui presque tous se connaissaient. La plupart des filles étaient jolies et bien habillées. Mais Malko n'avait d'yeux que pour le bar. Le fait que Jada soit Noire était un tout petit indice. Ceux qui étaient morts dans l'explosion de la 11^e Rue étaient Noirs aussi. Il laissa s'écouler une vingtaine de minutes puis posa quinze dollars sur la table et s'en alla. Personne ne fit attention à lui. Il reprit son manteau et sortit. L'air était tiède et il se dirigea vers Park Avenue. Cela lui fit du bien de marcher le tour du bloc.

Lorsqu'il revint à l'Hippopotamus, il y avait encore plus de monde. Une majorité de Noirs habillés de couleurs criardes, parlant haut, dansant partout, même dans l'entrée.

Il alla droit au bar.

Jada était toujours là, sur un tabouret, en grande conversation avec un Noir en costume bleu qui détonait par sa sobriété. Ses

interminables jambes étaient presque entièrement découvertes par la mini-robe argent. Malko s'approcha et se gratta la gorge discrètement. Il n'y avait aucun tabouret vacant près de Jada.

— Bonsoir, Jada, dit-il doucement.

Elle s'arrêta de parler et tourna vers lui deux yeux immenses et très sombres.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous ai téléphoné tout à l'heure.

— Ah !

Il n'y avait pas le moindre enthousiasme dans sa voix. Elle contemplait Malko comme s'il avait appartenu à une autre planète. Il essaya de donner à ses yeux dorés une expression aussi envoûtante que possible, sans beaucoup de succès.

— Je suis content que vous soyez là, dit-il. C'est terrible ce qui est arrivé à ce pauvre John.

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de la Noire. Elle alluma une cigarette et tendit le paquet à Malko. Des Sherman's, très sucrées. Sa voix était basse, un peu rauque, posée. Malko s'inclina galamment.

— Je suis le prince Malko Linge, de la délégation autrichienne. Pour vous servir.

Jada sourit vaguement, pas impressionnée, et présenta le Noir qui se trouvait près d'elle.

— Monsieur Victor Kufor.

Malko serra une main noire et fine. Le Noir se poussa pour qu'il puisse rester debout entre les deux. Il sentait le parfum de la jeune Noire et son épaule nue frottait contre l'alpaga de son costume.

— Vous connaissiez bien John ? demanda Jada.

Malko hocha la tête douloureusement.

— C'était un très bon ami. Sa mort m'a frappé terriblement. Il m'avait beaucoup parlé de vous et j'avais hâte de vous voir. C'est pour cela que je me suis permis, ce soir...

— C'est gentil, dit-elle d'une voix contrainte. Mais comment m'avez-vous reconnue ?

— Le portier, expliqua Malko. Il m'a dit que vous étiez la plus jolie femme de cette pièce.

Nouveau sourire contraint. Malko ne se sentait pas Casanova pour un sou. Généralement ses cheveux blonds et ses yeux dorés avaient plus de succès avec les peaux sombres. À moins que Jada ne soit tout simplement une call-girl de luxe se méfiant des étrangers. Même quand elle souriait, ses yeux restaient froids et indifférents. Malko se jeta à l'eau pour une nouvelle expérience.

— Voulez-vous danser, demanda-t-il, si ce gentleman le permet ?

Le gentleman inclina la tête et Jada glissa de son tabouret. Avec une grâce royale, elle précéda Malko dans la discothèque. La musique

changea, un disque de James Brown. Une lueur passa dans les yeux de Jada et elle se détendit imperceptiblement.

Elle se laissa enlacer par Malko et posa une main sur son épaule. Ses mains étaient aussi fascinantes que le reste de son corps. Moins brunes que son visage, très longues, soignées, avec des ongles peints couleur argent et une bague à chaque doigt. Pourtant, Malko ne savait pas par quel bout la prendre, et n'arrivait pas à la situer.

Une call-girl ?

Une cover-girl snob aimant fréquenter les diplomates ?

Une militante d'un mouvement noir ?

Il ne fallait pas oublier qu'elle avait un lien avec un homme qui avait sauté quinze jours plus tôt.

Il avait l'impression d'étreindre une liane. Elle était merveilleusement souple. Par instants son bassin et sa poitrine moulée par le jersey de soie effleuraient Malko, de façon beaucoup plus excitante que si elle s'était collée contre lui.

Il posa une main sur sa hanche et rapprocha son corps du sien. Pour voir. Elle ne résista pas, mais son visage demeura fermé, sans un sourire. Pourtant, son ventre était contre le sien, souple et chaud. Sa chair était dure comme du granit. Un parfum léger émanait d'elle, pas du tout l'odeur des Noirs. Malko éprouva très vite un violent désir, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir.

Les Beatles remplacèrent James Brown et Jada se détacha de lui, commença à se déhancher, comme si son corps n'avait pas comporté d'os. Avec une grâce infinie et lointaine, il suivait, tant bien que mal, mais elle ne s'occupait absolument pas de lui.

Ils n'échangèrent pas un mot de toute la danse. Ce fut de nouveau un slow et Malko chercha son regard.

— Vous semblez vous ennuyer, dit-il.

Jada répliqua d'une voix égale :

— C'est la première fois que je danse avec un Blanc, de cette façon.

Ce n'était ni un défi, ni une insulte. Simplement une constatation. Malko se força à sourire.

— Vous n'aimez pas les Blancs ?

Les yeux noirs demeurèrent impénétrables, mais la voix de Jada prit une résonance métallique :

— Croyez-vous qu'on puisse aimer les Blancs lorsqu'on est Noir et qu'on vit dans ce pays ? Avez-vous été déjà à Harlem voir les bébés mangés par les rats, les gosses de huit ans qui se prostituent, les...

Elle se mordit les lèvres et se tut.

— Vous nous haïssez, n'est-ce pas ?

— Je connais des Blancs, dit-elle. Ils pensent tous à la même chose : faire l'amour avec moi. Ce sont des *pigs*.

Malko eut envie de lui dire que ce n'était pas tellement une

question de race. Il essaya de la choquer pour la faire sortir de sa réserve :

— Avez-vous déjà fait l'amour avec un Blanc ?

Elle se raidit et laissa tomber :

— Vous posez des questions trop personnelles. Je n'aime pas cela...

Malko se le tint pour dit. Ils continuèrent à danser. Avec l'impression de perdre son temps. Soudain, elle lui demanda :

— Pourquoi êtes-vous venu me voir ce soir ?

Il y avait une brusque intensité dans sa voix. Comme si elle attendait une réponse à une question intérieure.

— John m'avait dit que vous étiez très belle.

Elle hocha la tête.

— Il y a des centaines de jolies filles à New York.

Le disque s'arrêta et elle se détacha de lui.

— Je vais être obligée de retourner au bar. Pourquoi ne prenez-vous pas une table ? Nous viendrons vous rejoindre.

Il eut soudain l'impression bizarre que, bien qu'elle ne s'intéressât pas à lui, elle ne tenait pas à ce qu'il parte.

— Avec joie, dit-il. Je commande le champagne et je vous attends.

— Pas de champagne pour moi, fit-elle. Du Pepsi. Je ne bois pas d'alcool.

*

**

Victor Kufor semblait avoir attrapé la danse de Saint-Guy quand Jada regagna son tabouret. Il se trémoussait sur le sien comme si on l'avait assis de force sur des charbons ardents.

— Où est-il ? demanda-t-il d'une voix à la fois aiguë et contenue. Où est-il ? Vous l'avez laissé partir ?

Jada alluma une cigarette calmement, souffla la fumée et dit doucement :

— Calmez-vous. Il n'est pas parti et ne partira pas.

Un mauvais sourire retroussa ses lèvres.

— Je crois que je lui plais...

Son compagnon la regardait sans comprendre. Il posa sa main sur le bras de Jada et demanda d'une voix étranglée :

— Qui est-ce ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Il vous l'a dit, un ami de John.

Il y avait un rien d'ironie dans sa voix.

— Vous savez bien qu'il ment, fit Victor Kufor, indigné. J'étais le meilleur ami de John, et je n'ai jamais vu ce type, jamais entendu parler de lui. Et je suis sûr que John ne lui a jamais parlé de vous.

— Je sais, fit sombrement Jada.

Elle jouait avec son verre, les yeux dans le vague. Elle non plus n'aimait pas l'intrusion de cet homme blond qui avait menti. Bien sûr, il y avait une toute petite chance pour que ce ne soit rien d'autre qu'un coureur de jupons noirs. Mais c'était vraiment une chance infinitésimale. Parce que Jada n'avait *jamais* rencontré John Sokati.

Il avait son téléphone à titre de simple contact. Il n'y avait que deux possibilités. Ou c'était un flic, ou il avait entendu parier de la combine et cherchait à en tirer profit, d'une façon ou d'une autre. Dans les deux cas, il représentait un danger. « Un très grand danger », pensa Jada. En un sens c'était une chance qu'il se soit présenté ce soir-là. Dans d'autres circonstances, elle aurait pu avoir un doute.

Victor Kufor roula des yeux terrorisés et souffla :

— Il m'a vu. Il sait mon nom. Vous n'auriez pas dû. Personne ne devait savoir que je vous voyais après ce qui s'est passé. Je vais m'en aller. Je ne peux rien faire. Tant pis.

Elle le calma, un peu méprisante.

— Je risque autant que vous. Ne l'oubliez pas. Ne craignez rien. Il n'aura pas le temps de nuire.

Il la regarda sans comprendre, puis ses traits s'affaissèrent un peu et il vira au gris, façon pour les Noirs de pâlir.

— Vous voulez dire...

— Vous préférez prendre des risques ? demanda froidement Jada.

Depuis la danse, sa décision était prise. Le Noir secoua la tête d'une façon comique.

— Non, non, bien sûr, mais je ne voudrais pas être mêlé. Ma position, vous comprenez...

— Pour l'instant, j'ai besoin de vous, dit Jada d'une voix coupante. Ce n'est sûrement pas un imbécile et vous ne tenez pas à ce qu'il disparaisse maintenant, n'est-ce pas ?

Victor Kufor ne répondit pas. Il mourait d'envie de prendre ses jambes à son cou. Seule sa dignité de conseiller auprès des Nations Unies pour la République du Lesotho l'en empêchait. D'autant que, depuis la mort de son supérieur et ami John Sokati, il était le chef de la mission auprès de l'ONU. Avec droit de vote. Il n'y avait pas le choix. Le Lesotho ne comptait que deux membres dans sa mission.

Maintenant, il se maudissait de s'être laissé entraîner dans ce qui paraissait être une juteuse combine et se révélait un jeu mortel. Mais c'était trop tard.

— Voici ce que nous allons faire, expliqua Jada.

Elle se pencha à l'oreille du Noir, de façon que personne n'entende. Involontairement sa poitrine s'appuya sur sa main. Mais il était trop bouleversé pour en éprouver un plaisir quelconque. C'était pourtant Jada, autant que l'appât du gain, qui l'avait poussé sur le chemin

glissant de la concussion.

Jada acheva ses explications et glissa de son tabouret.

— Je vais téléphoner, dit-elle. Ensuite, nous irons le rejoindre.

Autant proposer à Victor Kufor un aller simple pour l'enfer.

*

**

— Nous voilà, fit la voix chaude de Jada.

Un verre à la main, elle venait de surgir près de la table de Malko, le visage éclairé d'un sourire radieux, sublimement belle, escortée du Noir du bar. Malko se leva et installa ses invités. Il était temps. Presque tous les glaçons avaient fondu dans le seau protégeant la bouteille de Dom Pérignon. Il la fit ouvrir et leva son verre.

— À notre amitié.

Jada leva joyeusement son verre. Victor Kufor, un peu moins joyeusement.

La Noire avait radicalement changé d'attitude. Ses yeux pétillaient, elle s'assit très près de Malko, se pencha plusieurs fois sur lui pour prendre des allumettes, l'effleurant de sa poitrine à peine couverte. Chaque fois qu'il la regardait, il rencontrait des yeux chauds, amicaux. C'est elle qui lui demanda de la faire danser. Un slow.

Elle s'appuya contre lui avec abandon.

— Excusez-moi, j'ai été très désagréable tout à l'heure, dit-elle. Mais j'avais un problème d'affaires important à régler avec ce monsieur, qui me tracassait. Maintenant, nous pouvons nous amuser.

Lorsqu'il posa ses lèvres sur son cou, elle ne se déroba pas. Au contraire, son mont de Vénus sembla un peu plus agressif. Malko pesta intérieurement : il était tombé sur une call-girl de luxe. Pas étonnant que l'autre fasse la tête. Elle était en train de traiter deux clients à la fois. Il perdait son temps. C'est lui qui insista pour revenir à la table. Le Noir offrit à Jada de danser mais elle refusa assez sèchement. Sous la table, sa cuisse s'était rapprochée de celle de Malko. Celui-ci fut un instant tenté de s'offrir ce bel animal aux frais de la CIA. Puis sa conscience professionnelle reprit le dessus.

— Je crois que je vais aller me coucher, annonça-t-il. J'ai déjà assez dérangé votre soirée.

Jada se récria, posant sa longue main chaude sur la cuisse de Malko. Ses yeux étaient presque implorants.

— Jamais de la vie. Je vous emmène dans une autre boîte. Beaucoup plus drôle qu'ici. Le Nirvana. J'ai envie de danser. Et Victor aussi. N'est-ce pas Victor ?

Victor avait envie de tout sauf de danser. Par exemple de se trouver à une petite vingtaine de milliers de milles de l'Hippopotamus.

— Bien sûr, fit-il mollement.

Jada se levait déjà, tirant Malko par la main. Il se laissa faire, pensant qu'elle devait être encore plus cher qu'il ne l'avait pensé. C'était la grande classe. Il se serait presque senti irrésistible. S'il n'y avait pas eu de temps en temps une petite lueur métallique dans les beaux yeux noirs.

Après tout, pourquoi ne pas connaître le Nirvana ?

*

**

Brusquement, Malko se sentit en danger. Une sensation indéfinissable et angoissante comme lorsqu'on sort d'un cauchemar. Tout allait trop bien. Jada était trop attentionnée, Victor Kufor, trop inquiet, trop nerveux. Elle avait trop insisté pour qu'il vienne au Nirvana. Maintenant, d'étranges détails lui revenaient. Lorsqu'ils étaient arrivés, on les avait conduits directement à une table, comme s'ils avaient été attendus. Jada semblait connaître tout le monde.

Le Nirvana était bien différent de l'Hippopotamus. Pas de minettes décolletées escortées d'étudiants dorés. Mais beaucoup de Noirs, un peu trop élégants, trop polis, accompagnés de belles filles. Peu de Blancs. Le bar à l'entrée, très sombre, était rempli d'hommes seuls, la plupart noirs. Il n'y avait pratiquement que des Noirs dansant sur la piste surélevée, éclairée par des stroboscopes. Le vacarme était terrifiant. Malko avait dû hurler pour commander. Il ignorait évidemment que le FBI savait depuis longtemps que la boîte appartenait à la mafia... Il tenta de se raisonner. Le Nirvana n'était pas un coupe-gorge. Les danseurs se démenaient sur la scène toujours avec le même entrain, des groupes allaient et venaient, de la salle de billard au fond, à la discothèque et au bar.

En face de lui, Victor Kufor jouait avec son verre plein d'un air ennuyé. Malko examina les tables voisines. Beaucoup de Noirs. Dont trois, sans cavalière, vêtus de façon voyante, le visage fermé, juste derrière lui. Des têtes de boxeurs ou de videurs professionnels. Deux dissimulaient leurs yeux derrière des lunettes noires.

Idiot !

Il se secoua moralement et leva les yeux sur Jada. Il rencontra deux yeux immenses, sans expression. Mais la bouche souriait. Plusieurs Noires étaient coiffées comme elle. Devant le regard insistant de Malko, le sourire s'accentua.

— On danse ?

— Dans une minute, dit Malko. Je reviens.

Il se leva et se dirigea vers les toilettes, au fond, derrière la salle de billard.

En face des toilettes, il y avait deux cabines téléphoniques. Malko introduisit une dime⁽¹⁾ dans la première et porta le récepteur à son oreille.

Rien.

Il recommença. Pas de tonalité. Après avoir récupéré sa dime, il essaya l'autre cabine. Pas de tonalité non plus. Les deux étaient en dérangement. Incident assez rare à New York. Son angoisse augmenta.

Étrange, quand même. Il allait demander au bar où se trouvait un téléphone. Il se sentirait plus tranquille lorsqu'il aurait averti Al Katz de la découverte de Jada. En sortant de la cabine, il se heurta à quelqu'un et leva la tête. Un Noir était appuyé contre lui. Gigantesque avec une petite tête disproportionnée. Une chemise rose et une cravate vert électrique. King-Kong dans ses meilleurs jours. Il devait se gratter sous les genoux sans se baisser, vu la longueur de ses bras.

— *Pardon me, mister*, grimaça-t-il.

Mais Malko sentit son épaule puissante le pousser vers la porte des toilettes. Déséquilibré, il s'y appuya et elle céda sous son poids. En un éclair, Malko vit les deux autres Noirs de la table voisine. L'un eut un claquement de langue en le voyant. Sa main jaillit de sa poche avec un rasoir.

King-Kong cherchait toujours à le faire entrer. L'odeur aigre du désinfectant sauta à la gorge de Malko. Désespérément, il s'arc-bouta contre le mur et pivota, glissant sous le bras du géant. La porte des toilettes se referma. King-Kong recula vers le couloir menant à la salle, bloquant toute sortie, les bras écartés. Avec un sale sourire.

Malko était dans un cul-de-sac. Et les deux autres allaient venir à la rescousse. Une seule porte restait à sa portée : les toilettes des femmes. Il s'y engouffra.

La blonde platinée et plutôt tapée, affairée à réparer son maquillage saboté par la lubricité de son partenaire, s'en barbouilla le nez de rouge à lèvres en apercevant Malko dans la glace.

— *Out*, glapit-elle d'une voix perçante. Vous vous êtes trompé.

Malko, non seulement ne se confondit pas en excuses, mais s'approcha d'elle.

Lâchant son rouge, elle se retourna d'un bloc.

— *Out !* répéta-t-elle, ou j'appelle la police !

À New York, un homme qui pénètre dans des *Ladies Rooms* ne peut être qu'un horrible sadique.

Sa voix avait la puissance d'une sirène de brume adulte. Malko lui adressa son sourire le plus enjôleur, et la saisit par le bras.

— Pardonnez mon erreur, mais ce sera une joie de vous raccompagner.

Il la saisit par le bras et l'arracha fermement à sa place. La suffocation remplaça la panique, et la rendit presque muette. Elle n'eut

que le temps de rafler son sac.

— Joe va vous réduire en purée, protesta-t-elle mollement.

Malko ne devait jamais savoir qui était Joe. Une indicible et pénible surprise, se peignit sur le visage de King-Kong en le voyant réapparaître au bras de la blonde. Malko se servit de celle-ci comme d'un boutoir, la poussant vers le grand Noir. Subjugué, il s'écarta. La blonde ne fit même pas attention à lui. À peine l'obstacle franchi, Malko lâcha le bras protecteur et fila vers la salle.

Provisoirement, il était sauvé.

Il faillit foncer vers la sortie, mais se retint. On risquait de l'attendre dehors. C'est encore dans la discothèque, au milieu des gens, qu'il était le plus en sécurité.

Jada était seule à la table. Et n'exprima aucune surprise en le voyant revenir. Belle candidate pour les Oscars de l'hypocrisie, catégorie femelle.

— Vous avez été bien long, je commençais à m'ennuyer, dit-elle. Notre ami est rentré se coucher.

Victor Kufor ne voulait pas assister au massacre. La piste s'était vidée. Il n'y avait plus que quatre ou cinq couples. Le calme de Jada ne rassura pas Malko. L'épisode des toilettes devait s'inscrire dans un ensemble. Pour une raison qu'il ignorait, elle avait décidé de le supprimer cette nuit. Il y avait cent dollars à parier contre une dime qu'on l'attendait dehors.

— Je voudrais téléphoner, dit-il. Les cabines sont en dérangement.

— Demandez au bar, fit-elle tranquillement.

Trop tranquillement. Malko alla jusqu'au bar et appela le barman. Un gros Noir joufflu. Ce dernier secoua la tête, avec un air de profonde affliction.

— Désolé, sir, notre téléphone est en dérangement. Mais il y a une cabine à deux cents yards, au coin de la Troisième Avenue.

Avec quelques rasoirs en prime. Malko remercia et retourna à la table. Il lui sembla que Jada avait une imperceptible ironie dans le regard.

— Venez danser, proposa-t-elle.

Déjà, elle le prenait par la main, le tirant jusqu'à la piste. Malko se laissa faire. Au moins ils étaient en pleine lumière...

Pendant plusieurs minutes, il profita du spectacle de Jada mimant l'amour à vingt centimètres de lui. Le tissu de sa robe était si léger qu'on devinait le renflement de son mont de Vénus à chacun de ses mouvements. Malko se trémoussait mécaniquement, cherchant un moyen de sortir du Nirvana.

Vivant.

Sans transition, le *monkey dance* fit place à un slow et l'éclairage baissa presque totalement, remplacé par de la lumière noire.

Spontanément Jada vint se coller contre Malko, lui passant les deux bras autour du cou. Une pieuvre parfumée.

Elle ondulait sur place, très souple. Sa bouche effleura le visage de Malko et il eut la sensation d'une chose chaude et douce, comme une fleur tropicale. Une plante carnivore.

Il eut envie de lui demander pourquoi elle voulait le tuer. Maintenant, il était certain qu'elle était mêlée à la mort de John Sokati. Et probablement au trafic d'influence. Mais elle ne répondrait sûrement pas. Il fallait survivre jusqu'au matin. On n'y voyait pratiquement plus rien sur la piste. Soudain, un désagréable vent coulis balaya la colonne vertébrale de Malko. Il en oublia de danser et Jada se décolla de lui.

L'énorme Noir microcéphale dansait à côté d'eux. Avec une fille très maigre, dans un ensemble blanc phosphorescent. Malko essaya d'entraîner Jada à l'autre bout de la piste, mais elle semblait soudain soudée au plancher. Il ne pouvait quand même pas la prendre à bras-le-corps. Ce sont des choses qu'un gentleman ne fait pas.

Même en danger de mort.

Il la fit néanmoins pivoter pour se trouver le dos au mur. Jamais un slow langoureux ne lui avait paru aussi long. Pourtant Jada faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le pousser à l'attentat à la pudeur, et seuls les hurlements de son instinct de conservation l'empêchaient de se laisser aller.

— Si on s'asseyait ? proposa-t-il.

Jada se serra un peu plus.

— Je suis si bien ! Tout à l'heure.

Dalila dans ses meilleurs jours. Ils étaient maintenant entourés de trois couples noirs qui ne bougeaient guère plus qu'eux... Malko réalisa soudain qu'on pouvait parfaitement le tuer en pleine piste de danse. Il sentait le gigantesque dos du grand Noir s'appuyer contre lui. Massif et inquiétant. Il faillit hurler pour amener la salle. Mais il était trois heures du matin, et il ne devait plus rester que des complices.

Soudain, le noir grogna et le bouscula. Malko ne broncha pas. Jada, secouée par l'onde de choc, leva sur lui de grands yeux innocents.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le Noir, lâchant sa compagne, l'attrapa par l'épaule et le jeta contre le mur. Il devait peser cent livres de plus que lui.

— *Son of a bitch*(2), gronda-t-il. Tu as fini de me bousculer !

Il plongea la main dans sa poche et en sortit un rasoir qu'il ouvrit avec un claquement sec. De quoi couper une baleine en deux. La lame à l'horizontale, il avança sur Malko, ses deux copains faisant écran avec leurs cavalières et Jada, le coupant des spectateurs éventuels.

Le pied de Malko se détendit. On lui avait quand même appris quelque chose à l'école de Fort Worth. La pointe de l'escarpin atteignit le Noir en plein dans ses parties les plus sensibles. Malko crut que les yeux allaient lui jaillir des orbites. Avec un rugissement de douleur il se plia en avant, et lâcha son rasoir. La lame se planta avec un bruit sourd dans le plancher de bois. Malko fonça en avant, écartant, brutalement un des deux Noirs, et se retrouva en bordure de la piste. Un peu secoué, quand même.

Il allait foncer vers la sortie, quand il aperçut deux Noirs aux cheveux hérissés, appuyés de chaque côté de la porte du bar. En le voyant, ils échangèrent un regard et sortirent les mains de leurs poches.

Malko regagna la table et se versa un grand verre de J and B. Ce qui n'apaisa pas sa soif, mais lui remonta le moral. Très digne, Jada l'y rejoignit quelques secondes plus tard. Malko vit deux Noirs relever celui qu'il avait frappé et l'aider à marcher. La Noire s'assit près de lui et posa sa longue main sur la sienne.

— Je suis désolée pour cet incident. Je leur ai dit ce que je pensais. Ce sont des voyous. Vous n'avez pas de mal au moins...

Malko secoua la tête : elle était diabolique. Il ne lui restait plus qu'à ameuter la discothèque.

Soudain, un personnage huileux et noir comme une olive se matérialisa près de lui, cassé en deux, baignant dans l'humilité la plus abjecte. L'air tellement d'un mafioso italien qu'il en était comique. De sa diction confuse, Malko déduisit qu'il était absolument désolé pour l'incident, étant le patron du Nirvana, et que jamais l'agresseur de Malko ne remettrait les pieds chez lui.

Une serveuse en collant noir apparut aussitôt portant trois verres qu'elle déposa sur la table. Des daiquiris géants offerts par le patron. Celui-ci prit son verre, Jada le sien et Malko, assoiffé, se jeta sur le liquide frais, légèrement alcoolisé.

— Je vous remercie, dit-il. Néanmoins, je désirerais appeler la police... Cet homme a voulu me tuer avec un couteau.

Au mot de police, l'Italien faillit se signer. Ses jérémiades redoublèrent, mais Malko tint bon. Volontairement, il commençait à parler très haut. Le patron de la boîte le coupa :

— Bien, bien, je vais envoyer quelqu'un. Notre téléphone est en panne. Mais je vous en prie, pas de scandale.

Il en bégayait. Après avoir trempé les lèvres dans son verre, il s'éclipsa. Malko jubilait intérieurement. Jamais il ne serait si content de voir l'uniforme bleu des policiers... L'émotion avait asséché son gosier. Il acheva d'un trait le daiquiri du patron. Jada le contemplait, pensive.

— Pour un diplomate, vous vous battez bien, remarqua-t-elle. Cet

homme était un véritable géant.

Il lui sembla que sa poitrine se soulevait plus vite. Sous la table sa cuisse nue était appuyée contre celle de Malko.

Elle se mit à lui parler sans arrêt, de choses et d'autres, avec une voix douce et enjôleuse. Malko était fasciné par sa grande bouche aux lèvres parfaites. Soudain, elle lui apparut un peu floue. Il cligna des yeux, les rouvrit et aperçut le visage de la Noire dans un brouillard. Une sueur glaciale dégouлина sur son front. Le vacarme de l'orchestre ne lui parvenait plus que faiblement.

Soudain, il pensa au daiquiri qu'on lui avait apporté.

On l'avait drogué.

Il voulut se lever, dut se tenir à la table. La voix de Jada lui parvint faiblement, inquiète :

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Il ne se sentait plus du tout. Il voulut parler, mais ses cordes vocales n'obéirent pas. On l'avait bien eu. Et en plein New York.

Au prix d'un effort surhumain, il fit deux pas et se heurta à une femme dont il ne distingua pas le visage. Il entendit Jada crier :

— Attention !

La femme à qui il s'accrochait le repoussa. Brusquement, il vomit sur elle, saisit le haut de sa robe, tirant de toutes ses forces en tombant.

Le glapissement couvrit le bruit du tissu se déchirant, comme l'inconnue apparaissait en slip et soutien-gorge bleu. Depuis Pearl Harbor, on n'avait pas entendu une sirène aussi puissante. Malko perdit connaissance en se disant que si *elle* n'appelait pas la police, c'était à désespérer de tout.

CHAPITRE IV

Le colonel Tanaka dévisagea avec un dégoût non dissimulé son vis-à-vis. Lui, un ancien officier de l'Empereur, avoir partie liée avec un individu pareil ! Où mène le patriotisme... Il faut avouer que Lester Irving n'avait que peu de traits communs avec un officier de l'armée impériale japonaise. Ses cheveux crépus étaient taillés comme un if et une petite barbiche maigre et frisée le faisait ressembler à Lénine. Un Lénine qui serait sorti de Harlem. Avec sa veste de daim à longues franges, son pantalon de toile crasseux et ses baskets, Lester ressemblait à tous les jeunes chômeurs noirs de New York, haineux et faméliques, toujours à la recherche d'un dollar vite gagné. Même si c'était en arrachant le sac d'une vieille dame.

— Vous avez l'argent ? demanda le Noir âprement.

Toutes les tables autour d'eux étaient vides. Ce restaurant japonais-thaï, au coin de Broadway et de la 79^e Rue ouest, était au bord de la faillite. Le colonel Tanaka contempla mélancoliquement son poisson cru à peine dégelé. Il valait encore mieux un hamburger.

— J'ai l'argent, dit-il, mais je ne suis pas content du tout, pas du tout.

Il parlait un anglais sifflant et parfait. Lester le contempla avec une ironie méchante. Avec son costume étriqué sombre et sa chemise blanche, le Japonais symbolisait « l'establishment », justement tout ce qu'il souhaitait réduire en poussière. Mais pour l'instant, ils étaient alliés. Provisoirement.

Quelqu'un mit une pièce dans le juke-box et Lester commença à rythmer la musique, en pianotant sur la table, les yeux fermés. Tanaka frappa sèchement le bois du plat de la main. Il aurait aimé hacher ce Noir en morceaux.

— Nous avons perdu cinquante mille dollars, dit-il, et un allié. Et vous n'avez pas encore pu le remplacer. Sans compter que le FBI a certainement eu la puce à l'oreille.

Lester haussa les épaules.

— Les *Pigs* ont autre chose à faire que de s'occuper d'un « negro » disparu en fumée. Vous savez bien que c'était un accident.

— Nous approchons de la date du vote, insista le Japonais. Nous ne

pouvons pas nous permettre d'échouer.

Lester se pencha par-dessus la table, les yeux brillants, sa longue main noire et maigre posée sur celle du Japonais.

— Nous réussirons, *man*, nous réussirons. Et après, pfuiitt. On a trouvé un flic qui nous vend des armes. Un Blanc. Mais ce fumier nous fait payer un 38 police deux cents dollars...

Mal à l'aise, le colonel Tanaka sortit une enveloppe marron de sa poche et la poussa vers le Noir.

— Il y a cinq mille dollars, dit-il à voix basse. Il faudra que vous m'en rendiez compte.

Lester l'avait déjà fait disparaître. Il se leva, se balançant légèrement au son de la musique.

— Je vous appelle demain. Et n'ayez pas peur des Pigs. Ils ne vous mangeront pas. Ils n'aiment que la viande noire.

Il quitta la table sur une pirouette. Le Japonais le suivit des yeux, totalement dégoûté. Il avait du mal à croire que Lester était un des hommes les plus dangereux de New York, que sa tête était mise à prix, dix mille dollars, par le *Red Squad*, la section du FBI qui s'occupait des mouvements subversifs. Le chef des *Mad Dogs*, l'organisation de choc des Panthères noires. Leurs armes s'appelaient la bombe, le meurtre, le pillage. Ils étaient une centaine dans Manhattan, prêts à tout, obéissant à Lester au doigt et à l'œil.

Mais encore maladroits : on ne saurait jamais lequel des trois avait involontairement fait sauter la maison de la 11^e Rue, avec leurs deux camarades et l'ambassadeur du Lesotho. La plupart de leurs planques se trouvaient à Harlem, où ils bénéficiaient de la complicité active ou passive de quatre-vingt-quinze pour cent de la population.

Le colonel Tanaka ignorait comment les Services de renseignements japonais étaient entrés en contact avec eux. Quels étaient leurs liens.

Mais le lendemain de son arrivée, trois mois plus tôt, Lester lui avait téléphoné à son hôtel. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, le Noir n'avait pas eu l'air étonné des desiderata du colonel. À condition que cela lui rapporte.

Ils se retrouvaient toujours dans des endroits différents.

Tanaka paya et sortit. Avec ses costumes sombres pas très bien coupés, ses cheveux gris en brosse et son visage rond sans relief, il ressemblait à tous les hommes d'affaires japonais de New York.

Un taxi ralentit et le Japonais hésita. En allant à pied il allait économiser un dollar cinquante. On lui avait alloué royalement vingt-sept dollars par jour pour ses frais de séjour. Il avait loué une petite chambre à l'Hôtel Century, dans la 47^e Rue et il lui restait juste assez pour se nourrir décemment. Le colonel Tanaka était un homme intègre. Pour sa mission, il avait à sa disposition des frais

pratiquement illimités. Depuis qu'il était à New York, il avait distribué près de deux cent mille dollars. Le jour de son arrivée, il avait loué un coffre dans la succursale de la First National Bank située juste en face des Nations Unies, pour y entreposer les sommes énormes qu'on lui avait remises à son départ de Tokyo. Plus qu'il n'en gagnerait dans toute sa vie... Mais il ne se serait pas permis de distraire ne fût-ce que cent dollars pour son usage personnel.

Le colonel Tanaka n'y avait aucun mérite : cela ne lui venait simplement pas à l'idée.

Par contre, il avait hâte de quitter New York. De retrouver sa petite maison en bois des faubourgs de Tokyo, son poisson cru qui ne sortait pas du freezer et le palinko, le jeu de hasard auquel il passait ses heures de liberté.

Il ne comprenait pas la civilisation américaine. Et, au fond, sa mission le ravissait. Ancien pilote de « Kamikaze »⁽³⁾ Tanaka avait été versé dans les services secrets de l'armée, après un accident qui lui avait coûté huit dixièmes de vision à l'œil droit. De là, après la guerre, il était tout naturellement passé aux Services de renseignements, rattachés au premier ministre.

Il en avait gravi les échelons peu à peu, tranquillement, sans histoire. Avec la confiance absolue de ses chefs. Il était à cinq ans de la retraite et n'espérait plus rien. Jusqu'au moment où il avait été convoqué par le général Mishu, le grand patron du service. Il avait dû attendre deux heures, en buvant du thé, avant que le général ne lui dise où il voulait en venir.

— Colonel Tanaka, avait-il annoncé solennellement, vous allez être chargé d'une mission qui est aussi importante pour le Japon que jadis l'attaque de Pearl Harbor. Une mission tellement secrète que vous ne devez même pas y penser en dehors des heures de service, que vous devez être prêt à sacrifier votre vie pour la mener à bien. Une mission qui reposera sur vous seul.

Tanaka, cassé en deux, avait protesté que sa modeste personne n'était certainement pas digne d'un tel honneur, que d'autres plus jeunes, plus capables, seraient parfaits pour remplir cette mission dont il ignorait tout. Le général l'avait sèchement remis à sa place. Il était très grand pour un Japonais, avec un certain embonpoint, comme il sied à un homme de bien, et le crâne rasé. On disait derrière son dos qu'il avait truqué son état civil pour reculer l'âge de sa retraite.

On ne lui connaissait qu'un seul amour : les poissons tropicaux.

Dans l'armée impériale, on ne discutait pas les ordres d'un supérieur. En plus, lui, Tanaka, portait un nom chargé de gloire au Japon. Il fallait un homme dont la moralité fut au-dessus de toute épreuve. Il allait avoir à acheter des gens, à manier de grosses sommes d'argent, à utiliser peut-être même la violence... Tout ce qu'un

samouraï aurait fait.

Prosterné, Tanaka avait murmuré qu'il ferait de son mieux. Le général lui avait tendu un mince dossier pour qu'il en prenne connaissance. Le colonel l'avait parcouru avec respect sans y comprendre grand-chose. Il comportait surtout de longues colonnes de chiffres, de statistiques sur l'industrie japonaise, des études prospectives...

— Colonel Tanaka, avait expliqué le général, ceci est un rapport économique qui nous a été communiqué par notre Ministère du développement. Une étude en profondeur sur nos possibilités d'exportations.

Il s'était interrompu pour donner plus de poids à ses paroles.

— La situation est inquiétante. Dans cinq ans nous exporterons, ou plutôt nous serons en mesure d'exporter cinq fois plus que maintenant.

Le colonel Tanaka avait froncé les sourcils. Cela lui paraissait au contraire très bon. À l'amusement du général.

— Oui, mais où exporterons-nous ? avait-il demandé. Nos marchés actuels seront saturés. Et si nous n'exportons pas, nous subirons une crise terrible car nous n'arriverons pas à nourrir nos cent vingt millions d'habitants. Nous avons un seul marché en vue : la Chine. Il nous faut ce marché.

En dépit de tout le respect qu'il devait à son supérieur, le colonel Tanaka l'avait regardé en coin : en quoi sa modeste personne pouvait-elle intervenir dans des desseins aussi grandioses ?

Le général avait expliqué lentement, comme s'il s'adressait à un enfant :

— Colonel Tanaka, une seule chose nous empêche de vendre aux Chinois. Les Américains interdisent tout commerce avec la Chine rouge. Mais imaginez que la Chine soit admise à l'ONU ? Dès cette année, toutes les restrictions commerciales tomberont. Nous serons les premiers. Les Américains ne sont pas prêts, et les Chinois nous donneront la préférence. Nous sommes des Asiatiques... Il suffit donc que l'Assemblée générale de l'ONU vote cette année pour l'admission de la Chine aux Nations Unies.

Le colonel Tanaka croyait rêver.

— Mais c'est le travail des hommes politiques, avait-il protesté. Je n'ai aucun contact dans ce milieu. Je suis sûr que notre section...

Le général l'avait interrompu.

— En théorie, vous avez raison, colonel. Mais, politiquement, nous avons les mains liées. Je peux même vous dire que si certains membres de notre gouvernement apprenaient de quelle mission vous êtes chargé, ils vous dénonceraient aux Américains... Le soutien inconditionnel à la Chine de Tchang Kaï-chek est une des pierres angulaires de la diplomatie américaine. Cette année, comme depuis

vingt-quatre ans, ils feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour que la motion soit rejetée. Et sans votre intervention elle le sera.

Tanaka avait la tête qui tournait.

— Que dois-je faire exactement ?

— Vous allez vous rendre à New York, avait dit le général. Votre mission consistera à « retourner » autant de délégués qu'il le faudra pour que le vote soit favorable à la Chine. Et à nous. Bien entendu sans que les Américains s'en aperçoivent.

— Mais quels moyens...

— Tous les moyens, colonel. Le chantage, la corruption, la peur. Tous les moyens de pression. En vous rappelant ceci : considérez-vous en pays ennemi, ne faites confiance à personne.

» Même votre service ignore votre mission. Trop de ses membres ont des contacts avec la CIA. Si vous vous faites prendre, je serai obligé de vous désavouer, de vous étiqueter comme traître, comme fou. Vous passerez devant un tribunal américain et vous serez condamné. Aussi faudra-t-il vous sacrifier...

Tanaka avait approuvé. C'était la partie la plus facile.

Le général avait ensuite « briefé » longuement Tanaka sur les détails techniques de sa mission. Il parlait officiellement comme troisième secrétaire de la délégation auprès des Nations Unies. Un poste réservé traditionnellement aux membres des Services de renseignements désirant effectuer un voyage d'études aux USA. C'était un peu la récompense des agents ayant bien travaillé.

*

**

Maintenant, il restait une semaine avant le vote. Tanaka s'était dépensé sans compter, mais il devait surtout compter sur ses étranges alliés : les Mad Dogs et Lester.

En principe, tout aurait dû bien marcher, mais l'incident de la 11^e Rue avait tout remis en question. Le colonel Tanaka ignorait si le FBI avait pu relier les Mad Dogs au délégué du Lesotho. Si oui, tout son travail de plusieurs mois risquait d'être anéanti... Cette pensée le glaça tellement qu'il décida de prendre l'autobus. Heureusement, il avait trente cents en monnaie sur lui. Depuis quelques mois, pour éviter les hold-up, les conducteurs exigeaient l'appoint.

Le bus le déposa au coin de la 45^e Rue et de Broadway, à cent mètres de son hôtel.

Un stand de journaux était encore ouvert. Tanaka s'approcha et prit la dernière édition du *New York Post*. Il parcourut rapidement les titres et referma le journal, rassuré. Rien encore.

Depuis l'explosion, il tremblait. Les journaux en avaient beaucoup

parlé pendant deux jours, puis d'autres sensations avaient fait les manchettes. Dans les couloirs de l'ONU on s'accordait à dire que le délégué du Lesotho n'avait pas eu de chance de tomber sur une militante noire pour une fois qu'il levait une fille.

Depuis, on n'en parlait plus du tout.

Le colonel Tanaka soupira d'aise en retrouvant sa petite chambre. Soigneusement, il inscrivit dans son calepin la somme qu'il avait versée à Lester. La ligne précédente portait les cinquante mille dollars remis au délégué du Lesotho. Contre l'engagement sur sa vie qu'il voterait bien. C'est-à-dire contre les instructions officielles de son gouvernement. Hélas, tous les délégués n'étaient pas aussi avides d'argent. Pour « convaincre » les vingt-deux dont il avait besoin, Tanaka avait besoin de beaucoup d'ingéniosité et même de violence. Lester et ses hommes étaient loin d'être inutiles. À condition que le FBI et la CIA ne se mettent pas en travers... Tanaka savait que les enquêteurs américains avaient passé les débris de la maison de la 11^e Rue au peigne fin. Et qu'ils avaient dû se poser un certain nombre de questions sur la présence du diplomate.

Le Japonais se déshabilla, se recueillit quelques minutes devant son autel shintoïste portatif et se coucha.

Encore huit jours et il prendrait le jet pour Tokyo. Mission accomplie.

Par superstition, il n'avait pas encore fait sa réservation. S'il échouait, il n'y aurait pas de retour. Mais c'étaient les risques du métier. Il n'avait pas peur de la mort.

Dans son bureau, à la délégation japonaise, 866 United Nations Plaza, il avait un pistolet Naga 7,65, avec deux chargeurs. Mais il ne pouvait même pas s'adresser à ses collègues des services secrets japonais. Pour eux, il n'était qu'un fonctionnaire en fin de carrière à qui on avait offert un « honorable » voyage, en récompense des services rendus.

Le téléphone le réveilla en sursaut, beaucoup plus tard.

La voix de Lester n'avait plus les intonations gouailleuses qui l'agaçaient tant, mais était tendue et inquiète.

— Les Pigs sont plus malins qu'on ne le croyait, fit-il.

— Vous voulez dire que...

Le colonel Tanaka ne voulait pas croire à la catastrophe. Tout s'était si bien passé jusqu'ici.

— Cool, dit le Noir. Il faut que je vous parle. Maintenant. Vous me rappelez.

Il avait raccroché. Tanaka savait ce que cela voulait dire. Lester se méfiait du standard de l'hôtel. Il fallait que le Japonais descende l'appeler d'une cabine publique.

À un numéro qu'il savait par cœur.

Le Japonais se leva, le cœur dans la gorge. Qu'est-ce qui pouvait bien se passer à quatre heures du matin ? La veille au soir, Lester devait avoir la discussion finale avec le remplaçant de John Sokati. Pour traiter aux mêmes conditions. Tout semblait en bonne voie...

Lorsque le colonel Tanaka passa devant le veilleur de nuit, celui-ci se dit que ces Jaunes avaient vraiment de drôles d'habitudes.

CHAPITRE V

Le colonel Tanaka trépignait de rage dans sa cabine téléphonique. Heureusement qu'à quatre heures du matin il n'y avait pas beaucoup de passants sur la Sixième Avenue.

— Ne lui faites rien ! glapit-il. Rien ! Si c'est un agent fédéral, c'est le meilleur moyen de déclencher une catastrophe. Vous vous êtes encore conduits comme des enfants.

Lester, à l'autre bout du fil protesta.

— Si on laisse courir, Victor Kurfor se dégonfle. Et c'est lui qui risque d'aller tout raconter aux flics.

Le Japonais se tut, le temps de réfléchir. D'après ce que lui avait dit Lester, l'homme blond ne pouvait rien faire. Par contre le remplaçant de John Sokati présentait beaucoup de danger. Entre deux maux, il faut choisir le moindre...

— S'il y a quelque chose à faire, dit-il précautionneusement, c'est du côté de ce Victor Kurfor. Il faudrait s'y prendre très vite et que ça ait l'air d'un accident. À la rigueur, nous nous passerons du Lesotho.

À l'autre bout du fil, Lester claqua de la langue selon sa détestable habitude, pas d'accord.

— Vous voulez dire qu'on va raccompagner chez lui gentiment ce type.

— Absolument, ordonna le colonel Tanaka. Et pour le reste, faites ce que je vous dis. Vous avez commis une erreur très grave.

Il raccrocha, furieux. Si seulement, il avait eu une douzaine de Japonais ! En sortant de la cabine, il manqua se faire écraser par un taxi en maraude, qui, en plus, l'injuria. Il ne restait plus qu'à regagner l'hôtel et à essayer de dormir. C'était évidemment fâcheux si un second membre de la délégation du Lesotho passait de vie à trépas. Mais, après tout, il y a des séries noires partout. Et le colonel Tanaka n'avait pas le choix. Peu importe que le FBI découvre le complot, après le vote. Jusque-là, il fallait couper féroceement toutes les pistes.

Malko ouvrit les yeux avec l'impression qu'un camion de trente tonnes s'était arrêté sur sa tête. Le visage attentif de Krisantem était penché sur lui, assez flou. Il ferma les yeux et les rouvrit : les traits du Turc étaient un peu plus nets. Malko était dans sa chambre, étendu tout habillé sur son lit. Dès qu'il voulut redresser la tête, il fut pris d'une migraine horrible. Il fit signe à Krisantem de l'aider, et, aidé du Turc, alla vomir dans le lavabo, malade comme un chien. Peu à peu, le souvenir de la soirée lui revint. Il se revit, s'effondrant en arrachant la robe de l'inconnue.

Cela s'arrêtait là. Comment était-il vivant ? Il eut envie de le demander à Krisantem, mais celui-ci était dans la cuisine, en train de préparer du café.

Malko se traîna jusqu'au téléphone et appela Al Katz. Celui-ci était d'une humeur de chien.

— Où étiez-vous ? J'ai attendu des nouvelles toute la journée.

— Toute la journée ! fit Malko, horrifié. Mais quelle heure est-il ?

Il crut que l'écouteur allait lui sauter des mains.

— On ne vous paie pas pour faire la bringue, remarqua caustiquement Al Katz. Il est sept heures du soir. *Sept heures.*

Malko réalisa d'un coup que si la police l'avait sauvé, l'Américain le saurait. Quelque chose d'autre l'avait sauvé. Une chose incompréhensible. Pourquoi Jada et ses amis s'étaient-ils donné tellement de mal pour le tuer, pour le relâcher ensuite ? Il se demanda si toute la soirée n'avait pas été un énorme bluff. Mais pourquoi ? Rapidement, il raconta à Al Katz ce qui s'était passé. Lui demanda d'identifier Victor Kurfor et Jada. Tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'elle possédait une Cadillac rouge décapotable.

Il raccrocha au moment où Krisantem, merveilleusement stylé pour un ancien tueur à gages, entraînait avec le café. Il dit avec un bon sourire :

— Ah ! je suis content de voir que Son Altesse va mieux. Son Altesse n'était pas brillante cette nuit, quand ses amis l'ont ramenée.

— Mes amis ?

Krisantem rit.

— La jolie dame noire et ses deux amis. Ils vous portaient... C'est moi qui leur ai ouvert.

Malko n'y comprenait plus rien. Ainsi, c'était Jada qui l'avait ramené, après avoir voulu le tuer.

— À quoi ressemblaient les deux hommes ?

— Votre Altesse me pardonnera, dit Krisantem, mais ils avaient de très sales têtes.

Et il s'y connaissait, Krisantem.

Victor Kurfor pénétra avec un petit serrement de cœur dans l'immeuble où Jada lui avait donné rendez-vous. C'était au quinzième étage d'un immeuble imposant et vieillot de la 93^e Rue ouest. Depuis 1939, le hall était orné du même tapis oriental usé jusqu'à la corde. Le plancher de marbre était sale et fendillé. La moitié des ampoules étaient grillées. Seul, le portier était en bon état. En uniforme bleu, avec un 45 à la ceinture. Quinze mille drogués vivaient entre la 76^e et la 96^e Rue ouest. Prêts à tout pour mettre la main sur dix dollars.

Le diplomate faillit faire demi-tour. Mais, en dehors de l'argent, il y avait l'attrait de la belle Noire. Depuis qu'il était à New York il n'avait eu que deux Blanches stupides et assez laides. Les Noires américaines le traitaient avec mépris. Sauf Jada. Depuis la soirée de la veille, il avait peur. Il espérait obtenir ce qu'il désirait avant d'avoir à lui dire qu'il laissait tomber.

Il sonna après être sorti de l'ascenseur, et la porte s'ouvrit tout de suite. Jada était éblouissante, moulée dans un pantalon de lastex doré et une blouse sans soutien-gorge. Elle s'était arrosée de Miss Dior comme si sa vie en avait dépendu.

Les narines de Victor Kurfor palpitérent, et il en resta muet. Gentiment Jada l'attira à l'intérieur.

— Je suis contente que vous soyez venu.

Sa voix était chaude et caressante, avec des inflexions si sexuelles que le diplomate oublia toutes ses bonnes résolutions.

Deux verres étaient préparés sur une table basse. Un électrophone jouait un disque de Dionne Warwick. L'Africain loucha sur la poitrine de Jada. Celle-ci s'assit sur le canapé, à côté de lui, et lui tendit un J and B.

Le diplomate le but d'un trait. La douce chaleur descendit dans son gosier et il eut l'impression que son hôtesse le contemplait avec encore plus de laisser-aller. Hardiment, il posa une main sur la cuisse moulée de lastex. Les battements de son cœur firent trembler sa chemise. La chair était souple et ferme, chaude. Jada se laissa aller en arrière, ce qui fit saillir ses seins.

— Je vous plais ?

Avec un soupçon d'ironie, elle regardait le diplomate tendu vers elle de toutes ses cellules.

— Vous êtes merveilleusement belle, dit-il sincèrement.

Elle se pencha sur lui, effleurant son cou de ses lèvres.

— Vous aussi.

À ce stade, Victor Kurfor oublia toute subtilité diplomatique. Les yeux pratiquement hors de la tête, il fit ce qu'il avait envie de faire depuis qu'il était entré dans la pièce. Ses deux mains disparurent sous

la blouse et il emprisonna les deux seins de la Noire avec un grognement de bien-être. Il s'attendait à une protestation, à un geste de recul, mais Jada se laissa aller en arrière, comme pour l'aider.

Il glissa sur elle, pressant furieusement son ventre contre le sien, lui faisant sentir son désir. Il pétrissait sa poitrine comme si c'était une galette de manioc.

Encouragé par le silence de Jada, il releva le pull et enfouit son visage entre les deux seins, léchant les mamelons tour à tour. Cette fois, Jada gémit pour de bon. Elle adorait cette caresse. La tête renversée en arrière, elle se laissa faire, guidant la langue du Noir par de petites exclamations, les jambes automatiquement ouvertes. Si Victor Kurfor l'avait prise à ce moment, beaucoup de choses auraient été changées.

Le diplomate se souvint de la cambrure extraordinaire de Jada et en fut encore plus excité. Il murmurait des mots sans suite en swahili, des obscénités particulièrement étudiées réservées aux sorciers.

Et cherchait à retourner Jada. Sa brutalité déplut à la jeune Noire et son excitation tomba d'un coup. Mais elle laissa Victor empoigner son sexe à pleines mains, à travers le lastex. Le diplomate se retenait à grand-peine, sa respiration était saccadée, son ventre le brûlait. Il avait l'impression que son sexe allait éclater.

À tâtons, il chercha la fermeture éclair du pantalon de lastex. Jada murmura :

— Pourquoi ne pas aller dans la chambre ?... Nous serons mieux.

En marchant, elle déboutonna sa blouse et se retourna vers lui, la poitrine nue, face au lit. Une nouvelle fois, il plongea sur elle, la mordant, la léchant furieusement.

Ça, c'était sa prime.

Mais cette fois, elle garda la tête froide, défaisant elle-même sa fermeture éclair et faisant glisser son pantalon sur ses jambes, par petites secousses.

Nue, elle s'étira et s'éloigna de Victor Kurfor pour qu'il puisse se déshabiller à son tour. Il arracha ses vêtements comme s'ils brûlaient. Jada passa doucement la main sur son sexe et il crut défaillir. Elle roula sur elle-même, puis s'arrêta, couchée sur le ventre.

Devant la cambrure extraordinaire de ses reins, l'ambassadeur nouvellement promu se sentit redevenir sauvage. Il s'agenouilla contre Jada, sépara brutalement les longues cuisses, grogna et s'affala sur elle, soufflant dans son dos, murmurant des obscénités en swahili.

Il la força, la saisissant à pleines hanches, s'enfonçant en elle d'un coup. Elle était chaude et profonde, et commença à bouger dès qu'il fut en elle, se cambrant encore davantage. Mais Victor Kurfor ignorait que c'était seulement pour hâter la conclusion. Elle savait qu'aucun homme ne résistait à l'attrait de ses reins. Et il fallait que Victor Kurfor

perde la tête.

Il défaillit presque immédiatement, et se laissa aller sur le dos de Jada. Elle attendit une minute, puis glissa de sous lui. Le diplomate était à la fois merveilleusement bien et insatisfait. Cela avait été trop rapide.

Jada croisa le regard de son partenaire. « Il veut me tuer » pensa-t-elle instantanément. Et c'était vrai. En cette seconde, Victor, au comble de l'excitation sexuelle, pensait à forcer Jada, à l'étrangler tandis qu'il se répandrait en elle. Cette croupe fabuleuse l'avait rendu fou.

C'était drôle. La situation l'excitait. Peut-être que cette fois elle allait y prendre un certain plaisir. S'il ne la tuait pas avant.

Très chatte, elle l'attira sur elle, bougeant très doucement. Elle le laissa bien s'installer, sentit son désir renaître, l'embrassa de toute sa langue, les bras étendus en croix. Il fallait qu'il s'habitue à cette position. Pendant quelques minutes, ils flirtèrent. Victor recommença à lui lécher la poitrine. Son bassin vint de lui même à la rencontre de l'homme et elle l'aida à s'enfoncer en elle. Aussitôt, il commença à remuer furieusement, haletant comme un soufflet de forge, les yeux clos, la bouche entrouverte.

Les yeux ouverts, elle le surveilla.

Tout doucement, sa main droite glissa vers le bord du lit et commença à chercher ce qu'elle avait caché.

*

**

Le téléphone sonna à huit heures moins vingt dans l'appartement de Malko. Krisantem décrocha, répondit, et, couvrant le récepteur de sa main, annonça :

— C'est un monsieur très énervé qui veut parler à Son Altesse. Je ne comprends pas très bien ce qu'il veut.

Malko, qui venait d'avalier un gallon de café, alla jusqu'au téléphone.

Le monsieur excité était Al Katz.

— Votre négro, dit-il immédiatement, appartient à la délégation du Lesotho. En fait, il en est même le dernier survivant, puisqu'ils n'étaient que deux. Et il a le droit de vote.

Malko jura en autrichien. Un très vilain mot. Beaucoup de choses s'éclairaient. Voilà pourquoi *la* belle Jada avait tellement voulu l'éliminer. Involontairement, il avait mis la main dans la fourmilière.

— Où est-il ? demanda-t-il immédiatement.

— Je n'en sais fichtre rien, fit l'Américain. En tout cas, ni à son bureau, ni à l'ONU, ni chez lui.

— Et Jada ?

— Pas grand-chose. C'est une cover-girl. Côté adresse on n'a rien de précis depuis des mois. La *Red Squadron* du FBI est en train de retourner Harlem.

— Ils feraient bien d'aller vite, dit sombrement Malko, parce que, si vous voulez mon avis, notre ami Victor n'est pas l'affaire en or pour une compagnie d'assurances...

» Je dirais même qu'il est en danger de mort. Faites n'importe quoi pour le retrouver.

Il raccrocha, plutôt de mauvaise humeur. À quoi bon avoir pris le contact pour le reperdre aussitôt.

*

**

La main gauche de Jada massait doucement la nuque de Victor, ses ongles s'enfonçaient dans son cuir chevelu. Elle gémissait, s'arquait sous lui. Elle sentit son souffle s'accélérer. La main qui tenait Jada aux reins remonta et vint se glisser autour de son cou, le pouce posé sur une carotide.

« Ça y est », pensa la Noire.

Victor Kurfor lui faisait l'amour de plus en plus vite, le visage enfoui dans son épaule.

Tout doucement, la main de Jada sortit du matelas, tenant le poinçon. C'était le moment délicat. Les ongles de sa main gauche avaient parfaitement repéré l'endroit où il devait s'enfoncer.

Le diplomate leva la tête en sentant la piquûre et rencontra son regard froid. Il sut tout de suite ce qu'il en était.

Sa main droite remonta à son tour et commença à serrer le cou de Jada, mais, en même temps, le bas de son corps continuait une vie indépendante. Lorsque Jada enfonça le poinçon d'un coup, il sentit une légère douleur, puis un immense éblouissement, comme s'il avait contemplé le soleil en face. Mais ce n'était que la mort.

Il se raidit, serra autant qu'il put et mourut au moment où il jouissait. Jada se mordit les lèvres, balayée d'un trouble inhabituel.

D'un coup sec, elle retira le poinçon, le jeta par terre et se dégagea du corps en train d'agoniser. Victor poussa encore quelques gémissements puis resta étendu sur le ventre, les mains crispées sur le drap. Jada reprit son souffle et dut s'avouer que c'était la peur de la mort qui avait déclenché cet orgasme. Pensivement, elle contempla le corps de l'homme qu'elle venait de tuer. Quelques secondes plus tôt, c'était un être vivant, plein de désir, vibrant. Maintenant ce n'était plus qu'un tas de viande qui allait commencer à sentir. Avec des yeux morts comme les poissons du supermarché.

Puis, agenouillée sur le lit, elle examina la nuque du mort. Seule, une minuscule goutte de sang perlait. Elle la tamponna doucement avec la serviette. Le poinçon aigu avait perforé le cervelet, et la mort avait été instantanée. Il faudrait une autopsie particulièrement soignée pour en trouver la cause.

C'était une vieille recette de la Louisiane. À l'origine pour accommoder les canards, les tuant sans hémorragie. La recette avait été étendue aux Blancs. Pas mal d'attaques d'apoplexie avaient été mises sur le compte de la petite aiguille qui tuait sans douleur. On n'irait probablement pas autopsier Victor Kurfor. On n'ouvrait pas les diplomates.

Sinon pour les manger, au Lesotho.

Jada alla dans la salle de bains, puis se rhabilla. Elle téléphona à Lester, qui attendait trois blocs plus loin, dans une cafétéria.

— C'est fait. Tout va bien.

— J'arrive, fit le Noir, soulagé.

Cinq minutes plus tard, il était là. Il alla droit au lit et retourna le cadavre de Victor Kurfor.

— Il en avait quand même une belle, remarqua-t-il rêveusement. Tu as bien dû t'amuser...

Ce fut toute l'oraison funèbre de Victor Kurfor, fugitivement ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire.

Jada ne répondit pas. Elle savait que Lester avait toujours eu envie de coucher avec elle.

— Débarrasse-m'en, dit-elle froidement.

Lester se frotta les mains, tout guilleret.

— Notre copain tout jaune va être content, cette fois. On a fait du bon boulot.

— J'ai, rectifia Jada. Où vas-tu le laisser ?

— Sur un banc, dans Central Park. On croira qu'il a eu une attaque.

Jada le regarda avec inquiétude.

— C'est dangereux, non ?

Il haussa les épaules.

— Pas plus que ça. C'est un Noir, lui aussi. Les Blancs s'en foutent. J'ai donné cinq balles au portier pour qu'il la ferme. En lui disant que j'avais un copain camé à déménager.

CHAPITRE VI

Les moustaches d'Al Katz tendaient tellement vers le bas qu'elles ressemblaient à un accent circonflexe roux. Il regardait fixement, à travers la fenêtre ouverte, le grand building vitré des Nations Unies, de l'autre côté de la Première Avenue. Il jouait avec un stylo, dessinant des pendus sur son sous-main.

— On a trouvé de quoi il est mort ? demanda Malko.

Al Katz baissa les yeux et fignola son pendu.

— Une attaque, il paraît. On l'a découvert cette nuit. Allongé de tout son long sur un banc. Les toubibs l'ont ouvert dans tous les sens, sans résultat. Aucune trace de violence, d'aucune sorte, pas d'hémorragie. Le FBI a retrouvé la Noire et l'adresse de cette Jada. Elle s'appelle Sue Beal, habite 93^e Rue ouest. Mais on ne peut rien faire.

— Et pourtant, je suis sûr que cet homme a été assassiné, dit Malko. L'autre soir, il mourait de peur.

— Je sais, dit Al Katz.

Son regard repartit de l'autre côté de l'avenue.

En cette minute précise, les délégués participant à l'Assemblée générale prenaient un repos bien mérité après avoir avalé la diatribe de l'Albanie sur la Chine communiste. Le Guatemala se préparait à répondre vertement avec un discours de quarante-cinq minutes, entièrement élaboré au State Department.

— On peut dire que la délégation du Lesotho n'a pas de chance, conclut tristement Malko. Nous avons deux cadavres sur les bras et nous ne pouvons rien faire d'utile.

Katz haussa les épaules.

— Le premier est mort visiblement dans un accident. Le second a eu bêtement une attaque.

— Et moi, on m'a gentiment ramené chez moi après m'avoir fait peur. Que dit le FBI de tout cela ?

— Le FBI, ce sont des cons, grogna Katz. Si je les pousse un peu, ils vont arrêter la fille et une poignée de Mad Dogs sur n'importe quelle charge. Qu'ils ont respiré trop fort ou éternué sur le passage du président. On sera bien avancés...

— J'ai une idée, proposa soudain Malko.

- Ah ! fit Katz, pas emballé, l'œil torve.
- Je vais leur faire peur. Pour les faire bouger.
- Comment ?

Les yeux dorés de Malko pétillaient. L'idée lui plaisait.

— Je vais les menacer de les faire chanter. Leur réclamer de l'argent pour ne pas les dénoncer. Leur dire que je suis au courant de leur marché avec le Lesotho. Mais il va falloir sérieusement veiller sur ma modeste personne.

Al Katz eut un geste d'apaisement.

— Vous allez être si bien gardé qu'il faudrait une armée entière pour vous tuer.

Malko avait déjà entendu ça quelque part. Mais Al Katz avait déjà le téléphone en main.

— Certains de mes amis ont demandé à vous connaître, dit-il. Ils pourront vous être utiles. Nous déjeunons ensemble demain. Sans compter nos amis Chris Jones et Milton Brabeck. Ils sont à l'Americana depuis ce matin. Sur les instructions de David Wise. Vous avez confiance en eux, non ?

— S'il y a une bataille rangée, oui, dit Malko. Mais de nos jours, cela arrive rarement dans les pays civilisés.

À eux deux les gorilles de la CIA avaient le cerveau d'un canari adulte et la puissance de feu d'un porte-avion géant. Ce n'était pas l'idéal pour l'action en souplesse. Heureusement que Krisantem était là.

— J'appellerai Jada ce soir, à l'Hippopotamus, dit Malko. D'après ce qu'elle m'a dit, elle y est tous les soirs. Je préfère ne pas utiliser les découvertes du FBI.

*

**

— Je veux vous voir, insista Malko.

À l'autre bout du fil, la Noire soupira d'impatience.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Téléphonez-moi la semaine prochaine. En plus, vous étiez ivre mort, il a fallu que je vous ramène chez vous.

— La semaine prochaine, ce sera trop tard.

N'ayant jamais pratiqué le chantage, Malko ignorait comment procèdent les maîtres chanteurs pour affoler leurs victimes. Apparemment il était doué, car une pointe d'inquiétude passa dans la voix de Jada.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne peux pas vous l'expliquer par téléphone, dit Malko, mais cela vous concerne directement.

Il se tut quelques secondes puis laissa tomber :

— Je sais pourquoi vous avez donné beaucoup d'argent à John Sokati.

Il y eut un très long silence à l'autre bout du fil. Malko entendait le bruit de la musique au fond. Puis, Jada dit, très lentement :

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Malko fabriqua un très beau ricanement machiavélique.

— Je ne vous raconte pas d'histoire, vous feriez mieux de me croire. Parce qu'il y a des gens qui me croiraient si je vais les trouver. Le FBI, par exemple. Je vous attendrai chez P.G. Clarks demain vers sept heures. Nous bavarderons.

Il raccrocha. Les dés étaient jetés. À quitte ou double. Si Jada venait au rendez-vous, c'est que les pires craintes du FBI et de la CIA étaient justifiées. Il y avait bien un complot pour truquer les votes à l'Assemblée générale.

*

**

L'immeuble au coin de Lennox Avenue et de la 117^e Rue ouest, en plein Harlem, aurait fait reculer une assistante sociale chevronnée. Le colonel Tanaka, après avoir payé son taxi, contempla la façade avec méfiance, puis vérifia l'adresse qu'il avait notée sur le *New York Post*. C'était bien l'endroit où Lester lui avait donné rendez-vous. Au sixième étage. Apparemment, le jeune chef des Mad Dogs allait d'une cachette à une autre, pour dépister le FBI. Toujours dans des endroits minables.

Le Japonais entra en retenant son souffle. Un gros rat fila dans la pénombre du couloir. Ils étaient des dizaines à hanter le hall. Il y avait un ascenseur, mais il ne fonctionnait pas. Les boîtes aux lettres étaient déchiquetées, la serrure de la porte d'entrée avait été arrachée. Le téléphone du hall pendait au bout de son fil, cassé.

L'image du colonel Tanaka se refléta en huit morceaux dans la glace du hall. Les murs étaient couverts de graffiti obscènes, de taches étranges, et le Japonais prit bien soin de ne pas les effleurer. Plus il montait, plus la cage d'escalier était étroite. Enfin, il arriva au sixième et frappa à la porte, en sueur.

Il entendit les craquements successifs de trois verrous et la tête hirsute de Lester apparut dans l'entrebâillement de la porte, retenue par une grosse chaîne. Il la referma et la rouvrit aussitôt pour laisser entrer le Japonais.

La pièce était nue à l'exception de deux posters, d'un bureau où était posé un colt 45 automatique et plusieurs chargeurs et d'un lit étroit recouvert d'un madras. La fenêtre était ouverte sur les toits de Harlem, avec la multitude des antennes de télévision.

— On a des ennuis, fit Lester en jouant avec un des chargeurs. Avec le gars que vous n'avez pas voulu qu'on liquide.

Les jambes coupées, le colonel Tanaka s'assit sur le lit, maudissant en silence les Mad Dogs. Si ces imbéciles n'avaient pas mélangé la politique et le maniement des explosifs, tout irait bien. Il sentait sa raison vaciller. Il écouta le récit de Lester attentivement.

— Qui est cet homme ? demanda-t-il.

Lester cracha son chewing-gum.

— Jamais vu. J'ai demandé à Jada de venir vous parler. Elle le connaît. Va arriver tout de suite.

Ils restèrent silencieux tous les deux. Tanaka, plongé dans de profondes réflexions. Enfin, il y eut un bruit de pas dans l'escalier, on frappa et Lester ouvrit. C'était Jada, en pantalon et chemisier vert assorti, les cheveux retenus par un foulard. Le colonel Tanaka se leva et s'inclina. Jada avait bien dix centimètres de plus que lui. Elle alla poser son sac sur le bureau, et le Japonais ne put s'empêcher de remarquer sa croupe extraordinaire. Il dut faire un effort pour se concentrer.

— Que pensez-vous de cet homme blond ?

Elle secoua la tête, ennuyée.

— Franchement, je n'en sais rien. N'a pas l'air d'un flic. Pourtant, il sait se battre, ne perd pas facilement son sang-froid et n'était pas après moi pour me sauter. C'est tout ce que je peux dire avec certitude. Il habite un quartier cher.

— Comment a-t-il pu savoir ?

— Le mieux à faire, c'est de le liquider, fit Lester avant que Jada ait eu le temps de répondre.

Tanaka sursauta : ils allaient mettre la ville à feu et à sang, s'il les laissait faire. Il fallait vraiment qu'il soit dévoué à son empereur pour travailler avec des zozos pareils !

— D'abord, demanda-t-il sévèrement, prenez-vous toutes les précautions nécessaires ? Ce rendez-vous, aujourd'hui. Si vous étiez suivis ?

Lester cracha par la fenêtre.

— Nous sommes à Harlem. Ici, les flics ne sont pas chez eux.

— Allez au rendez-vous, dit Tanaka. Avant de faire quoi que ce soit, il faut savoir qui il est, ce qu'il veut. Ce qu'il sait.

Le Noir ricana.

— C'est un mariolle qui veut se faire un peu de *doush*.⁽⁴⁾

— Ou le FBI, dit Tanaka froidement.

En bon professionnel, il envisageait les pires hypothèses. Comme il avait hâte que cette semaine soit écoulée ! Il regarda Lester, soupçonneux.

— Vous êtes sûr que le reste va marcher bien.

Lester claqua de la langue.

— Sûr.

Le colonel Tanaka chercha un peu de réconfort.

— Donnez-moi les détails.

Lester les lui donna. Le Japonais ponctuait ses explications de petits hochements de tête approbateurs. En principe, si le FBI ne remontait pas la filière, tout marcherait bien. Il eut une bouffée de fierté. Lui, l'obscur officier de l'armée japonaise, allait mettre en échec la puissante Amérique. C'était un autre Pearl Harbor.

Il se sentit soudain plein d'indulgence pour le Noir, avec ses cheveux étranges et son air de loup affamé. Et pour cette trop belle fille à l'expression farouche.

— Comment cet homme a-t-il pu être au courant de nos projets ? répéta-t-il.

Jada hocha la tête.

— John a pu se vanter. C'est peut-être simplement un Pig qui a envie de gagner facilement un gros tas de dollars. Un maître chanteur.

— Si c'est le cas, dit Tanaka, nous devons nous en débarrasser. Il sera moins dangereux mort que vivant. Mais il faudrait que sa mort puisse passer inaperçue pendant une dizaine de jours au moins. Pouvez-vous...

— Cela va coûter cher, objecta Lester.

Le colonel Tanaka tiqua, agacé :

— Je ne devrais pas vous donner un sou. Tout est de votre faute.

— Eh bien, allez le bousiller vous-même, fit méchamment Lester.

Tanaka encaissa, choqué, fronça les sourcils et demanda :

— Combien ?

— Cinq mille.

Le Japonais poussa des hauts cris. Quand il s'agissait de l'argent de son pays, il était plus avare qu'Harpagon. Il continuait à vivre chichement, à manger dans les cafétéria et à ne prendre des taxis que lorsque c'était indispensable. Les chiffres du carnet noir lui faisaient tourner la tête. Il avait beau se dire que l'enjeu était fantastique, il n'arrivait pas à investir de bon cœur.

— Marchons pour quatre mille, dit-il.

C'était toujours cela de gagné.

Ils arrêterent quelques détails pratiques, puis le Japonais quitta le premier l'appartement. Lester lui cria dans l'escalier :

— Ne traînez pas dans Lennox, ou vous allez vous faire couper votre jolie petite gorge. Il y a une station de taxis au coin de la 119^e.

Malko, après une matinée passée à traîner dans les couloirs de l'ONU, rejoignit Katz dans une cafétéria de la Première Avenue au coin de la 54^e Rue, fréquentée surtout par des homosexuels. À midi, c'était assez calme. Lorsqu'il se glissa dans le box, il y avait déjà deux femmes avec l'Américain. Deux Chinoises. Une ravissante, qui avait l'air d'une poupée, et l'autre, laide comme les sept péchés capitaux, un visage de pomme séchée, avec un chignon de cheveux gris tirés en arrière, et le visage sévère d'une institutrice.

Instinctivement, Malko s'assit près de la plus jolie. Al Katz, qui en était à son second J and B fit les présentations.

— Voici le prince Malko. Il travaille sur le problème qui nous intéresse.

Les deux femmes saluèrent d'un petit signe de tête. Katz s'inclina vers la plus âgée.

— Mme Tso travaille comme calligraphe à la section chinoise. Elle est également en liaison avec les Services de sécurité de Taïpeh. À ce titre, votre mission la concerne au premier chef.

Élégante façon de dire que Mme Tso était une calligraphe barbouze.

Les petits yeux noirs disséquaient Malko avec la précision d'un microscope. Son sourire éteint découvrit des dents jaunâtres et mal entretenues.

— Nous suivons votre enquête avec beaucoup d'intérêt, dit-elle dans un anglais parfait. Il va de soi qu'un vote négatif à l'Assemblée générale aurait des conséquences incalculables. (Elle répéta le mot en se gargarisant.) Incalculables.

Ce n'était un secret pour personne que le « Lobby chinois » était extrêmement puissant à Washington. Et que le vieux Tchang Kaï-chek avait arraché des concessions exorbitantes au State Department en échange de l'utilisation de Formose comme base américaine. Dans le genre non-reconnaissance de la Chine rouge tant que son gouvernement existerait.

Malko affirma que le sort de Formose était au premier plan de ses soucis. Avant même la réfection de son château. Poliment, Mme Tso l'interrogea sur sa marotte, s'extasia d'une telle continuité, lui offrit de visiter Formose. Malko demanda perfidement :

— Mademoiselle est votre fille ?

L'impassibilité orientale est un mythe parce qu'il crut que la sévère Mme Tso allait lui sauter à la gorge.

— Mlle Lo-ning travaille comme guide aux Nations Unies. Elle fait également partie de nos services. À titre contractuel.

Lo-ning inclina la tête humblement, mais envoya un coup d'œil malicieux à Malko. Apparemment, elle avait le sens de l'humour.

Katz mit ses gros sabots dans le plat :

— Mlle Lo-ning veillera désormais sur vous quand vous serez dans l'enceinte des Nations Unies.

Malko contempla la ravissante Tanagra assise près de lui.

— À moins que Mlle Lo-ning ne possède des armes secrètes, fit-il, je vois difficilement comment elle pourra me protéger.

Mlle Lo-ning pouffa dans son assiette, à l'asiatique. Pincée, Mme Tso précisa :

— Miss Lo-ning sera toujours en liaison avec nous. Nous vous protégerons.

Katz insista :

— Côté protection, vous n'aurez rien à envier au président lui même.

— Le FBI se déplace rarement pour les maîtres chanteurs. Pour l'instant, dites à Chris et à Milton de se cacher derrière leurs gros pistolets. Je préfère miss Lo-ning. C'est plus discret.

Miss Lo-ning pouffa de nouveau.

— Eh bien, admit la vieille Chinoise, j'espère qu'elle remplira bien sa mission.

Que dirait Alexandra ? Entre les call-girls de Jet Set et miss Lo-ning, il y avait largement de quoi remplir les journées et les nuits d'un honnête homme.

Katz laissa passer un homosexuel aux cheveux mauves tenant en laisse un caniche assorti et se pencha sur la table.

— Voici notre plan.

*

**

Malko avait choisi chez P.G. Clarks, le bistrot à la mode de la Troisième Avenue, dernier vestige d'un immeuble démoli, la table complètement au fond, celle où Aristote Onassis et sa nouvelle épouse daignaient parfois venir s'asseoir. Encastrée dans un renforcement, elle offrait un maximum d'intimité.

Jada était en retard. Dix minutes. Dans l'obscurité de la salle, on n'y voyait goutte. Malko commençait à s'ennuyer. Il avait donné quartier libre à Krisantem. Pour l'instant, il ne risquait rien.

Pas encore.

Mlle Lo-ning lui avait très gentiment laissé son numéro de téléphone personnel. Pour qu'il se sente protégé. Le Turc avait graissé son lacet et son pistolet et fait connaissance avec les supermarchés du quartier. Lorsque Malko lui avait dit que Chris et Milton étaient en ville, Elko Krisantem avait un peu viré au gris. Ils ne s'aimaient pas beaucoup.

Jada apparut enfin, se faufila entre les tables, superbe avec une

mini-robe orange et des bas assortis, le visage très maquillé. Lorsqu'elle s'assit, trois tables purent s'assurer de visu qu'elle portait un minuscule slip, également orange, sous son collant.

Même chez P.G. Clarks, où les mannequins et les cover-girls pullulaient, elle ne passait pas inaperçue. Le gnome qui filtrait à l'entrée les clients de la salle du fond en avait encore les lunettes embuées d'émotion.

La Noire regarda le grand tableau noir où le menu était inscrit, commanda un *London Broil*, une salade et un Pepsi, alluma une cigarette et fixa Malko.

— Que voulez-vous ?

Elle avait posé la question brutalement, sans aucune féminité. Malko en fut mal à l'aise. Vraiment, il n'arrivait pas à se mettre dans la peau d'un maître chanteur.

— De l'argent, dit-il.

En demandant moralement pardon à ses ancêtres.

Jada tordit sa belle bouche et le dévisagea avec infiniment de mépris. Puis son expression s'adoucit et elle posa sa main pleine de bagues sur le bras de Malko.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? Je n'aurais jamais cru cela de vous. D'abord, pourquoi vous donnerais-je de l'argent ?

Malko parvint à s'extirper un sourire ironique.

— Parce que je sais des choses qui peuvent vous faire beaucoup de tort. Ce que vous avez proposé à John Sokati avant sa mort. Et ce qu'il avait accepté.

La cigarette de Jada se consumait sur le cendrier, mais elle ne quittait pas Malko des yeux, comme si elle avait voulu l'hypnotiser.

— Et que lui avais-je proposé ?

— De changer son vote lors de la motion sur le rétablissement des droits de la République populaire de Chine.

Ses yeux dorés étaient plantés dans ceux de Jada. Celle-ci trempa ses lèvres dans son Pepsi-Cola avant de répondre :

— Je vois que vous êtes bien renseigné, dit-elle lentement. Comment avez-vous appris cela ?

Malko eut du mal à cacher sa joie. Ainsi, il était sur la bonne piste. Mais la partie n'allait pas être facile à jouer.

— Cela ne vous regarde pas, dit-il abruptement. Êtes-vous disposée à me payer pour que je me taise ?

— Combien ?

— Dix mille tout de suite.

Il avait jeté le chiffre comme cela, pour voir.

Jada sourit ironiquement.

— Dans une ville où l'on vous tue pour une dime, je ne me promène pas avec dix mille dollars. Mais vous pouvez les avoir

demain.

Malko secoua la tête, faussement déçu.

— Je pensais que vous aviez compris que je voulais de l'argent maintenant.

— Ne faites pas l'enfant, fit sèchement Jada. Voyons-nous demain. L'argent sera là. De toute façon, ce n'est pas moi qui vous le donnerai.

Malko était inquiet. Jada avait accepté trop facilement. Cela sentait le piège à plein nez. À moins que les Mad Dogs et ceux qui étaient derrière eux ne soient complètement affolés.

— Venez chez moi, proposa-t-il.

Elle eut un rire sans joie.

— Pour que tout soit enregistré ! Non, je vous attendrai devant le grand cimetière de voitures, en face de la Harlem River, à la 207^e Rue. Vous connaissez ma voiture ?

Elle ne dit plus un mot tandis qu'elle mangeait son *London Broil*. Après avoir bu jusqu'à la dernière goutte de son Pepsi-Cola, elle adressa un sourire froid à Malko et se leva.

— À demain. Neuf heures du soir. Soyez exact.

Lorsqu'elle s'éloigna, il admira une fois de plus la croupe somptueuse. Même un jeune pédé se retourna. Malko demanda l'addition. Cela marchait presque trop bien. Mais il serait plus tranquille le surlendemain matin. En attendant, il n'était pas le client rêvé pour une assurance sur la vie.

D'où venait l'argent de Jada ? Les Mad Dogs n'étaient pas si riches. Il y avait quelqu'un derrière. Jada dansait, mais ce n'était pas elle qui avait écrit la musique. La CIA avait raison d'être inquiète.

Pourtant, tous les sinologues étaient unanimes : Pékin n'agirait jamais de cette façon. Les Chinois tenaient trop à une victoire éclatante et indiscutable.

Ce n'était qu'un mystère de plus.

CHAPITRE VII

Le cimetière de voitures de la 207^e Rue ouest est probablement le coin le plus sinistre de Harlem. Il est, en plus, adossé à un immense parc pour les voitures du métro IRT, éclairé vaguement par des projecteurs jaunâtres. Même les Noirs hésitent à se promener la nuit dans cette partie de Harlem. La 207^e Rue se trouve tout en haut de Manhattan, au nord de la bande de terre délimitée à l'ouest par l'Hudson et à l'est par La Harlem River. Le Park qui la termine – Inwood Hill Park – bat certainement le record mondial d'agressions au mètre carré.

Malko écarquilla les yeux, cherchant à pénétrer l'obscurité du cimetière de voitures. Il lui avait semblé que quelque chose avait bougé. Il était en avance d'un quart d'heure. Arrêté juste à l'endroit désigné par Jada. Une tôle tomba avec fracas et il sursauta. Sa Dodge était en pleine lumière d'un réverbère. Une cible parfaite.

Deux silhouettes surgirent soudain à trois mètres de son capot. Un Noir et une fille. Ils se séparèrent aussitôt. La Noire passa devant la Dodge, le visage baissé. Malko la vit glisser un billet dans son sac. Elle n'avait pas plus de douze ans. Le cimetière de voitures servait de terrain d'ébats pour les jeunes prostituées à un dollar la passe.

Le poulx de Malko revint à la normale. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Derrière lui la 207^e Rue tournait avant de rejoindre Broadway. C'est probablement par là que Jada arriverait. Un voyant vert s'alluma sur son tableau de bord. Il se pencha légèrement sur son volant et dit à voix basse :

— Ce n'était rien. Deux amoureux.

Il fallait bien mettre un peu de poésie dans cette attente sinistre et déprimante. Le voyant vert s'éteignit.

En apparence cette Dodge était une voiture banale. Sans même une antenne de radio. Il fallait s'approcher de très près pour distinguer deux fils métalliques courant dans la masse du pare-brise. Comme des dégivreurs. C'était une puissante antenne pour l'émetteur-récepteur dont la Dodge était équipée. Le micro était dissimulé dans le volant, invisible. Le son venait, très bas, de sous le tableau de bord.

Le moteur d'origine avait été remplacé par un 420 chevaux qui

permettait à la Dodge de dépasser deux cents. Les pneus étaient bien entendu à l'épreuve des balles, ainsi que le pare-brise. Testé pour le 11,43, à vingt mètres. Le coffre avait également la particularité de s'ouvrir de *l'intérieur*. Ce qui n'empêchait pas Elko Krisantem, étendu dedans depuis une heure, de trouver le temps extrêmement long. Il en avait profité pour oindre d'ail toutes les balles de son chargeur. Vieille manie...

Ce soir, Malko était certainement l'homme le mieux protégé de New York. Le numéro de sa voiture avait été communiqué à *toutes* les voitures de patrouilles, jusqu'au Long Island. Rien que dans Harlem, vingt voitures de FBI attendaient. Le problème était le même que pour un kidnapping. Arrêter Jada ne servait à rien. Il fallait qu'elle mène Malko à quelqu'un d'autre. Et il y avait des risques. Parce que dans Harlem, la nuit, il était hors de question de suivre ouvertement une voiture.

Le FBI avait trouvé la parade. Malko avait dans la poche un paquet de cigarettes truqué. Un émetteur puissant dans un rayon de deux miles. Parmi les voitures du FBI, il y avait cinq voitures gonio. En principe on ne devait pas perdre le contact... L'astuce suprême était que cet appareil n'avait qu'une antenne incorporée et émettait du fond de la poche de Malko. Il suffisait de pousser le bouton de mise en route.

Même Mlle Lo-ning était de la fête. À bord d'une Volkswagen, elle croisait dans les parages de la 207^e Rue, jouant les putains motorisées. Avec dans son sac un container de gaz Mace assez important pour gazer la moitié de Harlem.

Malko sursauta. Une voiture venait de stopper derrière la sienne. Il ne l'avait même pas vue arriver. Cela commençait bien. Il regarda dans le rétroviseur. C'était la Cadillac rouge de Jada.

— La voilà, fit-il dans le micro du volant.

Puis il attendit. Jada fit deux appels de phares, mais ne sortit pas. Malko dut se résoudre à abandonner son fort ambulant. C'était à prévoir. Il descendit lentement, mit en route l'émetteur volant et s'approcha de la Cadillac. Jada semblait seule. La glace électrique se baissa silencieusement.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

La voix de Jada était nerveuse et dure. Malko se pencha vers elle. Ses cheveux étaient coiffés normalement, avec de courtes boucles. Elle avait dû dépenser une fortune pour les faire décréper, car ils étaient aussi soyeux que ceux d'une Blanche. Elle portait la robe orange très moulante que Malko lui connaissait déjà.

— Où allons nous ? demanda-t-il.

— Montez, fit-elle. Sinon, je repars.

À regret, Malko fit le tour de la voiture et ouvrit la portière. Dès

qu'il fut assis, Jada démarra, tourna à droite dans la Huitième Avenue, puis à gauche, dans la 204^e Rue. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent silencieux. Le quartier était sinistre, bordé d'entrepôts fermés, de terrains vagues, de maisons en ruine, de pavillons minables, avec des voitures abandonnées, disséquées jusqu'à la carcasse.

La Noire conduisait lentement. Elle mit la radio, puis se tourna vers Malko.

— Vous êtes armé ?

Ce n'était pas dans son personnage d'être armé. Il secoua la tête et dit, d'une voix quand même un peu étranglée :

— Pourquoi ? Je devrais l'être ?

Jada sifflota et le regarda en coin. Sa robe orange était relevée sur ses longues jambes et, quand elle freinait, Malko apercevait son slip clair. Sans qu'elle paraisse s'en soucier.

— Vous avez l'argent ? demanda Malko. Où allons-nous ?

— Vous allez l'avoir, dit Jada. Nous avons rendez-vous dans vingt minutes. En attendant, nous nous promenons.

— Où ?

— Vous verrez bien.

Elle n'avait plus rien de la fille sensuelle qui se serrait contre lui à l'Hippopotamus. Sa haine était presque palpable. Subitement, Malko réalisa que sa chemise était collée à son torse par la sueur. Qu'est-ce que devaient donner les battements de son cœur...

Cette ballade dans Harlem était plutôt déprimante. Il se demanda ce que faisait Krisantem. Le Turc avait l'adresse de Jada, récupérée par le *Red Squad* et c'est tout. Malko essaya de se rassurer en pensant aux dizaines de policiers répartis dans Harlem pour veiller sur lui. Au pire, on retrouverait vite son corps.

Ils longèrent un immense cimetière, tournèrent, retournèrent, descendant toujours plus bas dans Harlem. De temps en temps, Jada ralentissait. Deux fois, elle s'arrêta sous le prétexte d'allumer une cigarette. Si une voiture les avait suivis, elle s'en serait fatalement aperçue. Malko guigna Jada du coin de l'œil. Elle semblait parfaitement détendue. Il espéra que les zizis électroniques du FBI fonctionneraient mieux qu'*Apollo XIII*.

En tout cas la Noire n'avait pas d'arme sur elle. Et ils étaient seuls dans la Cadillac. La circulation était assez fluide mais ils croisaient pas mal de voitures. Par contre, il n'y avait presque plus de maisons. Rien que des entrepôts et de longs murs noirs. Pas un piéton.

Un jet qui décollait de Newark, dans le New Jersey, passa très bas dans un rugissement qui couvrit la radio. Malko aperçut dans le rétroviseur les phares d'une voiture qui allait les doubler.

Le véhicule arriva à leur hauteur et ralentit. Il aperçut deux visages

noirs le regardant sans aménité. Un Blanc avec une Noire dans Harlem, c'était l'appel au meurtre.

— On arrive bientôt ? demanda Malko.

— Bientôt, fit Jada, énigmatique.

*

**

John Webster avait la garde du chantier de Colonial Concrète jusqu'à sept heures du matin. Un boulot peinard. Il n'y avait rien à voler, que d'énormes bétonneuses. Heureusement, car le dépôt se trouvait sur la 145^e Rue, en plein Harlem. Tout ce qui pouvait se voler disparaissait. John gardait relevé en permanence le chien de son 38 police, et avait assez de cartouches pour soutenir un siège. En plus, il s'enfermait dans sa guérite.

Soudain, on frappa un coup léger à la vitre. Il se leva, la main sur la crosse. Qui pouvait venir à dix heures du soir ? Avec sa torche il éclaira l'extérieur et reconnut Chuck, l'un des chauffeurs des bétonneuses. Un Noir d'une trentaine d'années. John pensa tout de suite qu'il avait oublié quelque chose dans sa bétonneuse.

John Webster tira le verrou et ouvrit. Chuck pénétra aussitôt, sourit au gardien. Avant que celui-ci soit revenu de sa surprise, deux autres Noirs se glissèrent dans le baraquement. Des inconnus pour John. Celui-ci fronça les sourcils. Pourtant, il n'avait que cinq dollars sur lui. On ne tue pas un homme pour cinq dollars. Bien qu'avec ces dingues de camés... Il examina attentivement les deux inconnus. Il semblaient calmes et froids, bien habillés même.

— C'est une drôle d'heure pour venir me voir, remarqua-t-il d'un ton faussement enjoué. Et avec des copains encore. T'as paumé quelque chose ?

Chuck secoua la tête.

— Non, non.

— Ben alors, qu'est-ce que tu viens foutre ?

John Webster cachait sa peur comme il le pouvait. Chuck se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Je vais prendre le camion pour un moment.

— Quoi ?

John Webster crut avoir mal entendu. Qu'est-ce qu'on pouvait faire avec une bétonneuse en pleine nuit ? Cela sentait le coup fourré. Ils allaient vendre les pneus, le moteur, et tout ce qui s'ensuit.

Il recula, pour avoir les trois Noirs dans son champ de tir. Mais son vieux cœur battait la chamade.

— Hé ! c'est une blague ?

Chuck secoua la tête.

— Non, je prends le camion.

Soudain, John vit le pistolet dans la main d'un des Noirs. Un colt 45 braqué sur lui, le chien relevé. Il n'avait même pas le temps de tirer son arme. Une coulée glacée lui noua l'estomac.

— Chuck, fit-il d'une voix étranglée.

Il ne pouvait détacher les yeux du trou noir. Le Noir était impassible, et John sentit que sa vessie allait lui jouer un tour. Il se laissa tomber sur une chaise.

— Je prends le camion pour une heure et je le ramène, parole, *man*, dit Chuck. Et on n'y fauche rien. On va juste se balader.

John Webster ne comprenait plus. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de camion pour aller se balader ? Ce n'est pas avec une bétonneuse de trente tonnes qu'ils allaient draguer des gonzesses.

Chuck sortit, laissant John en tête à tête avec les deux Noirs. Il entendit le moteur de la bétonneuse gronder. Les vitesses crièrent, le lourd véhicule s'ébranla et tourna pour venir stopper devant la guérite de John Webster. Chuck se pencha du haut de sa cabine. Le second Noir ouvrit la porte et le rejoignit.

— À tout à l'heure, John, cria Chuck.

Le Noir au pistolet sourit, sans méchanceté.

— Je reste avec toi, *man*. Pour que tu n'aies pas de mauvaises idées. Quand Chuck reviendra, on s'en ira tous.

John Webster comprenait de moins en moins. Ça apprendrait la boîte à engager des nègres. Intérieurement il jura : Dirty niggers(5) !

— Tu veux une cigarette ? fit le Noir au pistolet.

*

**

— Nous arrivons, annonça Jada.

Le feu était au rouge, et Malko commençait à en avoir par-dessus la tête de Harlem. À croire que la noire se moquait de lui.

Le feu passa au vert. Jada démarra lentement. Malko vit venir une voiture de sa gauche, à travers le profil de Jada.

Il pensa qu'elle allait stopper au rouge. Mais, franchissant le feu, délibérément, elle fonça droit sur la Cadillac. Jada donna un coup de volant à droite, écrasa l'accélérateur, il y eut pourtant un choc sourd sur la portière arrière. L'autre voiture les avait heurtés, les déportant au milieu du carrefour.

« Il ne manquait plus que cela », pensa Malko.

Heureusement, le choc n'avait pas été trop fort. Jada poussa un petit cri et coupa le contact.

— Ne vous énervez pas, dit Jada. Ils doivent être *stoned*(6). Ce n'est rien.

Calmement, elle déverrouilla les portières en appuyant sur son contacteur.

Malko ouvrit et descendit. Sans son extraordinaire mémoire, il ne se serait douté de rien jusqu'à la dernière seconde. Mais, en un éclair il reconnut les deux Noirs qui l'avaient dévisagé, en le doublant, un quart d'heure plus tôt. Deux autres étaient encore à l'intérieur du véhicule qui avait provoqué l'accident, une vieille Buick grise. L'un des Noirs sourit comme pour s'excuser.

— Mister, j'ai pas vu la lumière...

Sans répondre, Malko replongea dans la Cadillac.

Un objet dur s'enfonça dans sa poitrine. La voix de Jada l'arrêta :

— Sors de cette tire, pig.

Il leva la tête. La Noire braquait sur lui un petit 25 à barillet qu'elle avait dû dissimuler sous le siège. Assez pour lui faire voler le foie en éclats.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il.

Elle lui intima, de nouveau, violemment :

— Descends, ou je te flingue.

Un des Noirs attrapa Malko par l'épaule et le tira dehors. Lui avait un énorme colt militaire automatique qu'il braqua sur le ventre de Malko.

— Ne fais pas le con.

Malko pensa qu'ils voulaient éviter de tirer, sinon ils l'auraient tué depuis longtemps. Bien qu'il n'y ait que des entrepôts dans la rue, un coup de feu s'entendait de loin. Mais il n'eut pas le temps de réfléchir longtemps. L'autre Noir s'était approché par derrière. Il l'aperçut trop tard, au moment où il brandissait un objet noir au-dessus de sa tête. Il lui sembla que son crâne se fendait en deux. Il tituba, se raccrocha au Noir qui tenait le pistolet et la dernière chose qu'il vit fut son visage maigre et satisfait.

*

**

— Bravo, petite sœur, fit Lester, presque amoureusement. Chuck est là.

Il siffla entre ses doigts et, aussitôt, un moteur de camion démarra dans la rue sombre.

Jada cambra la poitrine. Elle se savait désirable et, même dans l'action, cela ne lui déplaisait pas d'exciter Lester.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Tu te tires chez toi.

La Noire fit le tour de la Cadillac et jura. L'aile arrière droite était enfoncée.

— Tu m'avais dit que tu ne me toucherais pas, protesta-t-elle. J'en ai pour cent cinquante dollars !

— T'en fais pas, dit Lester. Je t'en paierai une neuve.

Comme il passait devant elle, il lui caressa les fesses avec un sourire silencieux. Elle se dégagea d'une torsion de reins et remonta dans la Cadillac.

En prenant de la vitesse, Jada vit, dans le rétroviseur, Lester et Hughes traîner le corps de Malko jusqu'au trottoir.

Elle était fière d'appartenir aux Mad Dogs. Ce soir, elle allait faire l'amour avec un jeune Noir de dix-huit ans, fou amoureux d'elle, qui l'avait presque violée la dernière fois qu'ils avaient dansé ensemble. Même au Small Paradise, le célèbre dancing de Lennox Avenue, cela s'était remarqué.

*

**

La bétonneuse stoppa à l'entrée du carrefour. Chuck descendit aider ses deux copains. Malko gémit. Le coup n'avait pas été assez fort pour l'assommer complètement, mais il était absolument sans force.

Le Noir au pistolet remonta dans leur vieille Buick et la gara le long du trottoir, moteur en route. Le choc n'avait endommagé que la calandre. Puis il ressortit, surveillant le carrefour. C'était le seul moment dangereux de l'opération. Les deux Noirs avaient déjà presque entièrement ligoté Malko avec de la corde à rideaux. Ils le retournèrent brutalement pour fixer autour de sa tête un long ruban adhésif noir qui le bâillonnerait complètement. Dans le mouvement, un paquet de cigarettes tomba de sa poche. D'un coup de pied précis, un des Noirs l'envoya dans le caniveau.

Malko ressemblait à une momie sinistre avec la large bande noire lui cachant le visage.

À grand-peine, Chuck et son copain hissèrent son corps jusqu'à l'orifice par lequel on versait le ciment. Son pantalon s'accrocha et se déchira. Enfin, ils parvinrent à enfourner la tête. Les épaules passèrent plus difficilement. Puis le corps disparut en entier. L'engin était vide. Chuck en serait quitte pour arriver un peu plus tôt au chantier afin d'être le premier à charger le ciment à malaxer. Malko disparaîtrait dans la pâte grisâtre et mourrait étouffé. Ensuite la bétonneuse partait directement au chantier sur l'Hudson. Une des piles du wharf serait un peu moins solide que les autres, et voilà tout... C'était un des trucs favoris de la mafia, depuis des années.

Chuck ferma le couvercle de métal et sauta à terre. Même si des flics l'interceptaient en lui demandant ce qu'il faisait avec une bétonneuse à onze heures du soir, ils n'allaient quand même pas

regarder dedans ni l'emmener en fourrière... Déjà, la Buick s'éloignait. Il grimpa dans sa cabine et démarra.

*

**

Au fond d'une camionnette de la Con Edison, l'opérateur du FBI repoussa ses écouteurs et appela la centrale.

— Il y a du nouveau. Il s'est arrêté. Depuis dix bonnes minutes. Nous tentons de le localiser.

Aussitôt, il reprit le contact avec les voitures gonio qui tournaient dans Harlem. L'émission continuait, régulière et immobile.

Au bout de cinq minutes, les gonios eurent localisé l'émetteur : au coin de la 138^e Rue ouest et de la Neuvième Avenue. Un quartier presque uniquement composé de chantiers et d'entrepôts. Le coin idéal pour un guet-apens. Une des voitures du FBI se trouvait à moins d'un demi-mille. Al Katz, du fond de sa Ford arrêtée au coin de Central Park, ordonna :

— Envoyez donc une voiture par là. Qu'elle fasse vite. Voir s'il y a quelque chose de suspect. Rappelez-moi.

Il attendit, nerveux, tapotant sur son accoudoir. Trois minutes plus tard le haut-parleur de la radio annonça :

— Le carrefour est vide. L'émission continue pourtant. Qu'est-ce qu'on fait ?

Al Katz jura longuement. Quelque chose s'était détraqué.

— Contrôlez systématiquement tous les véhicules dans la zone A, ordonna-t-il. Et toutes celles qui sortent de Harlem. Ouvrez les coffres.

Il espérait que les dizaines d'agents du FBI allaient trouver quelque chose. Mais la nuit promettait d'être longue.

*

**

John Webster sursauta en entendant le bruit de la bétonneuse, envahi par un immense soulagement. Il en était presque heureux, malgré le pistolet du Noir, assis en face de lui.

— Ils arrivent, les voilà, fit-il.

Le Noir opina gravement.

— On avait dit que ça durerait pas longtemps.

La grosse bétonneuse ralentit pour passer la grille du chantier. De sa cabine, Chuck fit joyeusement bonjour à John. Celui-ci lui rendit son salut. Il se leva et courut jusqu'au véhicule en train de se garer. Son geôlier le laissa faire. Il en fit le tour deux fois. Tout était là, même la boîte à outils, la roue de secours. Chuck sauta à terre.

— Alors, t'es rassuré ? Je t'ai pas raconté de salades ?

John se frottait le menton, perplexe.

— Pourquoi que t'as pris cet engin en pleine nuit ? T'en as pas assez dans la journée ?

Chuck prit un air mystérieux :

— *Look, man*. Je vais te dire la vérité. Hier, j'ai rencontré une fille. Tu sais une des *crazy* petites putes blanches. Elle voulait bien faire connaissance avec ma grosse bête noire, mais elle tenait à se faire sauter dans mon engin... Alors, j'allais quand même pas la baiser sur le Washington Bridge, à trois heures de l'après-midi.

— Tu me racontes pas des blagues ? fit John mollement.

L'histoire de la fille, John n'y croyait pas une seconde. On ne vient pas chercher une bétonneuse pistolet au poing pour sauter une fille. Mais il avait besoin de se rassurer à tout prix.

Chuck cracha par terre.

— Sûr. Même que c'était une sacrée femelle. Elle m'a griffé partout. Allez maintenant, je vais me coucher, salut.

Au moment de franchir la grille, il se retourna, vaguement menaçant, escorté de son ange gardien noir.

— Tu vas pas aller baver...

— Tu sais bien que je suis pas comme ça, fit John Webster.

Les deux Noirs sortirent du chantier, et le gardien entendit une voiture démarrer. Avant tout, il alla soulager sa vessie. La peur l'avait complètement détraqué. Puis, un peu soulagé, prit sa torche électrique et alla rôder autour de la bétonneuse empruntée.

Il se glissa dessous, monta dans la cabine, renifla les sièges défoncés, luisants de crasse et de sueur, sans rien trouver de suspect.

Après avoir regagné sa guérite il alluma une cigarette et réfléchit. Il n'avait plus qu'à se taire, puisque la bétonneuse était intacte et en place. S'il avouait qu'il l'avait laissée partir on le virerait immédiatement. Sans compter Chuck, l'autre Noir était un tueur. Ça se voyait. John se versa une tasse de café, prit un magazine vaguement porno et chercha à oublier l'incident.

*

**

Le contact du métal froid contre sa tête fit reprendre conscience à Malko. Il sentit les vibrations et réalisa qu'il était dans un véhicule en marche. Mais, bâillonné et ligoté, il lui était impossible de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Il essaya de se mettre debout et son visage plongea dans le reste de ciment liquide demeurant au fond de la cuve. Il faillit s'étouffer, et l'odeur fade du ciment lui donna envie de vomir. Il se redressa de justesse, son cœur battant la

chamade, et resta à genoux. La panique le prit. Où était-il ?

Le véhicule ralentit et stoppa. Il entendit vaguement des voix, un claquement de portière.

En se frottant contre les parois, il tenta de décrocher son bâillon mais ne parvint qu'à s'écorcher les joues contre le métal rugueux. Ses mains étaient liées derrière son dos et ses chevilles entièrement entravées. Il parvint à se mettre debout et se heurta à une bosse qui lui fit mal à la joue. À tâtons, il chercha à délimiter les contours de sa prison. Il avait beau écarquiller les yeux, l'obscurité était totale.

Avec ses mains liées, il ne pouvait pas faire grand-chose. Il essaya d'appeler, mais seul un faible grognement franchit ses lèvres. Il tenta de cogner son front contre les parois, mais ne réussit qu'à se meurtrir : le métal était trop épais pour être ébranlé ou transmettre une vibration.

Debout dans le noir, il pensa de toutes ses forces à Alexandra et à tous ceux qui étaient censés le protéger. En se frottant contre les parois, il découvrit qu'il avait perdu sa radio. Découragé, il s'assit dans le noir.

CHAPITRE VIII

Jada eut l'impression qu'un rasoir lui déchirait la gorge. Quelque chose la frappa dans les reins avec une force inouïe. Elle tomba lourdement en arrière, sans même pouvoir pousser un cri. Dans l'obscurité du couloir, elle n'avait même pas pu apercevoir son agresseur. À terre, elle lutta encore de toutes ses forces contre la suffocation, donnant des coups de pied si violents qu'elle perdit une de ses chaussures, essayant de desserrer l'étreinte qui lui coupait l'air.

Mais son agresseur l'avait plaquée au sol et l'y maintenait, un genou bloquant ses reins.

Elle perdit connaissance d'un coup, devint toute molle.

Elko Krisantem desserra aussitôt son lacet. Il ne voulait surtout pas tuer la jeune Noire. Rien ne bougeait dans la maison. Une forme s'approcha :

— Elle est vivante ?

Lo-ning s'était contentée de ramasser le sac de la Noire et de se tenir prête à intervenir avec le Mace si quelqu'un survenait. Elko souleva le corps de Jada et le jeta sur son épaule.

— Oui, fit-il. Il n'y a plus qu'à remmener au FBI.

Lo-ning lui ouvrit la porte. La 96^e Rue était déserte. Elko courut jusqu'à la Dodge arrêtée devant l'immeuble, jeta le corps de Jada sur le siège arrière et prit le volant. Il espérait que quelqu'un découvrirait le gardien de l'immeuble, ligoté comme un saucisson derrière la cage de l'ascenseur. Il était content d'avoir récupéré Jada mais aurait donné cher pour savoir où se trouvait Malko.

Après le départ de ce dernier, il avait attendu dix minutes pour sortir de son coffre, que Lo-ning, à qui Malko l'avait présenté dans l'après-midi, vienne frapper contre la tôle. Ils s'étaient consultés, sachant que le FBI quadrillait Harlem et, en principe, suivait Malko à la trace, grâce à l'émetteur radio. C'est Krisantem qui avait eu l'idée d'aller attendre Jada. Juste en cas. Et, au fond, il avait été enchanté de prendre Lo-ning avec lui parce qu'il était complètement perdu dans New York.

Il avait neutralisé le veilleur de nuit de l'immeuble presque automatiquement sous l'œil admiratif de la jeune Chinoise. Puis, ils

avaient attendu, sans beaucoup d'espoir, à vrai dire. Jusqu'au moment où la Cadillac rouge avait stoppé devant la porte.

— J'ai une meilleure idée que le FBI, dit soudain Lo-ning, comme Krisantem rejoignait Broadway. Mes amis seront certainement plus efficaces, s'il y a du grabuge.

Elko Krisantem approuva avec enthousiasme. Il n'éprouvait qu'une attirance très modérée pour le FBI en particulier et la police en général.

Jada gémit et commença à se débattre sur le siège arrière. Lo-ning sortit tranquillement son container de Mace et lui en vaporisa un tout petit peu sous les narines. Juste assez pour que la Noire retombe au fond de la voiture. Lo-ning cala commodément ses pieds dessus et dit à Krisantem :

— Nous allons à la 61^e Rue est. Chez le docteur Shu-lo. En route, nous nous arrêterons pour l'avertir.

*

**

— Où est-il ?

La question mit près d'une seconde à parvenir au cerveau de Jada. Elle ouvrit les yeux, à la suite d'un effort énorme. Elle se trouvait dans une pièce nue, probablement un sous-sol, attachée sur une chaise de bois, une lampe puissante braquée dans les yeux. Celle-ci s'éteignit et Jada vit le visage de l'homme qui lui avait posé la question. Un Chinois au visage curieux. Le haut était typiquement asiatique avec un front plat, des cheveux très noirs rejetés en arrière, des yeux bridés, mais le bas du visage aurait pu être celui d'un empereur romain, avec une énorme bouche dont les lèvres trop rouges pour un homme semblaient en caoutchouc et un tout petit menton enrobé de graisse.

Jada frissonna. Cet homme la répugna instinctivement. Elle eut peur, viscéralement. Ce qui prouve qu'elle avait un certain instinct. Le docteur Shu-lo n'avait pas laissé un très bon souvenir à Formose. On disait que toutes les maisons autour de son domicile étaient à vendre à cause des hurlements qui sortaient de ses caves, toutes les nuits.

Outre la gérance de plusieurs bordels de luxe, le docteur Shu-lo était l'éminence grise des services de renseignements de Formose, dont le siège se trouvait au Taiwan Garrison Headquarters. Pékin avait mis sa tête à prix et jure que si le bon docteur tombait entre leurs mains ils l'accommoderaient selon la recette mandarine du canard laqué : en le faisant cuire à petit feu et en enlevant la peau ensuite.

Le docteur Shu-lo avait donc décidé de venir à New York en voyage d'études. Pour laisser les esprits se calmer. Il était ravi de l'histoire des Mad Dogs. Cela lui permettait de ne pas perdre la main.

Le projecteur se ralluma. L'interrogatoire allait sérieusement commencer. Il était temps. Debout dans un coin de la pièce, Krisantem, commençait à se faire du souci. Lo-ning était entrée en contact avec Al Katz. Malko avait totalement disparu depuis une heure... Le filtrage des véhicules dans Harlem n'avait rien donné. Le seul espoir, c'était Jada. Le FBI ignorait encore qu'elle était entre les mains des Chinois, le docteur Shu-lo n'ayant pas la plus petite raison légale de l'interroger.

— La police, balbutia-t-elle. Je veux la police. Vous n'avez pas le droit.

Le docteur Shu-lo ne rit même pas. Il la considérait comme un entomologiste regarde un insecte. Avec un détachement minéral. Il échangea plusieurs phrases en chinois avec Lo-ning. Un autre Chinois se tenait debout dans un coin de la pièce.

— Où est l'homme que vous êtes venu chercher ? répéta le Chinois.

Jada se mordit les lèvres. Elle était courageuse, mais elle n'avait jamais pensé à la torture. Elle supplia le Ciel d'être assez forte pour tenir. Heureusement, il y avait des choses qu'elle ne savait pas, donc qu'elle ne pouvait pas dire. Même si on la coupait en morceaux.

Jada secoua la tête sans rien dire. Elle ne comprenait pas comment elle était là, qui étaient ces Chinois. Il fallait que Lester la sorte de là.

Le Chinois s'approcha d'elle et dit patiemment :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Vous voulez parler, oui ou non ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fit Jada. Appelez la police.

Krisantem regarda sa montre. Minuit. Malko avait disparu depuis deux heures. Il était peut-être déjà mort. Nerveusement, il joua avec son lacet au fond de la poche. Il n'aimait pas voir torturer une femme mais savait que c'était le seul moyen. Par les voies légales on n'obtiendrait rien.

Le jeune Chinois était sorti de la pièce. Il revint avec une pince, genre pince de dentiste. Jada sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale.

— Alors ? demanda le docteur.

Elle secoua la tête pour que les autres ne se rendent pas compte de sa peur.

Aussitôt, le jeune Chinois saisit sa main droite et lui fit étendre les doigts de force. Elle sentit la pince mordre le bout de l'ongle de l'index et se contracta de tous ses muscles pour résister à la douleur. Ce fut à la fois plus bref et plus douloureux qu'elle ne l'avait supposé.

Une brûlure affreuse, comme si le doigt en entier était parti. Elle eut le courage de baisser la tête. Son doigt ruisselait de sang, mais elle était encore anesthésiée par le choc. Soudain, les élancements

commencèrent, effroyables, et elle hurla.

Au bout de la pince, l'ongle semblait démesurément long. Jamais elle n'aurait cru qu'un ongle soit aussi long. Dégouté, le Chinois le jeta dans une corbeille à papier. Jada rejeta la tête en arrière pour retenir sa nausée. Une certaine satisfaction atténuait sa douleur : maintenant, elle savait qu'elle tiendrait le coup, qu'ils pourraient lui arracher tous les ongles sans qu'elle parle. Lester serait fière d'elle.

Avec un peu d'inquiétude, elle se demanda si cela repoussait, si elle ne serait pas mutilée toute sa vie.

— Vous voulez parler ? demanda doucement le docteur. C'est très ennuyeux, ce que vous nous forcez à faire.

Aimable euphémisme.

— Salauds, dit Jada. Salauds.

Le docteur Shu-lo arrêta le jeune Chinois, qui reprenait déjà la main de Jada. Les méthodes primitives ne marchaient qu'avec les individus faibles ou corrompus. Il donna un ordre en chinois. L'homme à la pince disparut. Il revint avec une petite serviette noire qu'il tendit au docteur. Celui-ci en sortit une seringue et une ampoule.

Avec beaucoup de soin, il remplit la seringue, fit couler une petite goutte, puis s'approcha de Jada. De fines gouttelettes de sueur apparurent sur le front de la Noire. Les piqûres lui avaient toujours fait peur.

— Ne bougez pas, dit le Chinois avec indifférence. Je dois vous faire une intraveineuse. Si vous bougez, je risque de vous tuer. Vous ne voulez pas mourir n'est-ce pas ?...

Non, Jada ne voulait pas mourir. Terrorisée, elle regarda l'aiguille s'enfoncer d'un coup sec dans sa veine. Elle éprouva seulement un petit picotement puis une douleur très supportable quand le liquide s'écoula dans le sang.

— Qu'est-ce que vous me faites ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Le Chinois ne répondit pas. Il retira l'aiguille essuya le bras avec un petit coton et reposa la seringue.

— Il y en a pour une dizaine de minutes, dit-il à Lo-ning et à Krisantem.

La jeune Chinoise s'approcha de la chaise et murmura :

— Si on vous crevait les yeux, je suis sûre que vous parleriez.

C'était une belle nature.

Jada se sentait bizarre. Des sueurs froides, une crispation de l'estomac. Comme si elle avait le ventre creux depuis trois jours. Pourvu qu'elle tienne.

Quand elle les rouvrit, les murs de la pièce se mirent à tourner et à onduler. Elle se retint pour ne pas hurler. Sa tête lui faisait horriblement mal, elle avait envie de rendre et sentait le sang battre

dans ses tempes. Elle cria quand le docteur se pencha vers elle. Il semblait très long, filiforme même, avec une minuscule tête verte en poire et des yeux d'insecte, apparents et globuleux. Elle n'entendit pas la question et ferma les yeux.

Elle sentit qu'on lui tirait la tête en arrière sans brutalité, mais irrésistiblement. Elle rouvrit les yeux. Cette fois le Chinois avait un visage normal. Elle vit ses lèvres bouger.

— Qu'avez-vous fait de l'homme avec qui vous étiez ?

Chaque mot résonnait douloureusement dans sa tête comme un coup. Tout était flou. Elle ne répondit pas. Plusieurs fois, le Chinois reposa la question, sans s'énerver, sur un ton monocorde. Peu à peu l'image mordait le cerveau de Jada, s'incrustait dedans, devenait gênante. Il fallait qu'elle réponde pour se débarrasser de cette bête qui la taraudait. Il le fallait absolument.

— Quel homme ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— L'homme blond, fit la voix patiente.

L'image de Malko se forma lentement dans le cerveau de Jada. Mais quelque chose l'empêchait de répondre, dans les profondeurs de son subconscient.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Elle pleurait sans même s'en rendre compte.

Puis tout se brouilla dans son cerveau et elle n'entendit plus aucune question. Sa tête retomba sur sa poitrine. Le docteur Shu-lo secoua la tête. Il était tombé sur un sujet particulièrement difficile. Il s'approcha de Jada et souleva une de ses paupières, puis l'ausculta rapidement.

— Il n'y a plus que l'hypnotisme, dit-il, si nous voulons obtenir un résultat rapidement. L'injection de penthotal que je lui ai faite va aider, et en une heure nous devrions obtenir quelque chose.

— Une heure, s'exclama Lo-ning.

Elle n'avait vu Malko que trois fois mais n'arrivait pas à oublier ses yeux dorés. Krisantem se dandina, mal à l'aise. Il n'y connaissait rien en torture. Son métier, c'était de tuer. Mais il était sincèrement inquiet pour Malko. Sorti de son lacet et de son vieil Astra, il ne pouvait plus servir à grand-chose.

— Aidez-moi à la porter en haut, demanda le docteur.

Avec l'aide de l'autre Chinois, Krisantem entreprit de transporter Jada, inconsciente.

Il était minuit et demi.

*

**

Il y avait un policier par marche dans l'escalier menant à l'appartement de Jada. Le FBI avait investi l'immeuble depuis une

demi-heure, délivré le veilleur de nuit et inspectait l'appartement, centimètre par centimètre. Sans résultat.

Al Katz en personne était plongé dans la contemplation de l'aile éraflée de la Cadillac rouge. L'Américain ne décollerait pas. Le FBI avait interpellé plus de deux cents voitures depuis la disparition de Malko. Toutes les sorties de Harlem-Nord étaient bloquées. Le signalement de Jada avait été diffusé partout ainsi que celui de Malko. Le quartier où on avait retrouvé le poste émetteur avait été passé au peigne fin.

Rien.

— Retournons là-bas, proposa l'Américain.

Un petit convoi se dirigea vers le carrefour de la 122^e Rue et de la Neuvième Avenue. Une voiture de patrouille y stationnait en permanence, dans l'attente de Dieu sait quel miracle. Quand Al Katz arriva, on alluma deux projecteurs pour lui permettre d'inspecter la chaussée. Pratiquement à quatre pattes, il examina le carrefour pouce par pouce. Soudain, il poussa une exclamation et ramassa quelque chose dans le creux de sa main. Une écaille de peinture rouge, comme la Cadillac de Jada.

Quelque chose d'imprévu s'était passé à ce carrefour. Al Katz continua son inspection et ne trouva qu'un peu de ciment frais, ce à quoi il ne prêta aucune attention. Dégouté, il décida d'aller se coucher en maintenant le dispositif de surveillance et de recherches. Il se sentait coupable vis-à-vis de Malko. C'est lui qui l'avait encouragé à prendre le risque. Maintenant, il avait disparu, la fille avait disparu et ils n'en savaient pas plus. Si on ne retrouvait pas la Noire rapidement, il ne donnait pas cher de la vie du Prince Autrichien.

Furieux, il retraversa tout Harlem pour regagner son appartement de Park Avenue, juste avant le building de la Panam. À la moindre découverte, on devait le réveiller. Malheureusement, il n'y croyait pas beaucoup. Dans Harlem, les Blancs n'étaient pas chez eux. Même le FBI.

*

**

Jada éclata de rire. Elle voyait un hibou posé sur la tête du docteur Shu-lo. Elle ferma les yeux, et des taches de couleurs violentes passèrent devant ses paupières fermées. Elle était bien, personne ne lui demandait rien, elle se sentait détendue, ne se souciant plus de l'endroit où elle se trouvait. Ses douleurs avaient cessé. Même son doigt mutilé ne lui faisait plus mal. On lui avait d'ailleurs confectionné un petit pansement.

— Ouvrez les yeux, dit la voix insistante du docteur. Ouvrez les

yeux et écoutez la musique.

Docilement, Jada ouvrit les yeux. D'abord la lumière du stroboscope la gêna. Le clignotement blanc et bleu incessant lui fit plisser les yeux, mais, très rapidement, elle s'y habitua. Très vite, elle ne vit plus que la lumière mouvante devant ses yeux, il lui fallait faire un tel effort pour s'en détacher qu'elle s'y fixa.

En même temps la musique commença à la bercer. Ce n'était pas vraiment une musique suivie, mais plutôt les notes très harmonieuses qui se mariaient pour donner un fond musical extraordinairement reposant. Jada eut l'impression que son corps ne pesait plus rien, comme lorsqu'elle fumait la marijuana à haute dose. Elle se surprit à chantonner. Le docteur se pencha sur elle, demanda gentiment :

— À quoi pensez-vous ?

Jada fronça les sourcils. À quoi pensait-elle ?

— Je suis bien, dit-elle sincèrement. Je ne pense à rien de spécial. Il fait beau.

Le docteur approuva et n'insista pas. Il régla le stroboscope braqué sur Jada de façon que les éclairs soient un peu plus espacés, puis alla au magnétophone et haussa le son légèrement. Jada était allongée sur un divan de cuir, la tête soulevée par des coussins, dans son cabinet de travail. Bien sûr, son installation était un peu du bricolage, mais il espérait parvenir néanmoins à un résultat. Il regarda sa montre. Jada était sous hypnose depuis plus d'une heure. C'était vraiment un sujet très résistant, en dépit de la piquûre de penthotal.

Le docteur se força à fumer une cigarette avec Lo-ning et Krisantem avant de revenir dans le cabinet de travail. La respiration de Jada était régulière comme si elle dormait, mais elle avait toujours les yeux ouverts et fixait le stroboscope. Le Chinois se pencha sur elle.

— Vous vous sentez toujours bien ? fit-il d'un ton enjoué.

— Oh ! oui.

— Vous avez eu une soirée amusante, n'est-ce pas ?

Jada chercha sincèrement à se rappeler. Mais dès qu'elle remontait le cours de sa mémoire, quelque chose se détraquait, la privant de son bien-être, elle voulut pourtant faire un effort, par gentillesse pour cette voix si douce. Il l'aida d'ailleurs :

— Vous aviez emmené un ami en promenade...

Soudain, une barrière intérieure se brisa chez la Noire. Tout son « moi » conscient était déconnecté. Elle pouffa de rire.

— Tu parles d'une balade !

Elle revit la grosse bétonneuse arrivant au carrefour. Cela la réjouissait profondément.

— Ça c'est bien terminé ? demanda jovialement le docteur. Il vous plaisait ?

Le rire de Jada devint hystérique.

— Il ne savait pas qu'il avait rendez-vous avec une bétonneuse.

— Une bétonneuse ?

Malgré lui le docteur répéta le mot. Qu'est-ce qu'une bétonneuse venait faire dans cette histoire. Il parlait pourtant bien anglais. Bien que l'argot de Harlem soit parfois incompréhensible.

Jada continuait à rire toute seule.

— C'est vous la bétonneuse ? demanda le docteur. Quel drôle de surnom.

— C'est pas moi, fit Jada, méprisante. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une bétonneuse. Un gros truc peint en jaune. Où on met du ciment.

Brusquement, le souvenir de la soirée s'effaça dans la tête de Jada. La migraine revenait.

— Laissez-moi écouter la musique, dit-elle d'un ton suppliant.

Le docteur n'insista pas. Il risquait de la réveiller. Il sortit sur la pointe des pieds.

*

**

Al Katz répéta avec patience pour la troisième fois :

— Je veux que vous vous mettiez à la recherche d'une bétonneuse *jaune* qui doit se trouver quelque part à Harlem et qui contient le corps mort ou vivant de notre agent, le prince Malko. Je veux que tous vos hommes commencent *immédiatement*.

À l'autre bout du fil, le dispatcher du FBI protesta, ses hommes étaient fourbus et il était trois heures du matin.

— Débrouillez-vous, dit Katz, faites ouvrir les chantiers, allez réveiller les propriétaires des affaires s'il le faut. Mais demain matin il sera trop tard. On veut le retrouver vivant, pas lui couler une statue.

Il raccrocha brutalement. Il fallait bien qu'il passe sa colère sur quelqu'un. Un quart d'heure plus tôt, il avait reçu le coup de téléphone du docteur Shu-lo. Qui avait avoué avoir bavardé avec Jada et l'avoir ensuite relâchée. Al Katz savait qu'il mentait mais se trouvait totalement impuissant. Il était sûr que le Chinois était en train de monter un coup. Mais, dans un sens, il était soulagé que Jada n'ait pas été livrée au FBI. Il n'avait fait appel à eux que parce qu'il ne disposait pas d'hommes à New York pour un ratissage de grande envergure. Et le FBI n'avait rien à refuser à Al Katz. Bien que son rôle officiel soit extrêmement flou, il prenait ses ordres directement, soit à la Maison-Blanche, soit aux plus hauts échelons de la CIA.

Au lieu de se rendormir, il alla préparer du café. Jadis, le président John Kennedy avait bien envoyé le FBI sortir les magnats de l'acier de leur lit à quatre heures du matin. On pouvait en faire autant pour des

entrepreneurs, qui, en plus, devaient presque tous appartenir à la mafia.

*

**

Krisantem installa confortablement Jada à l'arrière de la Dodge, puis monta à l'avant, la laissant sous la garde de Lo-ning. On lui avait pansé très proprement son doigt blessé et elle semblait dormir. Dans vingt minutes, le résultat de l'hypnose allait disparaître. Le docteur Shu-lo avait accéléré le processus en lui faisant une piqûre d'amphétamine. Seul ennui, elle n'avait toujours qu'une chaussure.

Lo-ning l'aurait volontiers balancée dans le vide-ordures, après l'avoir découpée, mais s'était rendue aux arguments du docteur. L'idée était de lâcher Jada quelque part dans Harlem et de la suivre. Dans l'état où elle se trouvait, elle ne risquait pas de s'en apercevoir, et donc pouvait les mener quelque part. À moins qu'elle ne rentre chez elle, où elle se ferait cueillir par le FBI. De toute façon, il fallait que la Chinoise récupère sa Volkswagen abandonnée à la 207^e Rue.

Les rues étaient presque totalement désertes, et Krisantem se sentit presque heureux de conduire dans New York. Après avoir longé Central Park, il monta par la Huitième Avenue.

*

**

Lo-ning poussa Jada hors de la Dodge, sur Lennox Avenue, à la hauteur de la 135^e Rue. Quelques taxis s'étaient arrêtés un peu plus loin. La jeune Noire descendit docilement de voiture et faillit tomber. Réalisant qu'il ne lui restait qu'une chaussure, elle l'ôta et la garda à la main. Puis elle s'éloigna en titubant.

Elle remonta Lennox Avenue sur deux blocs, passant devant les taxis sans s'arrêter. Un Noir l'accosta et s'éloigna, croyant qu'elle était ivre morte. Puis elle tourna dans la 138^e Rue.

Krisantem accéléra un peu pour ne pas la perdre de vue. La 138^e Rue ne comportait que de pauvres buildings dans un état pitoyable, lépreux, sans air conditionné. L'été, les gens dormaient sous les porches pour avoir un peu de fraîcheur. Il n'y avait aucune cafétéria, aucun endroit public. Donc Jada allait chez quelqu'un. Son domicile était beaucoup trop éloigné pour qu'elle s'y rende à pied.

*

**

La voiture de patrouille N° 886 terminait sa tournée sans avoir vu grand-chose quand le sergent blanc à côté du conducteur noir s'exclama :

— Hé ! t'as vu ?

Il venait d'apercevoir Jada zigzaguant sur le trottoir d'en face, balançant sa chaussure à bout de bras, sa croupe extraordinaire mise en valeur par sa robe trop courte.

Le policier noir, philosophe et ensommeillé, haussa les épaules.

— Elle a abusé du whisky de baignoire, c'est pas un crime. Quel cul, *man* !

Le policier blanc secoua la tête. Il était nouveau à Harlem et encore très à cheval sur les consignes.

— On ne peut pas la laisser comme ça, dit-il. Elle va se faire violer ou couper la gorge. Elle a l'air drôlement jeune.

Le Noir ricana.

— Si elle est dehors à cette heure-ci, tu peux parier qu'elle a perdu son pucelage sur un toit pour vingt-cinq cents depuis longtemps. Fous-lui la paix. Elle aime sûrement pas les flics et elle te fera pas une gâterie au fond de la voiture avant de repartir.

Vexé, le sergent blanc insista :

— On va quand même voir. Ce sera plus sûr. Fais demi-tour.

Comme l'autre était sergent, le Noir laissa tomber. Après tout, il s'en moquait de cette fille. Placidement, il effectua un U, tourna sur Lennox, sans même mettre sa sirène et s'engagea à petite allure dans la 138^e Rue. La silhouette pulpeuse de Jada tenait tout le trottoir. La voiture de police stoppa en avant d'elle et le chauffeur noir braqua le projecteur orientable.

Surprise, Jada s'arrêta, cligna des yeux et fit :

— Hello !

Les deux policiers descendirent et l'encadrèrent. Le sergent blanc renifla son haleine, regarda son regard glauque.

— Nom de Dieu ! fit-il, elle est *stoned*. On peut pas la laisser comme ça. C'est un délit...

Il prit Jada par le bras et lui annonça :

— *Young Lady, you are under arrest...*

Jada n'eut pas l'air de comprendre. Elle se laissa docilement installer dans la voiture à l'arrière et le sergent blanc monta avec elle.

— Qu'est-ce qu'elle a dû fumer comme *pot*, fit le Noir avec un rien d'envie. Elle sait même pas où elle est.

Effectivement Jada avait posé sa tête sur l'épaule du sergent. Un comble. Le Noir mit le cap sur le commissariat de la 186^e Rue.

Comme tous les policiers, ceux de la voiture 886 avaient reçu le signalement de Jada. Seulement eux n'appartenaient pas au FBI, et des signalements on leur en diffusait vingt tous les soirs. En plus on leur

avait signalé une Noire élégante dans une Cadillac rouge et non une ivrognesse avec des fesses à faire rêver un pasteur.

*

**

Elko Krisantem jura en turc. Dans les moments difficiles sa langue natale lui revenait. Impuissant, il regarda les policiers faire monter Jada dans leur voiture.

— C'est fichu, dit-il philosophiquement.

Il avait pensé un moment intervenir, mais c'était vraiment trop compliqué. Les feux rouges de la voiture de patrouille disparurent et il démarra à son tour.

Il n'y avait plus qu'à raccompagner Lo-ning à sa voiture. Et ensuite, à essayer de se rendre utile. La Chinoise lui avait expliqué où en étaient les recherches. Chaque fois qu'il voyait un camion, Elko l'examinait soigneusement, au cas improbable où ce serait une bétonneuse.

Au fond de son cœur, il était désespéré. New York lui paraissait immense, un labyrinthe. Il pensa aux milliers de chantiers qui pouvaient se trouver dans une ville aussi grande. Si seulement cela c'était passé à Istanbul. Il aurait retrouvé la bétonneuse en dix minutes. Malko lui avait sauvé la vie et il ne l'avait jamais oublié.

*

**

La voiture 886 avait atteint la 160^e Rue quand le sergent blanc montra quelques signes d'humanité.

— Tu crois qu'ils vont la garder longtemps ? demanda-t-il.

Le flic noir hocha la tête.

— Ils vont t'inculper, dit-il tristement. Le lieutenant de permanence est obligé, si tu la lui amènes dans cet état-là. Faudra qu'elle aille devant le juge et qu'elle paie une caution. Comme elle a sûrement pas de pognon, elle restera en cabane...

Il noircissait un peu la situation.

Mal à l'aise, le sergent regarda la jolie Noire endormie sur son épaule. Maintenant que le Noir lui avait donné satisfaction en le laissant arrêter la fille, il se sentait un peu coupable. Comme l'incident était mineur, ils n'avaient encore rien rapporté au commissariat.

— On peut quand même pas la laisser filer, fit-il.

— *Man*, fit le Noir sentencieusement, si on arrêtaient toutes les filles qui sont *stoned* dans Harlem, faudrait transformer tout le Long Island en prison. Elle a rien fait de mal.

Volontairement, il avait ralenti. Le sergent se décida d'un coup :

— Ça va, dit-il. On va la larguer. Mais tu la boucles, hein ?

— Tu parles.

Le Noir s'était déjà rapproché du trottoir. Il stoppa et descendit pour ouvrir la portière et tirer Jada dehors. Elle avait de la peine à garder les yeux ouverts. Le flic la secoua un peu, gentiment.

— Allez, file, petite.

Comme pour la propulser, il donna une bonne tape sur les fesses rondes avant de remonter en voiture. Il n'aurait pas tout perdu.

Jada s'éloigna et ils firent demi-tour. Le Noir sifflotait, heureux. C'était un bon flic, mais trop indulgent pour avoir jamais de l'avancement.

CHAPITRE IX

À sept heures moins cinq, Al Katz avala sa onzième tasse de café. Il n'avait pas dormi trois heures. Les yeux rougis de fatigue, il regarda le soleil pointer à travers le building des Nations Unies. Son bureau au 799 United Plaza avait été transformé en PC pour la recherche de Malko. Quatre de ses adjoints se tenaient en contact constant avec les équipes du FBI parcourant les chantiers.

Il faisait déjà jour et on n'avait retrouvé aucune trace de Malko. Ni de la bétonneuse jaune. Il semblait que toutes les bétonneuses de New York étaient jaunes. Étant donné le nombre de chantiers en cours dans la ville, c'était chercher une aiguille dans une meule de foin.

Au fur et à mesure que le FBI visitait un chantier, Al Katz faisait épingler des épingles de couleur sur une grande carte de Manhattan fixée sur le mur. Ce qui ne servait strictement à rien mais donnait l'impression de faire quelque chose. Les agents du FBI avaient accompli des prodiges. Il avait fallu improviser en se servant de l'annuaire téléphonique. Et chaque entreprise avait plusieurs chantiers. Les gens réveillés au milieu de la nuit par des agents qui leur demandaient au nom du FBI où se trouvaient leurs bétonneuses, raccrochaient, croyant à une mauvaise plaisanterie... L'inspection de chaque chantier prenait facilement une demi-heure. Il fallait grimper à l'arrière de l'engin, examiner l'intérieur avec une lampe électrique...

Le téléphone sonna en même temps que le réveil indiquant qu'il était sept heures. Deux nouveaux coups pour rien. Al Katz frotta ses joues mal rasées. Depuis trois heures il cherchait désespérément un moyen légal d'empêcher les bétonneuses d'aller se remplir de ciment frais et n'en avait pas trouvé. Il était matériellement impossible et illégal de conduire en fourrière toutes les bétonneuses pour retrouver un homme qui était probablement déjà mort. Même le maire de New York, qui avait jadis interdit aux mutilés d'utiliser leurs voitures, n'oserait pas faire cela.

Si Malko était encore vivant, il allait connaître une mort affreuse, enlisé dans le ciment frais et étouffé. On ne retrouverait vraisemblablement jamais son corps.

Et Al Katz n'était guère plus avancé sur le complot. Encore

quelques jours et le vote aurait lieu. Dans le noir.

Pour se détendre, il se leva et alla lui-même épingler une punaise rouge sur la carte.

*

**

Chris Jones pénétra dans le chantier du Colonial Concrète de la 145^e Rue, à sept heures vingt-six très exactement. La seule vue d'une bétonneuse lui donnait la nausée. Depuis trois heures du matin, il parcourait le West Side de Harlem, accompagné de Milton Brabeck et de Elko Krisantem. Étrange association... Le Turc avait retrouvé les deux gorilles de la CIA dans le bureau d'Al Katz. Retrouvailles plutôt froides. Mais les trois hommes avaient convenu tacitement d'enterrer la hache de guerre, tant que Malko ne serait pas retrouvé. Seul, Krisantem ne pouvait rien faire. On lui avait donné une grosse lampe électrique et lui aussi inspectait le ventre des bétonneuses.

Le chantier de la 145^e Rue ressemblait à tous les autres. Chris Jones avait laissé la voiture à Milton qui vérifiait un autre chantier sur Lennox Avenue, à cent mètres de là, parce que la rue était bloquée par des camions en train de charger.

Krisantem sur ses talons, Chris Jones pénétra dans le bureau vitré du dispatcher. Il y avait une demi-douzaine de bétonneuses dans le chantier et une partait au moment où ils arrivaient. Chris débita son couplet à un employé ébahi. Est-ce qu'il leur manquait une bétonneuse ? N'avaient-ils rien remarqué d'anormal ?

Rapidement, ils vérifièrent les engins présents. Le responsable du chantier, un grand blond coopératif suggéra :

— Vous devriez voir à la cafétéria en face. John, le veilleur de nuit, doit y être encore. Il a peut-être vu quelque chose.

Chris remercia poliment. Les bétonneuses lui sortaient par les yeux. Si ça n'avait pas été pour Malko... Il n'avait pas la moindre envie d'écouter les radotages d'un type qui ne saurait rien, mais avait besoin d'un café pour continuer à garder les yeux ouverts.

La cafétéria sentait le gaillon et le mauvais café. Le veilleur de nuit reconnaissable à son uniforme et à son pistolet était affalé contre le comptoir. Seul. Chris s'approcha et lui tapa jovialement sur l'épaule. Le vieux leva la tête.

— Qu'est-ce que...

— FBI, annonça Chris d'une voix égale, exhibant son badge dans le creux de sa main et le rentrant aussitôt.

John Webster sembla se ratatiner sur son tabouret, fondre. Son visage devint d'un gris terreux et il se mit à trembler si fort que la moitié de sa tasse de café atterrit sur son pantalon. Fuyant le regard

de Chris, il tomba sur Krisantem. En temps ordinaire, le visage du Turc n'était pas particulièrement avenant. La fatigue aidant, il était franchement patibulaire.

Le veilleur de nuit s'étrangla et toussa. Chris fut obligé de lui taper dans le dos. Elko n'appartenait pas au FBI mais avait une profonde connaissance de l'espèce humaine. Il sut instantanément que le veilleur n'avait pas la conscience tranquille.

— Nous cherchons une bétonneuse, fit Chris Jones. Vous étiez de garde cette nuit et...

— Je ne sais rien, gémit John Webster. Je vous jure que je ne sais rien. Pourquoi me demandez-vous ça à moi ?

Il avait presque l'accent de la sincérité. Krisantem secoua la tête, et plongea la main dans sa poche.

Quelques secondes plus tard, John Webster sentit le lacet froid du Turc s'enrouler autour de son cou. Il poussa un cri étranglé. Chris posa la main sur le bras du Turc.

— Eh ! attendez...

Le FBI avait déjà mauvaise réputation.

— Laissez-moi lui parler, supplia Krisantem. Juste une minute.

Tenant les deux extrémités du lacet dans son poing serré, il arracha John Webster de son tabouret et le poussa contre le mur, derrière la cabine téléphonique pour qu'on ne puisse le voir de l'extérieur. Le vieux se laissa faire, les jambes flageolantes.

Elko Krisantem donna un tour de poignet et John Webster sentit l'air lui manquer. Le Turc murmura à son oreille, en anglais rocailleux :

— Ou tu parles, ou je te tue.

Alternative simple. Puis il relâcha sa pression pour permettre à l'autre de parler. Très gêné, Chris Jones regardait ailleurs. Discrète, la serveuse avait disparu dans l'arrière-boutique. Selon les standards de Harlem, ce n'était qu'une conversation un peu animée.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que... protesta John Webster, dans un sursaut d'énergie.

— Rien, susurra Elko. Sauf que tu as une sale tronche et que, si tu ne me dis pas la vérité, tu vas plus en avoir du tout.

Le bon côté de Krisantem, c'était sa sincérité. John Webster le crut immédiatement. Et il n'avait pas envie de mourir.

— C'est ce sale nègre, je vous jure, avoua-t-il d'un trait. Il m'a fait peur. Je vous dis qu'on ne devrait pas faire travailler ces mecs-là. Ils causent que des ennuis.

Il fallut l'aide de Chris Jones pour le calmer et lui faire raconter sa mésaventure avec Chuck. Chris lui sauta littéralement à la gorge, le clouant au mur avec son énorme main.

— Où est-elle cette bétonneuse ?

— Chuck vient de partir faire le plein de ciment. Sur Fort Washington Avenue. Ensuite, il va sur le wharf.

— Il y a combien de temps ?

Le vieux secoua la tête.

— Dix minutes peut-être.

Chris le lâcha. Enhardi, John Webster demanda :

— Mais enfin qu'est-ce qu'elle a cette bétonneuse ? Pourquoi vous la cherchez ?

Krisantem colla sa moustache grise contre le visage décomposé du vieux.

— Il y a un ami à nous dedans. Un très bon ami. Et j'espère pour toi qu'il est encore vivant.

— Comment on la reconnaît, ta bétonneuse ?

— Trente-quatre. Elle a un gros 34 sur la portière, fit John Webster, défaillant. Mais je vous jure...

Chris et Elko étaient déjà dehors. S'ils allaient récupérer la voiture et Milton, ils perdaient cinq bonnes minutes. Sans compter qu'il fallait regagner ensuite le Harlem River Drive. Le temps pour Malko d'être enseveli sous dix tonnes de ciment.

Une autre bétonneuse franchissait la porte du chantier, Krisantem traversa la rue en courant, escalada le marchepied et pencha sa tête à l'intérieur de la cabine. Surpris, le chauffeur freina et stoppa.

— Tire-toi, fit le Turc. Vite.

L'autre crut avoir mal entendu. Il haussa les épaules et voulut redémarrer. Krisantem ouvrit la porte d'une seule main et de l'autre l'arracha de son siège, le projetant par terre. Puis il se glissa à sa place et regarda le tableau de bord. Il avait déjà conduit des camions en Corée et avait été chauffeur de grande remise à Istanbul. Pas de problème.

Le chauffeur se releva en hurlant, s'agrippa à Chris qui montait par l'autre portière.

— Vous êtes dingues. J'appelle la police. Rendez-moi mon truc.

— La police, c'est nous, cria Chris en claquant la portière.

Krisantem embraya un peu brutalement et, dans le virage, il emporta pratiquement tout le côté d'une Ford en stationnement. Dans le rétroviseur, il vit les gens du chantier sortir en gesticulant.

De la cafétéria, John Webster avait assisté à la scène, effaré.

— Putain de nègre, murmura-t-il.

*

**

La première voiture qui entendit le grondement de la bétonneuse ne se rangea pas assez vite. Krisantem accéléra encore un peu et

l'énorme pare-chocs broya la moitié du coffre de la voiture. Le chauffeur fit un écart qui faillit l'envoyer dans la rivière et se mit à klaxonner frénétiquement. Dignement le Turc accéléra encore, prenant la file de gauche, réservée aux véhicules rapides.

Il y avait pas mal de circulation sur le Harlem River Drive, mais, après ce premier incident, personne ne gêna plus la bétonneuse en folie. Comme si les conducteurs s'étaient donné le mot. Krisantem utilisait son puissant klaxon comme une sirène, le pied au plancher. C'est certainement la première fois qu'une bétonneuse atteignait soixante milles à l'heure. Le bruit était celui d'un tank moyen.

Elko prit le virage de la 155^e Rue dans le style de Graham Hill au Mans, avalant au passage le capot d'une Toyota. Puis remonta en grondant trois files de voitures, mordant largement sur la raie jaune.

Le policier en faction au coin d'Amsterdam Avenue faillit en avaler son sifflet. Les bras en croix, il se précipita à la rencontre de la bétonneuse. Elko freina de justesse. Le policier grimpa à l'assaut de la cabine, bégayant d'indignation. Juste pour que Chris lui mette sous le nez son badge.

— Dégagez le carrefour, ordonna-t-il. Vite.

L'autre redescendit, totalement stupéfait. Il avait déjà entendu dire que le FBI utilisait des voitures banalisées, mais pas à ce point-là. En un sens, c'était génial. Qui irait se méfier d'une bétonneuse ?

Elko n'attendit pas que le carrefour soit dégagé et faillit couper une Cadillac en deux. Affolé, le chauffeur alla percuter une borne d'incendie. La bétonneuse s'éloigna dans un grondement de bombardier, vers Fort Washington Avenue. La 34 ne pouvait plus avoir beaucoup d'avance.

Ce fut Chris qui l'aperçut le premier, démarrant à un feu rouge. Deux cents mètres devant eux.

— La voilà, hurla-t-il.

Elko ne pouvait pas aller plus vite. Heureusement, la circulation était plus fluide. L'autre bétonneuse allait à un allure normale. Comme ils arrivaient sur le carrefour au rouge, Elko bloqua le klaxon et passa.

Ils sentirent une secousse sur le côté gauche et, en se penchant, Chris aperçut une voiture dont la longueur avait diminué du tiers, immobilisée au milieu du carrefour.

Dans un dernier effort, Elko venait de parvenir à la hauteur de la bétonneuse 34. Les deux monstres roulaient de concert. Chuck tourna la tête. Chris Jones brandissait déjà son Magnum dans sa direction.

— Stop, hurla-t-il. Police.

Les yeux de Chuck roulèrent dans leurs orbites. Comme un fou, il écrasa l'accélérateur.

Comme des monstres de l'Apocalypse, les deux bétonneuses dévalaient de front vers l'embranchement du Washington Bridge. Une

dizaine de voitures étaient stoppées au feu rouge. Elles allaient être broyées par les soixante tonnes lancées à cent à l'heure. Chuck avait perdu la tête. Accroché à son volant, il fonçait aveuglément.

Elko se mit debout sur l'accélérateur. Il gagna quatre mètres. La bétonneuse vibrant de tous ses boulons, semblait sur le point d'exploser.

Le carrefour n'était plus qu'à cent mètres. Les gens commençaient à jaillir de leurs voitures en hurlant. Elko braqua le volant à droite se rabattant sur la 34.

À la fenêtre d'un immeuble, une bonne Noire laissa tomber un pot de fleurs. C'est la première fois qu'elle assistait en pleine ville à une course de stock-cars entre deux bétonneuses.

Il y eut un effroyable craquement de métal déchiré. Instinctivement Chuck freina. Elko continua de se rabattre. Enchevêtrés, les deux véhicules vinrent stopper contre la grille d'un immeuble qu'ils pulvérisèrent. À vingt mètres des voitures arrêtées. Chris s'assomma à moitié contre le pare-brise. Le temps de récupérer, il vit le conducteur de l'autre bétonneuse, sauter à terre d'un bond énorme et s'enfuir à toutes jambes.

À son tour, il sauta à terre, brandissant son Magnum 457.

— Halte, cria-t-il. Vous êtes en état d'arrestation.

Chuck était en train de pulvériser plusieurs records olympiques. La détonation du revolver lui fit faire un bond, comme s'il avait été mordu par un serpent.

Mais Chris avait tiré en l'air.

Au carrefour, deux policiers en uniforme surgirent de la masse des voitures arrêtées. Chuck les aperçut et infléchit sa course, traversant le terre-plein séparant les deux bandes de circulation. Il se retourna pour voir si Chris allait tirer.

Il y eut un violent coup de frein, comme un gémissement d'agonie et le Noir sembla s'envoler. Une Buick noire venait de le heurter à la hanche, le projetant à plusieurs mètres. Il retomba la tête la première sur le macadam. Chris, qui accourait, entendit le craquement de la nuque qui se brisait et en eut un haut-le-cœur.

Lorsqu'il s'accroupit près du jeune Noir, il respirait encore, mais sa matière cervicale se répandait par terre, par la fracture de la nuque. Virtuellement, il était déjà mort.

Le quartier entier était en ébullition. L'homme qui avait tué accidentellement Chuck sortit de sa Buick, pâle comme un mort. Les gens étaient à toutes les fenêtres, la circulation bloquée. Chris Jone se releva, et courut vers les bétonneuses, laissant le cadavre de Chuck.

Krisantem était plongé à mi-corps dans la bétonneuse. Il se redressa, les cheveux et les épaules couverts de poussière grise et gesticula vers Chris :

— Vite, je crois qu'il est là.

Il replongea dans les entrailles de l'engin la tête la première et y disparut complètement. Chris escalada à son tour la plate-forme arrière. Il entendit les exclamations du Turc à l'intérieur. Celui-ci jurait et se démenait. Chris vit monter une masse grise vers l'orifice. Il envoya les bras et sentit du tissu.

Quelques secondes plus tard, la tête de Malko émergeait de la bétonneuse, poussé par Krisantem, halé par Chris. Celui-ci eut un cri de joie devant les yeux ouverts. Délicatement, il commença à arracher le sparadrap noir obturant la bouche de Malko. Ce dernier n'était qu'une masse grisâtre et glaciale, mais il respirait.

CHAPITRE X

Malko avait encore de la poussière grise de ciment sous les ongles quand il rejoignit Katz dans son bureau de United Nations Plaza. Krisantem avait juste eu le temps de lui faire couler un bain et il serait arrosé de Mennen. La bétonnière avait scellé la réconciliation entre les gorilles et le Turc. Chris ne parlait plus que de le nommer membre d'honneur du FBI.

En attendant, les Mad Dogs avaient marqué un point. Même s'ils n'avaient pas supprimé Malko. Il avait été impossible de remonter à la tête du complot.

La moustache d'Al Katz était en berne. Il congratula chaleureusement Malko, donna une chaise à Krisantem et but un Pepsi-Cola d'un coup. Il avait dormi une heure dans son bureau après qu'on eut retrouvé Malko.

— Le conducteur de la bétonneuse était fiché par le FBI comme agitateur et membre des Panthères noires, annonça-t-il. Deux fois arrêté en 1969 et janvier 1970.

Malko regarda le soleil au-dessus de l'East River. Il se rappellerait longtemps de ses heures dans le noir, s'attendant à être enseveli à chaque minute.

— Il y a quelqu'un derrière les Mad Dogs, dit-il. Ce n'est pas eux qui ont pu monter une opération aussi compliquée. Et il est notoire qu'ils n'ont pas d'argent. Jada n'est qu'une exécutante. Ceux qui ont tenté de me tuer aussi.

Katz soupira, de nouveau la moustache en déroute. Ses yeux bleus avaient pris une expression grave.

— Il n'est pas question de demander le report du vote, énonça-t-il emphatiquement. Sous aucun prétexte.

» Depuis 1961, la moitié du monde nous accuse de recourir à tous les stratagèmes possibles pour éviter l'entrée de la Chine rouge à l'ONU. Si on parle de complot, cela sera complet. Nous pouvons gagner quelques jours en téléguidant certains délégués amis pour qu'ils prononcent des discours fleuve, du *filibusting*, comme au Congrès...

Malko ôta une parcelle de ciment d'un de ses ongles. Son complet

d'alpaga beige était aussi bien coupé que celui perdu dans les bétonnières.

— Je ne sais pas à quoi cela va nous avancer. Nous ignorons combien de délégués ont pu être manipulés, d'une façon ou d'une autre. Et c'est le problème crucial.

Katz eut un sourire froid.

— Le secret de la défense est dans l'attaque, a dit Napoléon. Ce n'est pas pour jouer à la marelle que nous vous avons donné un appartement particulièrement bien aménagé.

— Vous voulez que...

— L'année dernière, la marge a été confortable, 48 à 71. Prévoyons le pire. Lisez ceci.

Malko prit la feuille dactylographiée et la lut. C'était une liste de pays. En tête se trouvait l'Autriche, suivie de la Belgique, du Canada, du Chili, de Chypre, de l'Équateur, de la Guinée, de la Guyane, de l'Islande, de l'Iran, de l'Italie, de la Jamaïque, du Koweït, du Laos, du Liban, des îles Maldives, des Pays-Bas, du Portugal, de Singapour, de Trinidad et de la Tunisie.

— Tâchez de trouver votre bonheur là-dedans, dit Katz. Il suffirait qu'on en retourne une demi-douzaine pour que le State Department tout entier se roule par terre de joie. Sans compter ceux qui ont « mal » voté l'année dernière.

Il cligna de l'œil, subitement canaille.

— Mettez-vous au travail tout de suite. Je vais vous envoyer de l'aide. Il y a quatre suspensions de séance aujourd'hui et une intervention de l'Union soviétique. Tout le monde sera là.

Décidément, la partouze et les dollars étaient les deux mamelles des Nations Unies. Malko empocha la liste. Ce rôle de maquereau politique lui déplaisait profondément.

Il était déjà debout, prêt à partir, quand Krisantem se gratta discrètement la gorge.

— Il faudrait peut-être savoir ce que la fille a dit aux policiers qui l'ont arrêtée ?

— Quelle fille ? demanda Katz, nous n'avons arrêté aucune fille.

— Celle qui a essayé d'assassiner Son Altesse, répliqua Krisantem. La négresse. On l'a arrêtée devant moi.

À ses heures, Krisantem était raciste, ce qui est très vilain. Avec beaucoup de bonne grâce il raconta l'arrestation de Jada par la voiture de patrouille.

Les dix minutes suivantes furent passées à donner des coups de fil frénétiques à tous les commissariats de Harlem. Al Katz était au bord de l'infarctus. Personne n'avait vu Jada. Il commença à regarder Krisantem d'un œil nettement soupçonneux. Le Turc, ombrageux comme il l'était, avait très bien pu étrangler Jada et la balancer dans

l'Hudson.

— Je me souviens du numéro de la voiture, se rappela soudain Krisantem. C'est le 886.

L'Américain recommença à se battre avec le téléphone. Cette fois, au bout de trente minutes, il fut branché sur le capitaine commandant le commissariat de la 184^e Rue. La voiture 886 leur appartenait bien, mais ils n'avaient pas de Jada, ni rien de spécial au rapport.

— Il faut y aller, suggéra Malko. Il y a un mystère là-dessous.

C'était bien l'avis de Al Katz.

*

**

Le 19^e Precinct ne payait pas de mine. Une demi-douzaine de voitures de police étaient rangées devant, en double file. C'était le quartier le plus dur de Harlem. Quand Malko et Krisantem y débarquèrent, deux policiers étaient en train de trier sur une grande table un stock d'armes blanches à faire frémir. La récolte d'un soir.

Deux Noirs étaient enchaînés contre un mur. Ils avaient battu à mort un couple âgé dans un ascenseur, trois heures plus tôt. Indifférents à tout. Le capitaine fit entrer ses visiteurs dans un bureau crasseux. Malko expliqua le motif de sa visite. Al Katz avait téléphoné pour le « clearer ». Le capitaine se fit apporter le registre du precinct. Il n'y avait rien concernant Jada. Ils n'avaient arrêté aucune fille la veille.

— Puis-je voir les policiers qui étaient en patrouille cette nuit sur la 886 ? demanda Malko.

— Le sergent est de repos, dit le capitaine, mais pour l'autre, c'est facile.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Benson.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur un Noir en uniforme, au visage las, avec des yeux proéminents. Le capitaine lui expliqua de quoi il s'agissait. Tout de suite, Malko remarqua le trouble du patrolman. Mais il n'eut même pas à insister. De lui-même le policier secoua la tête et dit :

— Eh bien, je crois que j'ai fait une sacrée gaffe !

Il leur raconta l'histoire de l'arrestation de Jada et comment il avait insisté pour que le sergent la relâchât. Le capitaine était effondré.

Malheureusement, il n'y avait plus rien à faire. Le patrolman Benson baissait la tête, honteux.

— Qu'est-ce qu'elle a fait, cette bonne femme ? demanda-t-il piteusement.

— Oh ! elle est impliquée dans deux meurtres et un complot

politique, dit Malko.

Soudain, il eut une idée.

— Y a-t-il quelqu'un qui connaisse bien Harlem, qui pourrait m'aider à la retrouver ? demanda-t-il.

Benson releva la tête.

— Je crois bien que si, sir. On a une fille formidable ici. Jeanie. Elle connaît tout le monde. Si le capitaine le permet.

Le capitaine permettait tout ce qui pouvait laver sa honte. Il confia Malko à Benson. Celui-ci le mena dans un minuscule bureau au premier étage et entra après avoir frappé.

Malko fut heureusement surpris.

Jeanie était une Noire en uniforme, très jolie, les cheveux courts, l'air avenant. Après avoir fait les présentations, Benson lui exposa le problème. Malko l'interrompit.

— Nous sommes à peu près certains que cette fille appartient aux Panthères noires.

La jeune Noire siffla et se leva. Elle avait un corps parfait, peu mis en valeur par l'uniforme.

— Je suis assistante sociale, expliqua-t-elle. Je connais beaucoup de gens et on m'aime bien. Je vais seule dans des coins où les gars d'ici se font accueillir avec des cocktails Molotov. Mais les gens ont peur des Panthères, ils ne parlent pas.

» Les seuls à pouvoir vous aider, ce sont les *junkies*, les drogués. Tous les petits pourvoyeurs. Ils savent tout, trafiquent avec les Panthères, connaissent les planques. Mais il faut en attraper un et le faire parler. Et ça, ce n'est pas facile.

Pas encourageant. Malko commençait à comprendre pourquoi le FBI piétinait.

— Nous connaissons l'adresse de Jada, dit Malko. Vous ne pourriez pas y faire un tour avec nous ? Essayer d'apprendre quelque chose.

Jeanie eut un beau sourire blasé.

— Si vous voulez, mais il y a une chance sur mille. Allons-y.

*

**

Deux gosses en haillons jouaient sous le porche de l'immeuble de la 96^e Rue où habitait Jada. La Cadillac rouge était toujours là et deux hommes du FBI planquaient dans une Ford grise, aussi discrets qu'une mouche dans un verre de lait.

Jeanie dit à Malko :

— Attendez-moi ici. Si les gens vous voient, ils ne diront rien. Vous êtes Blanc.

Malko la vit disparaître dans le grand immeuble. Krisantem se

demanda si quelqu'un avait délivré le veilleur de nuit.

Peu après que Jeanie eut disparu, une espèce de fantôme noir frôla la voiture avec un regard haineux. Un Noir squelettique, au visage hâve et pas rasé, le crâne rongé par la pelade. Même Krisantem commença à se gratter.

Jeanie réapparut au bout de vingt minutes. Quand elle eut regagné la voiture, elle respira profondément.

— Quelle vie ! Là-haut il y a une femme avec six enfants dans la même pièce ! Elle ne peut même pas aller aux toilettes seule parce que des voyous y sont embusqués en permanence pour voler tout ce qu'ils peuvent.

— Et notre fille ?

— Personne ne sait rien sur elle. Il n'y a pas longtemps qu'elle habite là. (Elle réfléchit.) Je ne vois qu'un type qui pourrait vous aider : Julius West. Si on le prive de drogue assez longtemps, il dira tout ce qu'il sait. Il fournit les Panthères et les types comme ça.

— Comment peut-on le trouver ?

Jeanie éclata de rire.

— Ce n'est pas mon boulot ! Il faut voir les gars du Narcotic Bureau, à Old slif Street, Downtown. Une fois que vous l'aurez, je pourrai peut-être vous aider. Vous pouvez me joindre au commissariat.

— Donnez-moi votre numéro de téléphone, demanda Malko. Je peux avoir besoin de vous au milieu de la nuit.

Elle lui donna une adresse et un numéro de téléphone et précisa :

— Dites bien qui vous êtes, j'habite avec un flic noir jaloux comme un tigre. Il n'aime pas beaucoup voir des Blancs tourner autour de moi.

Elle demanda à Malko de la laisser là. Elle avait des gens à voir. Elle se ferait ramener par une voiture de patrouille. Malko la regarda s'éloigner. Elle était presque aussi attirante que Jada.

En route, Malko s'arrêta pour appeler Al Katz et lui annoncer la bonne nouvelle. Cette fois, il n'y avait plus aucune piste à suivre. Le néant complet.

*

**

Le colonel Tanaka prenait son petit déjeuner à la cafétéria des délégués en lisant les journaux du matin. Il n'y avait encore rien sur la tentative de meurtre mais le Japonais était déjà complètement au courant. Jada avait récupéré et tout raconté à Lester.

Le Japonais était moins furieux de cet échec que des erreurs précédentes. Il savait de quoi les Chinois étaient capables et il était

inévitabile que Jada ait parlé en état d'hypnose. La catastrophe n'était pas irréparable puisque le FBI n'avait pu remonter plus haut. Et, au moins, le colonel était fixé : il avait le FBI et, très probablement, la CIA aux trousses. Il en éprouva une sorte de sentiment grisant fait d'excitation et de la certitude qu'ils ne pouvaient rien contre lui.

Il faisait son autocritique. Cela avait été une erreur de vouloir se débarrasser de ce soi-disant maître chanteur à tout prix. Mais au moins il avait forcé le FBI à se dévoiler.

Maintenant que la situation était correctement analysée, il se sentait mieux. Lester avait reçu l'ordre de ne plus bouger. Sauf pour l'action directe concernant l'exécution du plan. Ils ne tenteraient plus rien pour se débarrasser de l'homme blond qui travaillait pour le FBI ou la CIA. Il savait qu'il n'avait plus de piste, Jada retirée du circuit.

Le colonel Tanaka se promit de s'offrir enfin un bon repas japonais et de le mettre sur sa note de frais. Encore quelques jours et il serait délivré de tout souci.

*

**

Malko écoutait aimablement le délégué des îles Maldives parlant des problèmes posés par les pirates dans sa contrée bénie de Dieu et des hommes.

Il regarda sa montre : midi et demi, et le bar regorgeait de délégués, bavardant dans toutes les langues, une vraie tour de Babel.

Soudain, son nom retentit dans le micro. Il abandonna le Maldivite, très impressionné par sa popularité. Lui, on ne l'appelait jamais. Et pour cause : les trois quarts des délégués ignoraient même que son pays existât. Il était toujours obligé de préciser que les Maldives n'étaient pas une marque de sardines en boîte, mais une nation indépendante et presque indivisible.

La standardiste malaise eut un sourire en coin.

— Une *young lady* veut vous voir. Elle est à l'entrée du bar.

Malko fendit la foule et se trouva nez à nez avec une créature sortie tout droit des pages de *Play-Boy* : un mètre soixante-quinze, des longs cheveux décolorés à la Jean Harlow, d'immenses yeux bleus innocents, un corps parfait, à peu près totalement dénudé par une robe jaune canari ultra-courte et une voix veloutée de call-girl pour milliardaires. Elle découvrit des dents capables de croquer des billets de mille dollars d'une seule bouchée.

— Je m'appelle Gail. « Jetset » m'a demandé de vous contacter d'urgence de la part d'Al Katz.

Malko avala difficilement sa salive. Et on disait que la CIA ne faisait rien pour le rapprochement des peuples. Al Katz ne perdait pas

de temps pour lancer sa contre-offensive.

— Eh bien, Gail, dit-il, venez boire un verre. Je suis avec un gentleman maldive.

— Comme c'est merveilleux, fit Gail avec une conviction profonde.

Lorsqu'il aperçut Gail, le Maldive faillit grimper le long des rideaux. Elle s'assit gracieusement, et sa robe découvrit une bonne moitié de son ventre. Elle tendit la main au diplomate.

— Je suis si heureuse de faire votre connaissance. J'adore l'Afrique.

Le Maldive ne releva même pas, hypnotisé par les cuisses interminables. Dire qu'il avait un éloge funèbre à prononcer dans une heure.

Gail le fixait comme s'il avait été un mélange de Rockefeller, de Tarzan et de Gregory Peck. Sans ciller. Il se sentit redevenir très primitif et se demanda si les gardes de l'ONU, toujours si compassés, s'opposeraient à ce qu'il emporte Gail sur son dos jusqu'à l'hôtel le plus proche.

Malko sauta sur l'occasion.

— Je compte donner une petite soirée d'ici à la fin de la semaine, dit-il. Serez-vous des nôtres ?

— Oh ! oui, renchérit Gail, j'aimerais tellement que vous veniez.

Et elle éclata d'un rire totalement hystérique. Ça promettait. Avec une douzaine de son espèce, on pouvait espérer une majorité à rendre jaloux le Soviet suprême. Dans le style 99,99 %. Évidemment, cela risquait de coûter cher, mais il fallait bien que l'argent du Peace Corps serve à autre chose qu'à construire des latrines dans les pays sous-développés. Malko se pencha à l'oreille de Gail.

— Vous êtes seule ?

— Oh ! mais j'ai deux amies à qui je peux téléphoner, dit-elle de sa voix veloutée. Claudia et Cathy. Elles seront ravies de venir. Elles travaillent aussi pour « Jetset ».

Il n'aurait jamais cru que le métier de barbouze de luxe l'amènerait à organiser des orgies pour le compte de la CIA. Pourvu qu'Alexandra ne l'apprenne jamais. Elle serait capable de lui faire sauter la tête d'un coup de fusil de chasse. Depuis qu'elle s'était livrée à lui, elle était persuadée qu'il lui appartenait.

L'organisation de la Party ne serait pas difficile. Il suffisait d'abandonner Gail dans le bar et de trier ensuite la pêche.

CHAPITRE XI

Une énorme veine battait sur la tempe de l'Ambassadeur Extraordinaire Plénipotentiaire. Il poussait des petits grognements de plaisir et de frustration, tandis que ses longues mains noires pétrissaient les seins somptueux de la fille assise sur ses genoux, à travers son chemisier.

Les yeux lui sortaient pratiquement de la tête. Il se mit debout tout à coup et commença à arracher ses vêtements comme s'ils avaient été infestés de vermine. Il ne prit même pas le temps d'ôter complètement le pantalon de son smoking, le laissant tomber sur ses chevilles. Plusieurs boutons de sa chemise avaient sauté. Soulevant la fille presque à bout de bras, il se mit debout. Il y avait une telle différence de taille que son ventre était à la hauteur de son chemisier.

Le gigantesque diplomate abandonna les seins de sa partenaire et la prit aux hanches à deux mains, sous sa jupe de daim. Lorsqu'il réalisa qu'elle ne portait aucun dessous, il poussa un rugissement. Un vrai cri de guerre primitif. Il se laissa aller en arrière sur les coussins, souleva la fille au-dessus de lui et l'assit sur lui, l'écartelant si brutalement qu'elle poussa un cri. Puis il commença à secouer son corps contre le sien si furieusement, en la tenant par la taille, qu'il prit très vite son plaisir. Il se laissa tomber sur le côté, entraînant sa cavalière, toujours empalée à lui.

Chris Jones humecta ses lèvres sèches, reprit son souffle et se dit que ça allait faire une sacrée séquence pour la CIA. Il se sentait tout bizarre. Le spectacle de ce Noir gigantesque qu'il avait croisé dans les couloirs de l'ONU, compassé et sévère, faisant l'amour avec une violence primitive et égoïste, le troublait. Et cela se passait à quelques mètres de lui. Il avait entendu les gémissements, les grognements, les froissements de tissu.

Il avait beau se dire qu'il était en service commandé, il n'était pas en paix avec lui-même. Son éducation puritaine du Middle West ne l'avait pas préparé à cela. Si sa femme apprenait qu'il avait assisté à un tel spectacle, même *on duty*, elle le jetterait dehors, tout simplement.

Il retint une exclamation de dégoût en voyant ce qui se passait

dans le coin le plus éloigné de la pièce. Un des diplomates noirs, assis sur le canapé, caressait distraitemment les cheveux crépus d'un très jeune Noir, assis à ses pieds et occupé à lui dispenser une caresse de virtuose. Il n'avait pas plus de seize ans. La CIA utilisait parfois Ralph Mills pour ce genre de travail. Rien ne le rebutait. À l'âge de sept ans, il avait été violé sur un toit de Harlem par deux homosexuels. Et depuis l'âge de douze ans, il racolait des hommes sur la 42^e Rue, leur offrant ses services pour des sommes allant de un à cinq dollars.

La CIA payait beaucoup mieux et intervenait discrètement lorsque Ralph avait des ennuis avec un client qu'il avait mordu jusqu'au sang. Son péché mignon.

Chris commençait à s'endormir devant ses six écrans de télévision intérieure quand tout s'était déclenché sans préambule. Jusque-là, il n'y avait vraiment rien eu d'excitant. Il se trouvait dans l'appartement contigu à celui occupé par Malko, également propriété de la CIA. Juste à titre d'observateur au cas où un événement imprévu se produirait, nécessitant une intervention extérieure. Tout ce qui se passait de l'autre côté du mur était filmé, enregistré et télévisé sur ce circuit intérieur.

Malko avait sélectionné sept chefs de délégation parmi ceux qui avaient le plus de chance d'être sensibles à une « pression ». Selon l'importance de leur pays, leur situation de famille, l'état de leurs finances et leur absence de convictions politiques.

Il y avait seulement quatre filles : Gail, Cathy, Claudia et Lo-ning. Cathy était encore plus grande, plus blonde, plus sexy que Gail. Le genre de fille capable de rendre fou un homme avant même d'ouvrir la bouche. Claudia était un peu plus petite, avec des cheveux bouclés, une poitrine et des fesses très marquées. Lo-ning portait une tunique noire brodée.

Au début, tous étaient assis sur des coussins, accotés à un grand canapé, face aux écrans de télévision. Par moments la haute silhouette de Krisantem apparaissait avec un plateau, merveilleusement stylé.

Chris avait bâillé d'ennui.

Finalement toutes ces histoires d'orgie, c'était du bidon. On se serait cru dans le Middle West.

Et puis, Gail s'était levée et avait tiré par la main un diplomate noir. Elle portait une tunique beige, très échancrée, ultra-courte. Elle avait amené l'homme près du mur où il y avait un espace libre réservé théoriquement pour la danse.

— Nom de Dieu !

Chris n'avait pas pu s'empêcher de jurer. Gail tranquillement venait de défaire sa fermeture éclair et avait laissé tomber sa tunique à terre. Radieusement nue, elle avait enlacé le diplomate pour un slow passionné.

Chris avait oublié son sommeil. À son tour, Cathy venait de faire lever un second diplomate. Mais elle s'était mise nue avant même de se lever et, gentiment, avait commencé à déshabiller son partenaire. En commençant par les chaussures. Quand il était apparu en caleçon à fleurs, Chris avait éclaté de rire nerveusement. Tout cela semblait irréel, à cause de la télévision.

Et puis, il n'avait plus eu envie de rire. Gail ne dansait plus. Lentement, elle s'était laissée glisser le long du corps du diplomate. À genoux sur le plancher, elle lui appliquait une caresse parfaitement calculée pour l'amener au bord de l'hystérie. Chris avait vu les yeux de l'homme rouler dans leurs orbites, alors qu'il étreignait les cheveux blonds, forçant la tête contre lui.

Soudain, elle s'était redressée et éloignée un peu de lui, le laissant dans un état à rendre jaloux un étalon. Puis, moqueusement, elle s'était mise à danser autour de lui.

La réaction n'avait pas tardé. Le diplomate noir s'était jeté sur elle, la faisant tomber sur les coussins. Docilement, elle s'était ouverte sous lui, tandis qu'il luttait furieusement avec la ceinture de son pantalon. Gail avait bougé un peu comme pour lui échapper, pivotant de quarante-cinq degrés. L'homme l'avait suivie avec un grognement de dépit. Ignorant que Gail s'était seulement déplacée pour se placer mieux dans l'angle des caméras. À cause des gros plans.

Elle avait noué gracieusement ses longues jambes autour de son corps, le verrouillant, en quelque sorte. Il était tellement excité qu'on aurait pu lui mettre quatre caméras autour de lui sans qu'il s'en aperçoive.

Chris avait réalisé soudain que sa respiration était aussi courte que celle de l'homme en train de besogner Gail et en avait rougi.

Hélas ! ses tourments moraux ne faisaient que commencer.

Cathy se tenait en face du second diplomate, qu'elle avait déshabillé. Tout en remuant vaguement au son de la musique, elle le caressait posément, les yeux dans les yeux, en lui murmurant des obscénités épouvantables, d'autant plus choquantes en raison de son visage angélique. L'homme haletait, cherchait à s'échapper pour la prendre, mais elle le tenait solidement. Il n'arriva pas à se libérer avant qu'elle ne lui ait fait prendre son plaisir.

Son visage crispé ferait également une bonne séquence.

Chris Jones s'était épongé le front. Il n'osait plus regarder ce qui se passait sur les coussins à l'arrière-plan. Cela lui rappelait le jour où il avait surpris Malko en galante compagnie à Istanbul. Il éprouvait le même mélange d'excitation et de honte. Décidément, le métier de barbouze avait d'étranges à-côtés. Après avoir pesé le pour et le contre, il s'était approché du sixième poste de télévision, et l'avait allumé.

Pour voir le gigantesque ambassadeur se livrer à son assaut final.

*

**

— Restez près de moi, murmura Lo-ning à Malko.

Dès qu'elle vit Gail se déshabiller, elle se coula contre lui et l'embrassa. Depuis le début de la soirée, le représentant du micro-État africain la dévorait des yeux. Heureusement, Claudia l'avait pris pour l'instant en main d'une façon telle qu'il avait oublié Lo-ning.

C'est la jeune Chinoise qui avait insisté pour participer à cette soirée un peu spéciale. Pas seulement pour des raisons professionnelles, avait soupçonné Malko.

Lo-ning le caressait doucement. Il s'aperçut qu'elle avait sournoisement défait la fermeture de sa tunique. Elle l'embrassa et il lui rendit son baiser. Au fond, il était heureux qu'elle soit là. Ce n'était pas les dollars qui la poussaient.

À son tour, il se dépouilla de son kimono. Lo-ning se glissa sous lui, comme une petite bête parfumée, parcourant son corps de baisers d'oiseau. C'est elle qui le guida. Elle était étroite, chaude et soyeuse. Elle ne bougeait presque pas, le serrant contre elle de toutes ses forces. Mais il eut l'impression qu'elle l'aspirait de son corps fragile avec la force d'une pompe à dépression.

Pendant quelques minutes, Malko perdit la notion du temps. Lorsqu'il reprit conscience, tout autour de lui, on faisait l'amour, c'était un concert de gémissements, de cris, de bruits étranges. Soudain, la blonde Cathy au visage de madone commença à crier. Des hurlements rauques, entrecoupés de mots inintelligibles, qui montaient, montaient, vrillaient les oreilles.

Malgré lui Malko regarda.

Le colosse noir qui avait grade d'Ambassadeur avait abandonné Claudia pour Gail. Il se ruait en elle avec une régularité de piston, le corps luisant de transpiration. Celle-ci, Gail, la bouche ouverte, accotée au divan, ahanait sous chaque assaut, les yeux révoltés, tremblant de tous ses membres.

Les mouvements du Noir s'accéléchèrent. Maintenant Gail criait d'une façon continue, ses longs cheveux blonds lui cachant le visage.

Enfin, ils retombèrent tous les deux épuisés. Gail resta les yeux fermés, respirant, lourdement. L'Ambassadeur se leva pour boire, Krisantem s'était enfermé dans sa cuisine, absolument horrifié. S'il avait pu, il se serait bouché les oreilles. On peut être tueur et puritain.

Pendant plusieurs minutes, il ne se passa rien. Lo-ning était serrée contre Malko, le maintenant sous elle.

Soudain, Gail vint rejoindre Cathy sur ce qui avait été la piste de

danse et était maintenant encombré de coussins. Elle lui prit la main et voulut l'attirer contre elle. Cathy, assise, la repoussa doucement.

Gail fronça les sourcils.

— Tu ne m'aimes plus ?

Cathy sourit et lui caressa la joue de ses longs doigts.

— Si, je t'aime fit-elle avec tendresse. Mais je suis fatiguée.

Les deux têtes blondes se rapprochèrent. La langue de Gail força la bouche de Cathy, ses mains saisirent la poitrine de l'autre fille, pincèrent les pointes brunes. Gail ferma les yeux. Malko détourna les yeux. C'était le show, la touche finale pour le film. Les diplomates en cercle étaient fascinés. Sans se douter que les caméras étaient juste en face d'eux.

Gail se rapprocha et se mit à l'embrasser légèrement, délicatement. Elle explorait le visage de Cathy à petits coups de langue vifs, d'une sensualité extraordinaire.

Cathy commença à réagir.

Elle étreignit soudain la jeune femme et l'embrassa passionnément. Son corps plein et souple contrastait magnifiquement avec celui de sa partenaire, beaucoup plus fin.

Doucement, Gail attira Cathy jusqu'à ce qu'elle soit allongée près d'elle. Malko ne voyait plus que le dos et les reins de Cathy. Et les mains de l'autre, la caressant. Gail mordit les lèvres de Cathy et elle cria. Les deux blondes ne se souciaient plus de ce qui les entourait. En apparence, du moins Malko se sentit glacé d'horreur en pensant par quels détours sordides passait la politique.

Maintenant, Cathy était à genoux. Gail l'embrassait, les mains accrochées dans ses cheveux. Puis sa bouche commença à descendre, embrassant les seins au passage, s'attardant aux mamelons. Cathy haletait, la tête en arrière.

Inexorablement, sa partenaire descendait. Cathy se laissa aller en arrière, faisant le pont. Gail lui ouvrit les jambes et enfouit sa tête dans son ventre.

Cathy hurla.

Un silence total régnait dans la pièce, à part les gémissements des deux filles. Elles se tordirent encore un moment sur les coussins, puis reposèrent l'une près de l'autre.

Comme si cette exhibition avait inhibé les invités, les diplomates commencèrent à s'excuser les uns après les autres. On se serait cru dans les vestiaires d'un club sportif. Tous s'habillaient avec un calme imperturbable. Malko remit son kimono. Il avait hâte que ce soit fini. Plus jamais il n'accepterait de rendre ce genre de service à la CIA. C'était dégradant.

Un à un, les ambassadeurs s'esquivèrent, baisant très civilement la main de celles dont ils venaient de profiter.

Bonne soirée pour la CIA. Il devait y avoir trois ou quatre mille mètres de film entre les différentes caméras. Les trois filles de l'Agence Jet Set se rhabillaient à leur tour. Elles embrassèrent Malko chastement sur la joue et filèrent à leur tour. Lo-ning se haussa jusqu'à son oreille pour demander :

— Je peux rester ?

Malko fut heureux qu'elle l'ait demandé. Mais il l'entraîna dans sa chambre, à l'abri des caméras de la CIA.

De l'autre côté de la cloison, Chris Jones sortit de l'appartement comme s'il était poursuivi par le diable, après avoir éteint les écrans. Dans le hall de l'immeuble, il se regarda à la dérobée dans la glace, persuadé que les stigmates de l'infamie l'avaient marqué à tout jamais.

CHAPITRE XII

L'ambassadeur se pencha par-dessus la table vers le colonel Tanaka, parlant très bas.

— Mon cher, si vous aviez vu cette blonde. Je veux dire, ces blondes... Une partie royale, absolument royale.

Il en avait encore l'eau à la bouche. Évidemment on trouvait assez peu de grandes blondes dans le genre de Gail du côté du Congo... Le Japonais l'écoutait d'une oreille distraite. Il avait invité le diplomate au restaurant des délégués, le sacro-saint de l'ONU, où on apercevait parfois le secrétaire général en personne, un peu pour s'amuser : l'homme qui était en face de lui faisait partie du plan. En ignorant bien entendu que Tanaka y était pour quelque chose. D'ailleurs, pour lui, l'action ne se déclencherait que vingt-quatre heures plus tard.

Le Noir murmura soudain :

— Tenez, voilà notre hôte.

Lorsque Malko passa près de la table, il lui adressa un sourire éblouissant de cannibale. La reconnaissance du bas-ventre. Le colonel Tanaka en resta figé de surprise. L'homme qui leur avait causé tant d'ennuis, qui travaillait pour le FBI, était blond lui aussi. Et les yeux : Jada avait parlé des yeux dorés.

Le Japonais eut du mal à avaler sa bouchée de steak. Il ne pouvait détacher ses yeux de la table où s'était assis l'homme blond, avec quatre autres personnes.

— Réparlez-moi encore de cette soirée, demanda-t-il.

L'ambassadeur ne se fit pas prier. Plus son récit avançait et plus le colonel Tanaka se sentait glacé. Il avait sous-estimé ses adversaires. Il n'y avait pas de coïncidence possible. L'homme qui avait organisé cette « soirée » et celui qui avait contacté Jada étaient un seul et même personnage. Sous le couvert d'un poste aux Nations Unies, un agent du FBI ou de la CIA. Le colonel Tanaka pensa plutôt à la CIA. Cela ressemblait plus à ses méthodes. On était en train de le contrer sur son propre terrain. Il eut un coup d'œil de mépris pour son vis-à-vis, encore béat de son expérience de la veille. Il risquait de la payer cher, sa partouze. C'était un truc vieux comme le monde. Si ce n'était pas à cause de la femme, on avait peur des conséquences sociales ou

professionnelles.

Il repoussa son assiette : il n'avait plus faim.

On était à quatre jours du vote. Dieu sait les manipulations que l'homme blond était capable de mener à bien, pendant ce temps ! Tanaka frissonna : il avait frôlé la catastrophe. Il eut une fugitive bouffée de reconnaissance pour l'homme assis en face de lui.

— Je vais vous prier de m'excuser, dit-il. J'avais complètement oublié une commission où je dois siéger. Nous nous verrons plus tard.

Il partit, après avoir signé l'addition, laissant l'ambassadeur à ses rêveries blondes. Le colonel Tanaka avait besoin de marcher, de réfléchir, avant de prendre une décision. La roseraie, en bordure d'East River, lui semblait parfaite pour une méditation. Il avait toujours aimé la nature. Mais, dans l'escalier roulant déjà, une évidence s'imposa à lui : il fallait éliminer son adversaire. Et le plus tôt serait le mieux. Dans la guerre secrète, les gens ne sont pas interchangeables. On n'aurait pas le temps de le remplacer à temps. Et, cette fois, il se chargerait lui-même de l'opération.

C'était plus sûr.

*

**

Malko était d'une humeur massacrant. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il se rembarquât pour l'Autriche avec Krisantem. Al Katz lui avait demandé de faire pression *lui-même* sur les participants à la soirée... Leur discussion avait fait trembler les murs. Malko regrettait déjà de s'être laissé entraîner dans ce genre de choses. Jamais il ne le referait. Ce n'était pas dans son éthique.

Quant à faire chanter lui-même les malheureux qu'il avait aidés à surprendre, il préférerait étrangler Al Katz de ses propres mains. Service que Krisantem avait d'ailleurs offert spontanément.

Il regarda autour de lui la foule des visages noirs, jaunes, blancs des délégués, affairés dans des conversations animées. Ils s'ennuyaient tellement pendant les séquences des commissions et multiples sous-commissions. Même le débat sur la Chine rouge ne passionnait pas les foules. Tout le monde en connaissait le résultat à l'avance et les interminables discours des membres du bloc communiste n'étaient qu'un trompe-l'œil.

L'ONU éclatait. Il n'y avait plus assez d'espace. Les malheureux délégués n'avaient même pas la place de s'asseoir tous dans ce bar, et les bureaux des délégations se trouvaient dispersés dans tout New York.

La voix d'une des speakerines s'éleva au-dessus du bruit des conversations. On demandait Malko au téléphone. Il se leva, résigné.

Al Katz devait être prêt à des excuses. Une speakerine noire, de nationalité indéterminée, lui indiqua la cabine 3. Malko y entra et décrocha le récepteur.

— Vous êtes le prince Malko Linge, de la délégation autrichienne ?

La voix parlait anglais avec un accent asiatique assez prononcé. Elle était inconnue de Malko.

— Je voudrais vous voir d'ici un quart d'heure, au onzième étage, dit l'homme. Dans le bureau 1184. Nous avons du nouveau.

Avant que Malko lui ait demandé qui il était, il avait raccroché. Malko sortit de la cabine, intrigué. Le onzième étage était le fief des Chinois nationalistes. Des alliés de Al Katz, de Lo-ning et des autres. La voix devait appartenir au docteur Shu-lo. Il regarda dans le bar si Lo-ning n'était pas dans les parages, mais, avec la foule, il était impossible de rien voir. Tranquillement, il se dirigea vers le onzième étage.

Le hall, en face de la salle du Conseil de tutelle, bourdonnait de conversations. Les délégués faisaient les cent pas ou étaient assis sur les banquettes sans dossier, sous l'œil paternel des gardes en bleu.

Malko s'engagea dans l'escalier roulant.

*

**

L'étage était désert. C'était la pause du déjeuner. Malko pénétra dans un grand bureau portant le numéro 1183, La salle des calligraphes. Sur chaque table – il y en avait une vingtaine – s'étaient des feuilles couvertes de caractères soigneusement calligraphiés. Fascinant.

Au fond, une porte donnait sur une autre pièce. Le bureau 1184. Malko y pénétra.

Il n'y avait qu'un seul bureau sur lequel était posé un étrange appareil. Cela tenait de la grue et de la machine à écrire. Malko se souvint que Lo-ning lui en avait parlé. C'était une machine à écrire le chinois. Le mandarin comportant trente-cinq mille caractères, on en avait sélectionné sept mille. Quatre mille se trouvaient à la disposition de l'opérateur, dans un grand casier plat. Une feuille de papier passait dans un rouleau, comme dans une machine à écrire classique. À l'aide d'une pince articulée, l'opérateur sélectionnait un des caractères, l'appliquait contre la feuille de papier où il s'imprimait. Certains arrivaient à imprimer plusieurs centaines de caractères à l'heure.

C'était aussi fascinant qu'un jeu d'enfant. Sur le rouleau, il y avait une feuille de papier blanc avec quelques caractères dispersés, comme si quelqu'un s'était entraîné. Malko regarda par la fenêtre. Le petit bureau donnait sur la Première Avenue. Comme il n'y avait pas d'autre

siège, il s'assit sur la chaise métallique, en face de la machine à calligraphier.

Un téléphone se mit à sonner sur la table. D'abord, Malko ne répondit pas. Puis, comme la sonnerie continuait, il décrocha. C'était l'homme qui lui avait donné rendez-vous. La voix était beaucoup moins mystérieuse, chaleureuse même.

— Je suis un peu en retard, dit-il. Voulez-vous vous asseoir et m'attendre ? (Il eut un petit rire.) Amusez-vous à calligraphier votre nom.

Il raccrocha. Malko se pencha sur la machine. Chaque caractère ne mesurait que quelques millimètres. Il essaya de voir comment la machine fonctionnait. C'était minutieux et archaïque à la fois. L'antithèse de l'IBM à boule. Il fallait avoir une mémoire aussi bonne que la sienne pour se souvenir de la place des quatre mille caractères étalés dans le casier. Il nota que certains portaient une marque rouge ou verte. Probablement les plus utilisés.

Il réalisa soudain qu'il mourait d'envie de s'amuser un peu.

*

**

Le colonel Tanaka était rigoureusement immobile dans le réduit du onzième étage recelant les installations électriques. Il en profitait pour se livrer à quelques exercices respiratoires de yoga, parfaitement maître de lui. Il appliquait la politique du risque calculé. Durant sa méditation dans la roseraie, il était arrivé à la conclusion que le meilleur endroit pour éliminer son adversaire était encore l'ONU. C'est là qu'il se sentait le plus en sécurité et que le FBI veillait le moins.

L'élimination de Malko présentait certes un risque, mais sa survie représentait un risque encore plus grand. Le colonel Tanaka ne s'était pas donné le mal qu'il s'était donné pour se faire coiffer sur le poteau. La marge de manœuvre était trop faible. Il suffisait de trois ou quatre votes basculant au dernier moment pour réduire à néant le travail du Japonais.

Ce dernier inspecta les appareils de contrôle devant lui. Il était ingénieur. Cela servait parfois. Les aiguilles, devant lui, allaient lui apprendre la mort de son adversaire. Il n'aurait plus qu'à tout remettre en place avant le retour des Chinois partis déjeuner. Il avait organisé un guet-apens méticuleusement, connaissant les liens de Malko avec les Chinois, grâce à Jada. Et, après avoir examiné les meilleures possibilités offertes par le building des Nations Unies, il s'était arrêté à une solution sophistiquée mais efficace.

C'était tout simplement le principe de la chaise électrique. Le colonel Tanaka avait relié la machine à calligraphier à la colonne

montante de deux mille volts, grâce à un câble volant. Un autre embranchement du câble était relié à la chaise métallique sur laquelle Malko avait dû s'asseoir. La veille au soir, il avait effectué les branchements préliminaires, percé le mur avec une perceuse achetée dans l'après-midi. Personne ne lui avait rien demandé. On travaillait jour et nuit dans le building, et surtout quand les employés n'étaient pas là.

Tanaka était assez fier de son plan. En jouant avec la machine, Malko fermerait le circuit. En quelques secondes, cela serait fini. Le Japonais n'aurait plus qu'à retirer les fils du branchement. Il avait déjà liquidé plusieurs personnes de cette façon au cours de sa carrière. Il suffisait de repérer une ligne à haute tension, de posséder un petit matériel et quelques notions d'électricité.

La partie délicate consistait à amener Malko dans la pièce à un moment où elle était déserte. Mais le coup de fil et l'installation finale avait pris exactement huit minutes à Tanaka. Il avait appelé du bureau 1183.

Quand Malko toucherait les fils, l'aiguille du voltmètre volant allait plonger sur la droite. Il suffisait d'attendre une minute. Tanaka s'était enfermé dans le cagibi et ne craignait que la visite inopinée d'un ouvrier de l'entretien. Ce qui était tout à fait improbable à l'heure du déjeuner.

Il achevait son cycle respiratoire du yoga quand l'aiguille oscilla brusquement, puis bondit vers la droite. Elle oscilla follement quelques secondes, puis retomba d'un coup vers la gauche. L'homme avait établi le contact, lutté pour se dégager puis était tombé de la chaise, électrocuté, interrompant le courant.

Le Japonais débrancha aussitôt le fil volant avec sa pince isolante. Il ne restait plus qu'à regagner le restaurant des délégués, où un de ses collègues japonais l'attendait. Cela n'avait aucune importance qu'on découvre les fils. On saurait, de toute façon, que c'était l'œuvre d'un professionnel.

Tanaka ouvrit la porte et referma rapidement. C'était le seul moment risqué de la mission. Car il n'avait rien à faire dans ce réduit.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

La voix froide le fit sursauter. Il se retourna d'un bloc. Une Chinoise, un sandwich à la main, l'examinait, les sourcils froncés. Une femme aux cheveux gris tirés en chignon, très maigre.

— Je me suis trompé de porte, fit Tanaka avec son sourire le plus idiot.

Il ne pouvait pas savoir que Mme Tso, le bras droit du docteur Shulo abrégait toujours ses lunches, souffrant de l'estomac. Et qu'elle était méfiante par métier.

— Vous n'avez pas pu vous tromper, dit-elle sèchement. Il faut une

clé spéciale pour ouvrir cette porte. Qui êtes-vous ?

Une seconde, le colonel Tanaka songea à détalier. Mais il ne pouvait pas disparaître de l'ONU, et cette femme risquait de le reconnaître. Son sang-froid revint instantanément. Il en avait vu d'autres.

— Je ne sais pas, dit-il, aimable, la porte était ouverte.

Il fit un pas en avant comme pour passer, mais la Chinoise lui barra le chemin, le visage hostile.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-elle.

Cela, c'était la seule chose que Tanaka ne pouvait pas dire. D'un moment à l'autre, quelqu'un pouvait venir et cette mégère allait ameuter tout l'étagé.

— Je ne comprends pas, dit-il lentement, je ne fais rien de mal.

— Vous êtes à la section chinoise, fit sèchement son interlocutrice. Vous mentez, vous ne vous êtes pas perdu.

Elle le prit par le bras. Le Japonais sentit des doigts d'acier s'enfoncer dans ses muscles.

— Vous allez vous expliquer avec un garde, dit la Chinoise.

Le colonel réagit avec la rapidité d'un serpent. Sans chercher à se défaire de l'étreinte, il pivota brutalement sur lui-même, déséquilibrant la Chinoise. Ils étaient juste en face de la porte des toilettes pour femmes. Il la poussa brutalement et ils tombèrent tous les deux à l'intérieur.

La Chinoise se releva la première, ouvrit la bouche pour hurler. Tanaka lui envoya une manchette à toute volée qui la projeta sur le mur d'en face. Mais son pied glissa sur le sandwich tombé à terre et il se retrouva à genoux. La bouche ouverte, la Chinoise reprenait son souffle. Elle cria, mais trop faiblement pour attirer qui que ce soit. Maintenant, elle savait que c'était sérieux. Ou un fou, ou autre chose de pire.

Sa main cueillit dans son chignon une épingle d'acier. La pointe en était enduite d'un puissant anesthésique végétal. De quoi endormir un éléphant. Elle la tint horizontalement devant elle, le poing serré contre sa poitrine, de façon que son adversaire vienne s'empaler dessus.

Tanaka tiqua : il était tombé sur une professionnelle. Il fallait qu'il s'en débarrasse immédiatement. À chaque instant quelqu'un risquait d'entrer dans les toilettes et de donner l'alarme.

Plié en deux, il avança ; puis, quand il ne fut plus qu'à un mètre, ses deux pieds se détendirent à l'horizontale, tandis qu'il s'appuyait des mains sur le carrelage.

Ses pieds frappèrent la Chinoise à la hauteur des genoux. Déséquilibrée, elle battit l'air de ses bras et, en tombant, lâcha l'aiguille. Tanaka se rua sur elle, la saisit à la gorge. Mais elle était douée d'une force prodigieuse. De nouveau, elle lui échappa, fonça sur la porte, cette fois en hurlant comme une sirène.

Il la saisit par la taille, la soulevant de terre, et la jeta contre la porte d'un des W.-C. qui s'ouvrit sous le choc. Tanaka la suivit et referma la porte d'un coup de pied. Il plia en deux la Chinoise et commença à lui cogner le front contre la cuvette de porcelaine, la tenant par les cheveux.

De nouveau, elle hurla.

Le colonel Tanaka avait bien assuré sa prise. La peau du front se fendit et un jet de sang éclaboussa le sol et la porcelaine blanche. Tanaka l'évita de justesse. La Chinoise se débattait plus faiblement. Le Japonais frappa de plus en plus fort : il fallait qu'elle meure.

Dans un sursaut désespéré, la Chinoise saisit ses cheveux et s'y accrocha pour se redresser.

Tanaka prit son souffle, la laissa faire et abattit sa tête. Cette fois, le pariétal gauche craqua. Les autres chocs firent un bruit presque mou, écœurant. La Chinoise ne criait plus. Elle était inconsciente. Tanaka continuait féroce à marteler son crâne défoncé contre la porcelaine fendue du siège. Il ne s'arrêta qu'en voyant le sang couler de ses narines.

Pour plus de sûreté, il souleva le corps de la morte et enfonça la tête dans l'eau de la cuvette. Afin qu'elle se noie si elle avait encore une étincelle de vie. Puis il sortit de l'étroit réduit, rabattant la porte derrière lui.

En passant devant la glace, il vérifia son apparence et se recoiffa rapidement. Dieu merci, il n'avait pas de sang sur ses vêtements. Il pouvait décemment se rendre au restaurant des délégués.

Le couloir était désert.

Le colonel s'éloigna vers les ascenseurs. Il n'attendit que quelques secondes avant d'en avoir un qui, par chance, était vide.

*

**

Malko se pencha sur la machine à calligraphier. Ces centaines de caractères étaient absolument fascinants. Il allongea la main pour saisir la poignée métallique permettant de prendre les petits cubes et sa manche accrocha une règle qui tomba par terre.

Il se pencha pour la ramasser et son regard tomba sur le pied de la chaise sur laquelle il était assis. Un fil métallique y était fixé avec une bande de sparadrap noir.

Une petite sonnette d'alarme s'alluma dans sa tête. Il avait déjà remarqué que la machine était reliée à un fil qui partait le long du mur, mais cela ne l'avait pas choqué. De nos jours toutes les machines sont électriques. Il se leva et examina le fil de la chaise. Il courait le long du mur et disparaissait dans un trou. Malko se baissa et vit la

poussière de plâtre. Le trou était frais. Il se redressa, un picotement désagréable au bout des doigts.

Avec précaution, il rapprocha la chaise de la machine. Puis il laissa tomber la règle, de façon qu'elle entrât en contact avec les deux en même temps.

Il y eut un grésillement et une courte étincelle bleue, avant que la règle ne tombât par terre. Malgré lui, Malko fit un bond en arrière. Il ramassa la règle. Aux endroits où elle avait touché le métal, il y avait deux marques noirâtres.

Il venait tout simplement d'échapper à une forme astucieuse d'électrocution. Ce n'était plus la peine d'attendre son correspondant.

Tirant sur la chaise, il arracha le fil. Ensuite il appela l'entretien au téléphone, leur demandant de venir immédiatement. Il écrivit « Danger » sur une feuille de papier qu'il posa sur le fil.

Encore sous le coup de l'émotion, il quitta la pièce. En espérant que le bar des délégués aurait de la vodka russe. Le dessus de ses mains le picotait encore. Il venait de l'échapper belle. Il ne restait plus qu'à avertir Al Katz de ce rebondissement. Une chose était sûre. Leur ennemi se trouvait à *l'intérieur* des Nations Unies. Les Mad Dogs n'étaient que des exécutants.

En appuyant sur le bouton de l'ascenseur, Malko s'aperçut que sa main droite tremblait légèrement.

*

**

La poignée de cheveux noirs était soigneusement posée sur un lit de coton, sous une enveloppe plastique. Le docteur Shu-lo l'examinait soigneusement.

— Il faudrait un microscope, dit-il, mais je suis à peu près sûr que ces cheveux appartiennent à un Asiatique.

Al Katz hocha la tête.

— C'est également ce qu'a dit le laboratoire de la police.

Il était huit heures du soir. Le corps de Mme Tso reposait déjà à la morgue. Il avait été découvert quelques minutes après que Malko eut quitté l'étage. Depuis une heure, les trois hommes faisaient le point. Le docteur proposa :

— Je suis prêt à faire prélever des cheveux sur tous les membres de ma délégation et des sections de traduction. Et à les comparer à ceux-ci.

Al Katz approuva. Ce ne serait pas la première fois que des rouges se glisseraient dans les services de Formose.

— Cela nous donne une indication précise sur la personnalité de notre adversaire, dit-il. C'est un Asiatique qui est quelque chose aux

Nations Unies. Il connaît les habitudes des employés et des lieux.

— Je crois que nous pouvons ajouter que c'est un homme cruel, ajouta le docteur. Dans sa bouche, cela avait une certaine saveur.

Al Katz baissa la tête, remué par les photos qu'on lui avait montrées. Les toilettes étaient condamnées. De toute façon les employées de l'étage avaient juré qu'elles n'y remettraient plus les pieds. Le colonel MacCarthy, responsable de la sécurité des Nations Unies, était catastrophé. C'est la première fois qu'une telle chose arrivait. Officiellement, il s'agissait d'un crime de sadique. Après tout, des milliers de touristes visitaient tous les jours les lieux. Un avait pu se perdre.

La section chinoise n'avait pas jugé utile de parler au colonel MacCarthy du petit piège tendu à Malko. Il valait mieux laver son linge en famille.

— Il nous reste trois jours, conclut Katz. Espérons qu'il commettra une autre gaffe.

Malko souhaitant la même chose à condition d'y être moins impliqué.

CHAPITRE XIII

Gail regardait l'East River à travers l'une des grandes baies vitrées du bar des délégués. La lumière passant à travers le tissu léger de sa robe lui donnait l'air d'être nue. Un véritable aimant à diplomates. Mais, cette fois, elle obéissait directement à Al Katz. Malko avait déclaré tout net qu'il ne voulait plus être mêlé à une « contre-attaque ».

Le jour s'était levé sur le 27 septembre, et il restait deux jours avant le vote. La nervosité des hauts fonctionnaires du State Department avait atteint un niveau absolument sans précédent. Ce vote allait être une véritable partie de roulette puisque les jeux menaçaient d'être truqués des deux côtés. Il suffisait d'une voix d'écart.

Malko tournait en rond. Il était retourné au Nirvana, mais, bien entendu, Jada avait totalement disparu. Aucun indice non plus du côté des Nations Unies. Les recherches du docteur Shu-lo n'avaient rien donné. Le meurtrier n'appartenait pas à la délégation chinoise. Lo-ning continuait son métier de guide, venant passer quelques instants avec Malko chaque fois qu'elle le pouvait. Krisantem avait découvert une communauté turque et y passait le plus clair de son temps. Chris Jones, qui n'avait rien à faire non plus, admirait le bar des délégués. Le fait qu'on puisse y boire du J and B à cinquante cents le verre, en faisait à ses yeux un endroit hautement valable. Pour l'instant, il contemplait Gail avec des pensées inavouables.

— Tiens, dit-il soudain, un pédé.

Malko leva la tête. Un Noir était assis juste derrière Gail. Il avait à peine jeté un coup d'oeil torve quand elle était venue près de lui et s'était replongé dans ses pensées. Ce n'était pas un des participants de la « soirée orgiaque » de Malko. D'ailleurs celui-ci ne le connaissait pas.

Affalé dans un fauteuil, il semblait indifférent à tout, en proie à un profond désarroi. Quand il s'aperçut que Malko l'observait, il se leva brusquement, l'air effrayé, et partit vers la cafétéria du fond.

Bizarre. Malko tiqua intérieurement. Bien sûr, cela pouvait être une rage de dents ou un chagrin d'amour. Mais le Noir semblait étrangement nerveux. Il revint de la cafétéria et alla téléphoner d'une

des cabines. Malko se leva et demanda à une des standardistes qui il était.

— Son Excellence David Mugali, répondit-elle. Un homme charmant.

Donc un délégué accrédité pour le vote. Il sortit de la cabine au moment où on annonçait la reprise de la séance de l'Assemblée générale. Pour une intervention du Yémen du Sud.

La salle se vida rapidement. Son Excellence Mugali ne semblait pas vouloir aller en séance. Il traîna quelques instants devant le stand à journaux puis s'assit, l'air de plus en plus accablé.

Malko, pris d'une inspiration subite, se pencha vers Chris Jones.

— Voilà du travail pour vous. Je veux que vous suiviez ce respectable gentleman où qu'il aille. Que l'on sache qui il voit, ce qu'il fait. Il a l'air trop triste pour être honnête.

Le gorille n'en revenait pas.

— Si chaque fois qu'un nègre a l'air triste, protesta-t-il, on s'amuse à le suivre, on n'a pas fini. Ses copains ont peut-être bouffé sa famille, là-bas en Afrique.

Décidément, Chris Jones était raciste. Malko lui tendit les clés de la Dodge. La tristesse de l'ambassadeur pouvait n'avoir aucun rapport avec son problème, mais on ne savait jamais. Justement, le Noir se leva et quitta le bar. Réticent mais obéissant, Chris lui emboîta le pas.

*

**

La mort de Mme Tso n'avait fait que la manchette du *Daily News*, toujours à l'affût du sensationnel. Les autres quotidiens n'y avaient pas attaché une importance énorme. Le colonel Tanaka savait qu'il n'avait rien à craindre de la police municipale.

Mais il était mortellement inquiet. L'homme blond pouvait faire échouer toute l'opération. Et il ne le saurait que trop tard. Il était hors de question d'effectuer une seconde tentative sur lui. Pour tromper sa nervosité, le colonel Tanaka siégeait dans une commission s'occupant de la pollution de l'océan Pacifique nord et des répercussions sur les campagnes de pêche. Il n'avait pas de nouvelles de Lester depuis la veille. Les Mad Dogs avaient lancé la phase finale de l'opération. Tout semblait enfin se passer bien. Encore quarante-huit heures à tenir.

Jusqu'à la dernière seconde, le colonel Tanaka vivrait dans l'angoisse. Pourtant, le mélange de sauvagerie et de sang-froid requis pour mener à bien une partie de son plan le ravissait. Il méritait de réussir.

Avec une certaine nostalgie, il pensa que c'était sa dernière chance de passer à la retraite comme général, ce qui changerait

considérablement ses dernières années de vie. Bien qu'il n'ait pas de goûts de luxe. Courageusement, il essaya de suivre l'intervention du représentant de la Corée du Sud.

*

**

Le téléphone sonna chez Malko un peu avant dix heures. C'était Chris Jones.

— Votre négro est en train de pleurer comme une Madeleine dans une cafétéria de la Seconde Avenue, annonça-t-il. Est-ce que je lui donne mon mouchoir ? En plus, il est rond comme une bille. Il marche au bourbon, depuis que je le suis.

Malko hésita. Après tout, ce n'était peut-être qu'un chagrin d'amour. Mais autant aller au fond des choses.

— J'arrive, dit-il. S'il veut partir, retenez-le sous un prétexte quelconque.

Il raccrocha et sauta dans un costume. Ce nègre triste ne lui disait rien qui vaille.

L'ambassadeur n'avait pas bougé quand Malko débarqua dans la cafétéria. La tête entre ses mains, il pleurait, sans retenue dans un box. Très gêné, Chris Jones essayait de regarder ailleurs.

— Laissez-moi faire, dit Malko.

Il vint s'asseoir tranquillement en face du Noir. Celui-ci leva la tête, surpris. Malko lui adressa son plus gracieux sourire.

— Quelque chose ne va pas, Excellence ?

Le diplomate sursauta en entendant son titre. Il renifla, tentant de retrouver un peu de dignité.

— Laissez-moi, voulez-vous, dit-il d'une voix éteinte. Je ne vous connais pas.

Il fit mine de se lever. Malko le retint.

— Moi, je vous connais, Excellence. Et je crois que vous avez de sérieux ennuis qui ont un rapport avec le vote d'après-demain.

Il avait lancé un ballon d'essai un peu en l'air. Le Noir frissonna de tous ses muscles, comme un cheval fiévreux. Cette fois, il se leva et jeta un œil noir à Malko.

— Qui êtes-vous ? Laissez-moi tranquille.

— Je crois que je peux vous aider, dit Malko. Si vous consentez à me dire la vérité.

Le Noir devint soudainement furieux. Il brandit sous le nez de Malko un passeport diplomatique et se mit à hurler :

— Laissez-moi. Je suis diplomate. Je vais appeler la police.

Aussitôt, un énorme barman jaillit de son comptoir, roulant des

biceps. Juste à temps pour être intercepté par Chris Jones qui lui fit presque manger sa carte du « Secret Service ». Penaud, il regagna le bar.

Malko essayait de calmer le diplomate noir en lui parlant à voix basse.

— Je ne vous veux aucun mal, affirma-t-il. Au contraire.

— Laissez-moi, glapit le diplomate, complètement hystérique. Je ne veux parler à personne. Je n'ai pas d'ennuis.

En même temps, il se débattait. Sournisement, Chris Jones le poussa vers la sortie. Inutile de provoquer un esclandre. Une fois sur le trottoir, le gorille le fit entrer dans la Dodge. Malko s'assit aussitôt à côté de lui. La voiture démarra aussitôt.

— Où allons-nous ? demanda Chris.

— Chez moi.

Le Noir se mit soudain à se débattre alors qu'il s'était laissé passivement entraîner dans la voiture, comme en état second.

— Où m'emmenez-vous ? cria-t-il. Je veux partir. C'est un kidnapping.

— Ne vous énervez pas, dit Malko. Nous appartenons au Service secret et je vous emmène chez moi où je vais appeler un médecin. Vous êtes très énervé. Il vous faut un calmant.

Le Noir se laissa aller en arrière sur la banquette, murmurant des mots sans suite. Son haleine empestait l'alcool. Mais il n'y avait pas que cela. Sa peau avait la couleur plombée des Noirs lorsqu'ils ont très peur, et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage. Par moments, il claquait des dents.

Krisantem eut un haut-le-corps en voyant le Noir empestant l'alcool, le regard flou, soutenu par Malko et Chris Jones.

Ils le déposèrent dans un fauteuil, où il s'enfonça avec un hoquet. Malko alla dans la chambre et appela le docteur Shu-lo. Par chance, il était chez lui.

— Venez immédiatement, dit-il. J'ai peut-être trouvé une piste.

Ensuite, il avertit Al Katz. L'Américain n'était pas chaud, chaud, chaud...

— J'espère que vous êtes sûr de vous, avertit-il. Il est protégé par l'immunité diplomatique. S'il va se plaindre, cela fera un grabuge horrible.

Le docteur Shu-lo arriva dix minutes plus tard. Avec l'aide de Krisantem, il ôta sa veste, retroussa sa manche gauche et fit une piqûre au diplomate. Celui-ci se laissa faire et sembla s'assoupir, bouche ouverte, les yeux clos.

— Il dort ?

— Il en a pour un quart d'heure. Je lui ai administré un calmant léger.

Le corps du Noir s'affaissa imperceptiblement dans le fauteuil. Shu-lo souleva une de ses paupières. Aucune réaction. Aidé de Krisantem, il transporta le délégué sur le divan. Chris Jones commença à lui faire les poches avec beaucoup de soin. Il n'y avait rien d'extraordinaire : portefeuille, passeport, argent, monnaie, un mouchoir plié en boule.

Automatiquement, Chris déplia le mouchoir et le secoua. Quelque chose tomba à terre. Un petit sachet de plastique. Le gorille le ramassa, l'examina et poussa un cri étranglé.

— Regardez !

Malko et le docteur s'approchèrent. À l'intérieur du sachet de plastique, il y avait une boule sanguinolente. Le docteur Shu-lo ouvrit le sachet, prit l'objet entre deux doigts, le flaira et regarda Malko :

— C'est le lobe d'une oreille, annonça-t-il aussi paisiblement que si cela avait été un morceau de chewing-gum.

— Quoi !

— Le lobe de l'oreille d'une personne de race noire, précisa le docteur Shu-lo après examen. Détaché au couteau ou au bistouri.

— Sacré bordel de Dieu ! fit Chris, qui avait peu de religion.

L'ambassadeur avait bien ses deux oreilles. Ils regardèrent l'homme endormi avec horreur. Chris surtout. Il voyait déjà une histoire d'anthropophage. Malko dit :

— J'ai l'impression que ce macabre débris est directement lié à nos ennuis. Il faut réveiller cet homme et le faire parler.

Le docteur Shu-lo était déjà en train de chercher des amphétamines dans sa trousse. Deux minutes plus tard, le Noir ouvrit les yeux.

— J'ai soif, murmura-t-il.

Krisantem lui fit boire un verre d'eau. Aussitôt, Malko mit sous le nez du diplomate le sachet en plastique.

— Qu'est-ce que c'est, Excellence ?

L'ambassadeur sauta littéralement hors de son fauteuil. Les mots se bousculaient sur ses lèvres, il gémissait, il criait, sauta sur Malko, tentant de lui arracher le macabre débris. Chris Jones dut le maîtriser. Enfin, un peu calmé, il s'assit, roulant des yeux furibonds.

— Appelez la police, glapit-il. Je me plaindrai au secrétaire général ! C'est une honte. Je suis chef de mission diplomatique.

— Calmez-vous, dit Malko, nous ne voulons que votre bien. Nous pouvons vous aider. Mais dites-nous à qui appartient ce morceau d'oreille ?

Le Noir vira au gris. Il se mit à trembler. Son regard implora Malko.

— Je vous en prie, je ne vous dirai rien. Laissez-moi m'en aller. Je ne dirai rien.

Il secoua la tête, ferma les yeux, en proie à un cauchemar intérieur. Malko le contempla, perplexe. Il avait mis le doigt sur la clé du

problème. Mais il ne pouvait quand même pas arracher les ongles d'un ambassadeur plénipotentiaire – même noir – pour le faire parler... Et l'usage du pentothal était tout aussi délicat. Il voyait déjà les titres : « La CIA drogue un diplomate ! »

Le docteur Shu-lo dit tout doucement :

— Je crois que je peux le faire parler. Sans aucune drogue. Cela ne laissera aucune trace. Narco-analyse. Les problèmes du sujet remontent à la surface et il se libère.

— Le traitement que vous avez fait subir à Jada ? demanda Malko.

— Oui.

— Bon, emmenez-le. Je vous rejoins. Il faut que je prévienne Al Katz.

Aidé de Chris Jones, le Chinois emmena le diplomate, après lui avoir remis sa veste. Aux trois quarts inconscient, il se laissa faire.

*

**

Le docteur Shu-lo téléphona une heure et demie plus tard à Malko.

— Vous avez raison, dit-il. Des gens ont enlevé sa femme hier. Deux heures plus tard, il a reçu un morceau de son oreille avec encore la boucle d'oreille pour qu'il n'y ait aucun doute sur l'identification.

» On lui a simplement ordonné de voter pour la Chine rouge, bien entendu, sans prévenir son gouvernement ni la police. En le prévenant que la moindre intervention signifierait la mort de sa femme immédiatement. Il ignore qui a perpétré le kidnapping, ni si d'autres chefs de mission sont dans le même cas que lui... On lui a promis que sa femme lui serait renvoyée saine et sauve après le vote, mais que s'il parlait, même plus tard, lui et sa famille seraient exécutés.

» La mutilation avait juste pour but de lui faire prendre les menaces au sérieux.

Malko en resta muet d'horreur. Il avait entre les mains la vie d'une ou plusieurs personnes, et, maintenant, le moindre faux pas pouvait provoquer une catastrophe.

— Se souviendra-t-il de ce qu'il a dit, lorsqu'il va se réveiller ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, ne lui dites rien. Simplement que vous lui avez administré un calmant parce qu'il était très énervé. Qu'il a eu une syncope. Faites-le raccompagner chez lui comme si de rien n'était. Je vais essayer de trouver une parade. Bien entendu, ne dites rien à personne, puisque nous ignorons contre qui nous luttons.

Malko raccrocha et appela aussitôt Al Katz, bien qu'il soit plus de minuit.

L'Américain faillit se trouver mal en apprenant ce qui se passait. Bien sûr, avec ces nouveaux éléments, on pouvait officiellement demander le report du vote. Mais cela risquait de coûter la vie à un ou aux otages... Depuis l'assassinat du diplomate allemand au Guatemala, les gouvernements étaient particulièrement sensibilisés au problème. Et quelle perte de face pour les États-Unis ! On reconnaissait que le FBI n'était pas capable d'assurer la sécurité des diplomates. Comme une vulgaire république-banane.

— J'ai une idée pour retrouver ces otages, dit Malko. Il faut que le Bureau of Narcotics de Manhattan collabore totalement avec moi. Prévenez qui de droit. Qu'on m'appelle aussitôt que possible.

— Pourquoi le Bureau of Narcotics ?

— Ce serait trop long à vous expliquer, dit Malko. Mais il nous reste deux jours pour retrouver ces gens, alors dépêchez-vous.

Al Katz n'insista pas. Il n'allait pas passer une bonne nuit. Malko était sûr que, si la tête du complot se trouvait aux Nations Unies, les exécutants étaient des Noirs. Même pour les kidnappings. C'est de ce côté-là qu'il fallait chercher.

Malko composa un second numéro et attendit. Quand il décrocha, une voix d'homme furieuse demanda quel était le porc qui osait le déranger en pleine nuit. Malko expliqua suavement que ce n'était pas à lui mais à sa femme qu'il désirait parler.

Il crut que son interlocuteur allait raccrocher. Il lui hurla une bordée d'injures. Soudain, il y eut un bruit confus et une voix de femme demanda :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est moi, Jeanie, dit Malko. Nous nous sommes vus ce matin. J'ai besoin de vous.

— Vous voulez me voir maintenant ?

— Oui.

Après un court silence, la jeune Noire fit :

— O.K. Je serai en bas dans vingt minutes.

Malko remit sa veste et prévint Krisantem qu'il rentrerait tard. Il sortit et monta dans la Dodge, absorbé dans ses pensées. Combien y avait-il de « zombies » à l'Assemblée générale ? Sans compter ceux qui avaient accepté un chèque.

CHAPITRE XIV

La poubelle était légèrement à l'écart des autres, au début de la 115^e Rue, presque au coin de Madison Avenue. Une poubelle comme il y en avait tout le long de la rue, en plastique vert, avec un couvercle cachant mal les ordures qui dépassaient. À cette heure tardive, le coin était calme. Quelques voitures et de rares piétons, le visage vide, se hâtant de rentrer chez eux. La 115^e Rue était une des plus dangereuses de Harlem, à cause des gangs de drogués perpétuellement à l'affût de quelques dollars.

L'inspecteur du Narcotic Bureau souffla dans l'oreille de Malko :

— Regardez à côté du porche, à droite.

Malko dut écarquiller les yeux pour apercevoir dans la pénombre, à trente mètres d'eux, une vieille Noire tassée sur elle-même, assise sur une sorte de pliant, un journal sur les genoux.

Elle se trouvait à une dizaine de mètres de la poubelle. Un jeune Noir, avec un gros toupet, était assis sur une borne d'incendie, à moins de trois mètres de la poubelle, jouant avec une vieille balle de golf.

L'inspecteur tira Malko en arrière.

— Attention, ils sont très méfiants. On dirait qu'ils ont un sixième sens.

Jeanie, en civil, avec une jupe noire et un chemisier blanc renchérit :

— Ce serait trop bête. Il va sûrement venir comme tous les soirs.

« Il » c'était Julius West, le drogué qui connaissait les planques des Panthères noires, le seul homme qui puisse aider Malko. Mais, pour cela, il fallait d'abord le prendre avec de la drogue pour faire pression sur lui.

Le carrefour était truqué comme un décor de film. L'immeuble où se trouvait Malko était occupé par les agents du Narcotic Bureau depuis une dizaine de jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pour essayer de remonter une filière de pourvoyeurs de drogue. Mais, ce soir, sur la demande de Malko et de Jeanie, les dispositions étaient un peu différentes. Sur Madison Avenue, une vieille Ford en ruine avec une carrosserie noire rouillée et pleine de trous, était prête à intervenir avec les quatre meilleurs détectives du Narcotic Bureau. Il

fallait prendre Julius West.

Un peu partout dans le quartier, des détectives, certains noirs, étaient prêts à intercepter un éventuel fuyard. Avec l'ordre absolu de ne tirer qu'à la dernière extrémité. Mort, Julius West ne servait à rien.

— Regardez, fit le détective derrière Malko.

Ils étaient derrière une fenêtre du second étage de l'immeuble occupé par la police, au coin nord-ouest de Madison, avec vue plongeante sur le carrefour.

Un Noir mal habillé s'était arrêté près de la vieille et bavardait avec elle. Il se pencha et posa quelque chose sur ses genoux. Puis, tranquillement, il alla à la poubelle. Il souleva le couvercle, comme s'il cherchait un objet à récupérer. Il eut beau faire vite, Malko le vit prendre un petit paquet marron et refermer vivement le couvercle.

Puis il se dirigea droit vers le Noir assis sur la borne d'incendie. En passant devant lui, il ouvrit les doigts et on put nettement voir leur contenu. Le Noir ne cessa pas de faire rebondir sa balle de golf et l'homme changea de trottoir, et s'éloigna. Le tout n'avait pas duré vingt secondes.

— C'est bien fait, n'est-ce pas ? dit Jeanie. La vieille encaisse l'argent. Quinze dollars pour une dose d'héroïne. L'acheteur va se servir dans la poubelle qui a été « garnie » auparavant. Le jeune est là pour vérifier qu'il ne prend que ce qu'il a payé. Vous pouvez être sûr qu'il a un rasoir dans la poche. La vieille lui crie quelque chose pour la quantité. Ils ont un code.

C'est beaucoup plus sûr que de se retrouver dans les toilettes d'un bar. Si la police survient, personne n'a de drogue sur soi. Ils jureraient qu'un type poursuivi l'a abandonnée dans la poubelle.

C'est sans parade.

Malko était stupéfait d'une telle organisation. La CIA passait par d'étranges détours. Dire qu'en ce moment l'ambassadeur extraordinaire du Pakistan prononçait un discours fleuve à l'Assemblée générale des Nations Unies pour gagner du temps et permettre à Malko d'arrêter un petit trafiquant qui tenait le sort du vote entre ses mains.

Du moins, si le raisonnement de Malko était correct. Et s'il parvenait à réaliser son plan de contre-attaque.

Combien de délégués étaient-ils en train de trembler pour un membre de leur famille ? L'opération « terreur » avait été bien menée. Le FBI n'avait pas encore recueilli une seule plainte. Quant à David Mugali, il était retourné chez lui, persuadé de ne pas avoir ouvert la bouche. Malko n'arrivait pas à chasser son angoisse. La vie de plusieurs personnes était entre ses mains, même si personne ne lui en demandait compte. Il était certain que David Mugali n'était pas le seul dans son cas.

Il inspecta le carrefour. Une Noire en guenilles discutait avec la

vieille. Le manège se renouvela.

Tous les drogués de Harlem allaient défilér. Pourvu que Julius West se montre. Jeanie ne quittait pas la poubelle des yeux une seconde : elle était la seule à pouvoir le reconnaître.

Elle sourit à Malko et il comprit que le facteur humain avait nettement joué en sa faveur. Jeanie devait en avoir assez des coups de gueule de son amant. Sans uniforme, elle était ravissante, avec un corps bien dessiné, un visage expressif et sensuel. Malko lui rendit son sourire.

— Jeanie, vous devriez être cover-girl ou faire du cinéma, au lieu de croupir dans un commissariat de Harlem.

Elle secoua la tête.

— Ce ne sont pas des métiers pour moi. J'aurais honte. Déjà, quand je mets des jupes trop courtes, je ne me sens pas à l'aise. Je n'aime pas que les hommes sifflent sur mon passage. Alors, me mettre toute nue devant un photographe !

— Vous n'avez pas besoin de vous déshabiller pour inspirer le désir, dit galamment Malko.

Elle se détourna sans rien dire, très gênée ; jamais on ne lui avait fait de compliment aussi direct. Au même moment, le détective poussa Malko du coude.

— Tiens, en voilà encore un.

Malko et Jeanie se penchèrent. La jeune Noire tressaillit.

— C'est lui.

Le Noir qui arrivait traînait la jambe et était d'une maigreur squelettique, presque chauve, le visage creusé et vide. Son allure était différente de celles des autres acheteurs. Il regarda autour de lui, avant de s'approcher de la vieille. Quand son regard se posa sur le building où se trouvait Malko, celui-ci s'écarta de la fenêtre instinctivement. Bien que le Noir ne puisse les voir à cause des rideaux.

Julius West s'arrêta devant la vieille, paraissant discuter avec elle.

— Pourvu qu'il ait de l'argent ! soupira Jeanie, cette vieille peau ne lui fera pas crédit.

Julius avait de l'argent. Il posa une poignée de billets sur le tablier de la vieille et se dirigea vers la poubelle. Il souleva le couvercle, y plongea la main et l'enfouit aussitôt dans sa poche. Il se servit deux fois sous l'œil indifférent du guetteur, puis replaça le couvercle de la poubelle et s'éloigna en traînant la jambe, vers Madison Avenue.

— Lui, c'est différent, expliqua Jeanie à voix basse, comme si Julius West pouvait les entendre. Il est grossiste, aussi ils savent qu'il revient régulièrement et qu'il n'a pas intérêt à les voler. Il prend ce qu'il veut dans la poubelle. Il faut l'attraper maintenant, avant qu'il revende son héroïne.

Le détective dévalait déjà les escaliers branlants. Ils sortirent par la porte de derrière et s'engouffrèrent dans une Ford garée dans le parking. Le détective mit la radio en marche pour se brancher sur une seconde voiture qui se trouvait sur Madison Avenue.

— Attention, avertit Jeanie, il faut le rattraper avant qu'il prenne le métro, après, ce sera plus difficile, il pourra se débarrasser des sachets d'héroïne.

La Ford démarra si brutalement que la jeune femme fut projetée contre Malko, et que les pneus hurlèrent.

Deux virages, et ils se retrouvèrent sur Madison Avenue, passant devant la poubelle. La vieille n'avait pas bougé et jeta un coup d'œil indifférent à la Ford.

— Il se dirige vers la 117^e Rue, grésilla le haut-parleur de la voiture.

— Dépêchons-nous, dit Jeanie, le métro est à la 118^e.

La Ford fit un bond en avant. Le détective qui conduisait avait l'habitude des poursuites et un moteur de trois cent soixante-quinze chevaux...

— Le voilà, annonça Jeanie.

Julius West marchait tranquillement au bord du trottoir. Il ne se retourna même pas en entendant le bruit du moteur. Lorsqu'il le fit, c'était trop tard. Le détective avait jailli de la Ford. Malko aperçut le visage paniqué de Julius West. En dépit de sa boiterie, il démarra comme un coureur de cent mètres, agitant les bras à travers l'avenue comme un moulin à vent.

— Stop, cria le détective, ou je tire.

Julius West courut encore plus vite, hurlant des imprécations. Plusieurs Noirs sortirent sur le pas de leur porte. À Harlem, des Blancs en train de poursuivre un Noir, cela risquait toujours de déboucher sur une émeute.

L'inspecteur et Malko couraient toujours comme des fous. Finalement quatre autres flics jaillirent d'une seconde voiture et firent le barrage. Julius West hésita une seconde et ce fut sa perte. Le détective plongea comme un avant de rugby et le plaqua aux jambes. Il eut beau se débattre, les quatre autres et Malko arrivaient derrière. En un clin d'œil, ce fut réglé.

À peine était-il dans la voiture que les deux détectives lui arrachèrent ses vêtements avec une brutalité inouïe. Pantalon, veste, chemise, même ses sous-vêtements. Julius West hurlait, se débattait, tandis que les deux policiers déployaient le flegme d'un majordome britannique débarrassant son maître de son manteau. En un clin d'œil, le Noir fut nu comme un ver. Malko vit apparaître des morceaux de chair noire avant que Julius ne soit enroulé dans une vieille couverture. La vieille Ford fit un superbe U turn sur Lennox et repartit

vers le sud, après que le conducteur eut enclenché sa sirène. Il était temps : un colosse noir avait jailli de sa boutique, un hachoir à la main, et menaçait les autres policiers en hurlant des imprécations. Déjà plusieurs autres Noirs s'agglutinaient autour de lui.

— Pourquoi l'avez-vous déshabillé ? demanda Malko, secoué par les cahots.

Les rues de New York étaient de pis en pis.

Un des détectives rit. Il était pratiquement assis sur le Noir.

— Comme ça, il ne risque pas d'avaler sa saloperie ou de la planquer quelque part avant d'arriver chez nous...

Julius étouffait sous sa couverture. Le détective dégagea un peu sa tête et lui braqua un 38 *snub-nose* sous le nez.

— Si tu fais le con, ça va partir tout seul, fils...

— Je veux un avocat, c'est une arrestation illégale, glapit le Noir, les yeux exorbités, bavant, essayant de mordre. Rendez-moi mes vêtements.

— C'est ça, tout à l'heure, si tu es bien sage. Tu veux pas un mouchoir pour te moucher, par hasard ?

Il le frappa légèrement avec la crosse du 38 sur le sommet du crâne. Julius se tint tranquille. Même à l'intérieur de la voiture, le bruit de la sirène était assourdissant. Jusqu'à ce qu'ils arrivent à Old Slip Street, ils ne purent plus se parler. Malko regardait la tête ébouriffée derrière lui. Julius West avait un pouvoir incroyable entre ses mains, quelque chose dont il n'aurait jamais rêvé dans ses rêves les plus fous. Mais encore fallait-il qu'il acceptât de s'en servir.

On le débarqua brutalement de la Ford, toujours enveloppé dans la couverture. Il la releva sur des mollets maigres pour pouvoir marcher et escalader l'escalier crasseux.

Le quartier général du Narcotic Bureau pour Manhattan ne payait pas de mine. Un vieux building de quatre étages, tout près du South East End Express, à la hauteur du 9^e Pier, presque à la pointe de Manhattan. Une trentaine de détectives y travaillaient jour et nuit.

On les conduisit directement dans le bureau du capitaine, un Irlandais qui ressemblait à un baril de bière surmonté d'une trogne d'ivrogne. En voyant Jeanie, Julius cracha par terre et murmura quelque chose entre ses dents, puis la fixa avec une haine incroyable. Malko en eut froid dans le dos pour elle.

Déjà, en présence du capitaine, on fouillait les vêtements de Julius West. Cela ne fut pas long, il y avait six paquets de papier brun. Le capitaine en ouvrit un, et une poudre blanche apparut. Il la flaira avec dégoût.

— Tu vas peut-être nous dire que c'est du sucre en poudre ?

Julius ne répondit pas, baissa la tête. Le capitaine haussa les épaules et avertit le Noir :

— Cette fois-ci, tu es bon pour le pénitencier. On te reverra dans une dizaine d'années. Si tu ne crèves pas avant.

— Je veux un avocat, dit haineusement Julius West. J'ai droit à un avocat.

— Un avocat, mon cul, dit le capitaine, si tu continues tu as droit à une trempe et c'est tout. Vu ? Allez, emmenez-le.

Deux énormes flics en uniforme traînèrent le Noir hors de la pièce, tandis qu'il continuait à réclamer un avocat sur tous les tons. Quand il eut disparu, le capitaine regarda Malko d'un air soucieux.

— Tout cela n'est pas très régulier, parce qu'il a vraiment droit à un avocat. Et le jour où il en aura un, cela va me retomber sur le dos.

Malko le rassura.

— Capitaine, s'il vous faut un mot signé du président des USA pour être tranquille, vous l'aurez. Mais vous devez nous laisser faire ce que nous voulons avec lui. Nous aurons peut-être même à l'enlever d'ici.

Horrible. Le gros capitaine haussa les épaules avec indifférence.

— Moi, si je suis couvert, vous pouvez le foutre dans un tonneau de ciment, et le balancer dans l'Hudson, je m'en fous.

Malko se tourna vers Jeanie.

— Ne perdons pas de temps, dit-il.

Un des policiers les conduisit jusqu'à la cellule du jeune Noir. Il était assis, la tête dans ses mains, et ne bougea pas quand Malko et la jeune Noire entrèrent. Le policier resta de l'autre côté des barreaux, un 38 à la main, prêt à tirer.

— Faites attention, il est dangereux, avertit-il.

— Julius, fit Jeanie, il faut que je te parle.

Julius West leva la tête et dit d'une voix atone :

— Crève salope. Si jamais je te revois hors d'ici, je te sortirai le con du corps et je le ferai bouffer aux chiens. Et ça risque encore de les empoisonner. Fous le camp.

Jeanie fit comme si elle n'avait pas entendu.

— Julius, répéta-t-elle, si tu passes devant le juge, tu vas prendre cinq ans. Tu le sais bien. Ce coup-ci, ils t'ont pris en flagrant délit. Tu connais le juge Riley, il voudrait tous vous voir morts. J'ai un marché à te proposer : si tu nous aides, tu sors d'ici tranquillement et on oubliera même que l'on t'a vu ce soir.

— Ça doit être une belle saloperie, ricana Julius West. Parce que, quand ils te tiennent, ils ne te lâchent pas comme ça. Cause toujours, ça fait passer le temps. Tu m'en voudras pas si je crache...

Jeanie fit signe à Malko. Il prit la parole à son tour.

— Julius dit-il, j'ai besoin de quelqu'un qui connaisse les planques des Panthères noires. C'est une histoire de kidnapping. Des femmes et des enfants sont en danger de mort. Je sais que tu les connais, que tu les ravitaillais. Personne ne saura jamais que tu nous a aidés... Mais je

dois les trouver avant ce soir.

Julius West leva la tête, une expression d'intense surprise sur le visage. Puis, brusquement, il éclata d'un rire hystérique, se tapant les cuisses avec les mains. Un peu plus il allait se rouler par terre.

— Oh ! *man*, fit-il, c'est trop drôle ! Mais, pauvre con, si je faisais ça, je serais mort en sortant d'ici et tous les flics de Harlem ne pourraient pas me protéger. Ils me couperaient en morceaux, ils m'étriperait. Oh ! *man*, ce que c'est drôle. Il est marrant ton copain, dit-il à Jeanie. T'as rien d'autre pour moi ?

Il fixa Malko, soudain haineux, et ajouta :

— En plus, les Panthères, je les aime. Ce sont les seuls assez gonflés pour descendre des saloperies de flics comme celui qui est dehors. Tu penses pas que je vais travailler contre eux. Maintenant foutez le camp et laissez-moi dormir. Si j'ai pas un avocat demain matin, je vais faire un tel ramdam qu'on m'entendra jusqu'à la Maison-Blanche.

Jeanie fit signe à Malko de ne pas insister. Ils sortirent tous les deux de la cellule. Jeanie se pencha vers le flic de garde.

— On va prendre un hamburger en face. Prévenez-vous quand ça commencera à aller vraiment mal. Et surtout n'appellez pas le toubib. C'est O.K. avec le capitaine.

Elle expliqua à Malko :

— Je connais Julius West. C'est un camé lui aussi. Dans une heure, il va commencer à sentir le manque. La première dose qu'il a achetée était pour lui. Quand il est dans cet état il ferait n'importe quoi pour qu'on lui donne de la drogue. Mais il peut en mourir s'il n'en a pas. C'est un risque à courir. Même comme cela, je ne sais pas s'il acceptera de parler. Les Panthères leur font peur à tous. Le mois dernier, elles ont découpé à la hache un indic qui avait parlé d'eux. Les chevilles ; les genoux, les cuisses, les bras, la tête. Ils ont mis les morceaux dans un sac et déposé le sac chez la femme du gars.

— Espérons, dit Malko.

*

**

On entendait les hurlements depuis le bout du couloir. À vous glacer le sang. Même les autres prisonniers se bouchaient les oreilles. Malko frissonna d'horreur. Le policier qui les reçut était grisâtre.

— J'espère que vous allez le calmer, dit-il. Sinon je vais le flinguer d'ici la fin de la nuit. Je ne suis pas payé pour garder les fous.

Julius hurlait d'une façon ininterrompue, comme un animal qu'on égorge. Jeanie était pâle elle aussi. Elle remarqua :

— Cela a été plus vite que je ne pensais. Il doit être camé à mort maintenant. Pauvre type. Penser qu'il est venu du Tennessee pour

vivre à Harlem, pour être heureux.

Ils arrivèrent devant la cellule. Julius était recroquevillé par terre, en boule, secoué de spasmes, hurlant, vomissant, crachant. Quand il entendit du bruit, il se leva brusquement et vint s'accrocher aux barreaux.

Malgré lui, Malko eut un geste de recul. Le Noir bavait comme un chien enragé, les mains agrippées aux barreaux, les yeux fous. Lorsqu'il vit Jeanie, il éructa des injures, puis supplia :

— Jeanie, va me chercher un docteur, vite, je vais crever. Oh ! j'ai mal, j'ai mal partout.

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai demandé ?

Julius lui cracha une obscénité.

— Va me chercher un docteur, je te dis. Je vais crever. J'ai besoin d'un *shot*.

Jeanie ne bougea pas, contemplant la loque humaine. Par endroits la peau de Julius était transparente et on voyait ses veines. Il avait mal partout, comme si des tenailles lui arrachaient des lambeaux de chair. Son cerveau bouillait. Son bras droit piqueté de marques d'aiguilles s'était remis à suppurer. Il partait en morceaux. Plus cela irait, et plus les douleurs augmenteraient. Selon sa résistance, soit le cœur lâcherait, soit il souffrirait encore des heures avant de tomber dans une sorte de coma. Julius savait cela.

— J'irai chercher un docteur si tu nous aides, dit Jeanie. Je te donnerai même ta dose. Je t'ai dit que c'était vraiment important.

Le Noir la regarda comme s'il ne comprenait pas. Puis il eut un long sanglot désespéré et se laissa glisser le long des barreaux sans répondre. Il resta une seconde prostré, puis, se redressant brusquement, se remit à glapir d'une façon si horrible que le garde apparut. Jeanie était verte. Elle crispa sa main dans celle de Malko.

— Il risque de mourir, dit-elle.

Malko maudit la CIA et son métier. Il faisait faire une chose horrible à cette pauvre fille et en plus elle risquait sa vie. Ce n'était pas lui qui restait à Harlem... Julius continuait à hurler, à gémir, à supplier. Réclamant un médecin ou son avocat dans ses moments de lucidité.

— Attendons encore un peu, demanda Malko.

Il s'éloigna avec Jeanie. Julius n'était pas encore mûr. Il fallait encore une heure. Ils redescendirent à la petite cafétéria. Mais, cette fois, commandèrent deux J and B, sans se consulter, sans eau.

Le garde vint les chercher, affolé, un quart d'heure plus tard.

— Venez vite, il va crever.

Ils remontèrent à toute vitesse.

Effectivement, Julius râlait, étendu sur le bat-flanc. Jeanie secoua la tête sombrement.

— Il risque un accident cardiaque.

— Que peut-on faire ? demanda Malko.

— Lui donner de l'héroïne. Son organisme est complètement pourri.

Julius ne criait plus. Il ouvrit des yeux glauques et reconnut Jeanie. Celle-ci détourna la tête. Malko ne savait plus où se mettre. Cet homme allait mourir à cause de lui. Il ouvrit la bouche pour dire à Jeanie de lui donner ce qu'il réclamait pour ne plus le voir comme cela.

— Tu me jures que tu ne diras rien ? demanda Julius d'une voix mourante à Jeanie.

— Juré.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Elle le lui expliqua. Il secoua la tête. Essayait de parler. Elle dut lui tenir la tête.

— Il n'y a qu'un seul endroit où ils peuvent les avoir mis, dit-il. Leur quartier général pour Harlem nord. Mais je suis obligé de vous y conduire, dit-il. Sinon, ils ne vous ouvriront pas.

— On te protégera, assura Jeanie. Ils ne te verront pas.

Julius eut une grimace de souffrance.

— Ça ne fait rien, j'ai trop mal. Faites-moi vite une piqûre. On ira ensuite.

Jeanie sortit de la cellule et revint immédiatement avec un des paquets confisqués, une seringue, de l'eau. Elle fit dissoudre elle-même la poudre blanche.

— Vite, vite, je crève, souffla Julius West.

Il lui arracha lui-même la seringue dès qu'elle l'eut remplie, et enfonça l'aiguille dans sa cuisse gauche. Il s'injecta le liquide tellement vite qu'il poussa un cri de douleur. Malko et Jeanie détournèrent la tête.

Puis, il arracha la seringue et l'aiguille et s'allongea sur le dos, les yeux fermés.

Peu à peu, son souffle redevint plus régulier. Il resta immobile trois ou quatre minutes, puis rouvrit les yeux. Les couleurs revenaient et il avait repris une expression rusée. Il se redressa, regarda Malko d'un air méfiant.

— Où sont mes fringues ? demanda-t-il. Je veux mes fringues.

Jeanie donna un ordre au gardien et on alla les lui chercher. Julius s'habilla rapidement. Le changement était incroyable. Maintenant ses yeux étaient pleins de ruse, de méchanceté. Il geignit en enfilant son pantalon, puis fixa Jeanie.

— Tu es une rude salope, dit-il. T'as voulu me faire crever.

Jeanie haussa les épaules sans répondre. Escortés du garde, ils se rendirent dans le bureau du capitaine. Avant d'entrer, Jeanie dit d'une

voix dure :

— Ne t'amuse pas à nous promener. Parce que tu n'auras ta seconde dose que quand tout aura bien marché.

La conférence ne dura pas longtemps. Vingt minutes plus tard, Malko, Jeanie, Julius West et deux détectives s'entassaient dans la Ford. On avait passé les menottes au Noir. Quatre autres voitures du Narcotic Bureau suivaient à distance respectueuse, reliées par radio.

— Où allons-nous ? demanda Jeanie, alors qu'ils roulaient sur l'East River Drive.

— Monte jusqu'à la 125^e. C'est après le Triboro Bridge. Et tu as intérêt à te planquer, sinon ils vont faire sauter ta jolie tête de pute.

Un des détectives lui donna un grand coup de coude qui lui coupa le souffle.

— Sois poli avec les dames, ordure.

Lentement, le petit convoi remontait l'East Drive. Al Katz avait été réveillé et restait lui aussi en liaison constante avec le quartier général du FBI à New York. Les quatre voitures transportaient un arsenal complet, y compris un bazooka, des gaz et des gilets pare-balles.

CHAPITRE XV

— C'est là, dit Julius, d'une voix mal assurée.

Il n'était pas encore en état de manque et pourtant ses mains tremblaient. Jeanie eut brusquement pitié de lui, avec son corps si maigre et ses yeux affolés.

— Tout ira bien, fit-elle à mi-voix.

Julius ne répondit pas. Il contemplait la planque des Mad Dogs. La voiture était arrêtée au coin de la Première Avenue et de la 128^e Rue. Cent mètres plus loin, il y avait une maison promise à la démolition, accotée à l'East River. Les portes et les fenêtres étaient condamnées par des planches clouées en croix et de grandes pancartes avertissaient du danger qu'il y avait à pénétrer dans ces murs qui risquaient de s'effondrer à chaque instant.

— Il a l'air de n'y avoir personne, dit Malko.

Son idée de retrouver les otages lui semblait folle, maintenant. Il y avait tellement d'endroits où ils pouvaient se cacher à New York. Cet homme était prêt à leur raconter n'importe quoi. Pourtant, ce ne devait pas être facile de retenir prisonnières plusieurs personnes. Cette maison était l'endroit idéal. Pas de voisins, et le fleuve pour s'enfuir au besoin.

— Hier, ils étaient encore là, ricana Julius. Je leur ai vendu de la came.

— Tu as vu des étrangers avec eux ? demanda Jeanie.

Julius haussa les épaules.

— La baraque est immense. Quatre étages. Quand je viens, il y en a deux qui descendent et je fais le business en bas, ils ne me laissent pas monter.

— Combien sont-ils ?

— Sais pas.

— Ils sont armés ? demanda le détective.

Julius West eut un sourire venimeux.

— Sûr. Avec de gros pistolets qui vont faire de sacrés trous dans ta viande, poulet.

Le détective s'agita, mal à l'aise.

— Si on ne les prend pas par surprise, dit-il, ça va être un

massacre. Ils auront dix fois le temps de liquider les otages. S'il y en a.

— Je vais y aller, proposa Jeanie. Avec Julius, ils ne se méfieront pas d'une femme. Et je sais me servir d'un pistolet. Je nettoie toujours celui de mon mari.

Malko secoua la tête.

— Si Julius vous trahit, nous ne pourrons rien pour vous. Laissez cela à un homme.

— Non, j'y vais, fit Jeanie.

Julius West recommençait à trembler comme une feuille. Jeanie le regarda froidement.

— Si tu ne fais pas l'idiot, tu auras assez de came pour te soigner. Comment ça se passe d'habitude ?

— Je vais gratter à la porte de côté, dans le terrain vague. Il y en a un qui vient. Avant d'ouvrir, il demande qui c'est. Ensuite, il remonte chercher le pognon et il me fait entrer. Ça dure jamais longtemps.

— Tu as un code pour frapper ?

— Deux, trois, deux.

Jeanie sourit à Malko.

— Je vais essayer de neutraliser celui du bas. Si ça ne marche pas, il ne faudra pas perdre de temps.

Al Katz n'était pas arrivé. Le chauffeur de la Ford était en train d'alerter les vedettes de la Brigade fluviale. Il y eut un rapide échange de consignes avec les autres voitures, puis il regarda sa montre.

— On y va dans cinq minutes, annonça-t-il. Le temps aux vedettes d'arriver.

*

**

Une Oldsmobile noire vint se garer presque en face de la maison abandonnée. Quatre policiers se trouvaient à l'intérieur, dont l'un avec un bazooka. Leur mission était d'attaquer la porte principale dès que l'effet de surprise serait passé.

Deux autres voitures stationnaient dans la 128^e Rue, et les hommes de la quatrième se tenaient prêts à bondir à la suite de Jeanie. Les commissariats de Harlem étaient en alerte. Tout ce que New York comptait de policiers disponibles était prêt à se diriger vers cette maison abandonnée de l'East Side.

Mais pour l'instant, tout reposait sur Jeanie.

À travers le pare-brise de la Ford, Malko et le détective la virent entrer dans le terrain vague. Il n'y avait toujours aucun signe de vie dans la maison. Malko arma son pistolet extra-plat. Jeanie avait dans son sac un 38 spécial.

Julius parvint jusqu'à la porte condamnée et frappa après avoir

regardé autour de lui. Comme il n'y avait aucune ouverture sur le côté, les occupants éventuels ne pouvaient l'avoir vu sortir de la Ford. Le détective à côté de Malko, murmura :

— Elle est gonflée d'aller avec une ordure pareille.

*

**

Jeanie tendait l'oreille de toutes ses forces. On n'entendait pas le moindre craquement à l'intérieur de la maison. Elle fit signe silencieusement à Julius de refrapper, mais il secoua la tête. Il était gris de peur. Le cœur de Jeanie battait à grands coups dans sa poitrine. Maintenant, il était trop tard pour reculer. La voix la fit sursauter.

— Julius ?

Une voix éraillée et basse, qui venait à travers la porte. L'homme avait dû coller ses lèvres au battant.

— Ouais, c'est moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis chargé.

— On n'a besoin de rien. Demain peut-être.

La panique submergea Jeanie. C'était trop bête. Mais Julius réagit bien.

— Demain, je suis pas là, dit-il d'une voix geignarde. Et j'ai besoin de pognon ce soir.

— Bon, je vais voir, fit la voix. Attends.

Jeanie entendit des marches craquer, puis plus rien. Intérieurement, elle se mit à compter les secondes, pour dompter les pulsations de son cœur. Enfin, il y eut un frôlement.

— T'es seul ? fit la voix.

Pris de court, Julius ne répondit pas tout de suite, puis avoua :

— J'ai une petite sœur avec moi. Vaut mieux que tu la connaisses parce qu'elle va faire la tournée.

— Va te faire foutre, fit la voix. J'aime pas ça.

— Tu me connais, fit Julius. Y a pas de pépin.

Encore un silence long comme l'éternité. Puis la voix fit à regret :

— Bouge pas, j'ouvre. Reste bien face de la porte.

Il y eut des grincements puis la porte de bois s'entrouvrit. Jeanie vit le double canon d'un fusil de chasse scié. Une main noire attira Julius à l'intérieur et elle le suivit. D'abord, elle ne distingua rien dans la pénombre. Puis elle vit à la lueur d'une lampe de poche voilée d'une toile un grand Noir torse nu, vêtu d'un pantalon de flanelle gris braquant sur elle le fusil de chasse.

Julius était grisâtre. L'autre tendit la main.

— Tu as la came ?

Derrière lui, il y avait un escalier de bois. Le rez-de-chaussée était vide.

— Tu as le pognon ?

Le Noir dévisageait Jeanie avec attention. Julius sortit de sa poche trois sachets, mais le Noir les ignora.

— C'est gentil d'avoir amené une petite sœur, fit-il.

Il se rapprocha de l'escalier et appela :

— Harris.

L'escalier craqua, et quelques secondes plus tard un autre Noir apparut. Il ne devait avoir qu'une vingtaine d'années. Le premier Noir désigna Jeanie du bout de son fusil.

— Julius nous apporte un cadeau. Vas-y le premier.

Jeanie poussa un petit cri, recula vers la porte. Le Noir avança rapidement, lui mit le canon du fusil sous le menton.

— Déshabille-toi. Vite.

Jeanie sentit que si elle n'obéissait pas, il allait la tuer. Ses lèvres tremblaient, elle était paralysée, elle n'avait pas pensé à ça. Elle laissa tomber son sac par terre. Pourvu qu'ils ne le fouillent pas. Le jeune Noir s'approcha et fit passer sa robe par-dessus sa tête. Elle se laissa faire. La fusil la menaçait toujours. Elle sentit une main arracher son slip et le faire glisser le long de ses jambes. Dans un coin Julius regardait, terrorisé. Le jeune Noir ne prit pas la peine d'ôter le soutien-gorge de la Noire. D'une poussée, il la fit tomber par terre, sur sa robe. Comme elle cherchait à se relever le Noir au fusil jappa :

— Reste étendue.

Jeanie tremblait de tous ses membres.

— Vas-y, dit le Noir au plus jeune, communique le premier.

Le jeune Noir s'agenouilla sur la robe, ouvrit son blue-jean et s'affala sur Jeanie. Il la pénétra très vite et commença à aller et venir en elle. Ni l'un ni l'autre ne disaient un mot, mais de grosses larmes roulaient sur les joues de Jeanie.

Il poussa un petit grognement de bien-être, puis s'arrêta, se releva et se rajusta.

Jeanie resta prostrée, les jambes ouvertes, les yeux clos. Julius se retenait pour ne pas hurler.

— Va chercher les autres, dit le Noir au fusil. Un par un.

*

**

Une longue limousine vint s'arrêter derrière la voiture où se trouvait Malko. Al Katz et Chris Jones en descendirent et rejoignirent Malko.

— Alors ?

— Elle est entrée depuis cinq minutes, dit-il. Je ne comprends pas. Les yeux gris de Chris étaient froids comme de l'acier poli.

— S'ils lui font mal, dit-il, je vais tous me les payer.

Al Katz ne tenait pas en place.

— Si dans un quart d'heure, il n'y a rien, donnons l'assaut.

Malko secoua la tête.

— Non. C'est trop dangereux pour Jeanie et les autres. Attendons. Elle ou Julius West va ressortir. On saura ce qui se passe.

Le silence retomba dans la voiture. Le quartier était en état de siège. Avec lui, Al Katz avait amené une cinquantaine d'agents du FBI. Tout ce qu'on avait pu rameuter à cette heure tardive. Deux hélicoptères de la police survolaient le quartier. Six vedettes de la Brigade fluviale bloquaient l'East River, en amont et en aval de la maison. Pratiquement il ne manquait que des bombardiers pour se croire au Vietnam.

Mais tout cela était inutile pour le moment. Malko éleva une prière vers le ciel pour que tout se passe bien. Surtout pour Jeanie.

*

**

Un à un, les cinq noirs qui se trouvaient dans la maison violèrent Jeanie.

Seul, le Noir au fusil n'y avait pas touché. Quand le dernier fut remonté, il s'approcha de Jeanie et lui toucha la hanche du bout de son fusil.

— Tourne-toi.

Elle obéit. Il la fit s'agenouiller, reposant sur ses avant-bras, la tête appuyée par terre. Alors, il se glissa derrière elle et força ses reins. Jeanie cria de désespoir et de douleur.

Le Noir, après une dernière poussée, se rajusta et ramassa son fusil. Il jeta une poignée de billets froissés à Julius West.

— Dis-lui de se rhabiller et foutez le camp. Si tu reviens un jour avec quelqu'un sans prévenir, on vous coupe la gorge à tous les deux.

Julius ramassa les billets et les mit dans sa poche. Jeanie avait déjà remis sa robe et son slip. Son visage était bouffi de larmes. Elle ramassa son sac et, d'un geste très naturel, plongea la main dedans.

Sa main ressortit avec le 38. Pendant une fraction de seconde, le visage épais du Noir au fusil exprima une stupéfaction totale. Puis, il vit que la main de Jeanie ne tremblait pas, que le pistolet était vrai et que la mort allait jaillir de son canon.

La première balle le frappa à la gorge. Le choc le fit reculer et il toussa comme s'il s'étranglait. Une mousse rosâtre surgit sur ses lèvres.

Jeanie appuya de nouveau sur la détente. La balle entra entre son œil gauche et son oreille et ressortit avec un jet de sang et des fragments d'os. La lueur de la vie s'éteignit d'un coup dans les yeux du Noir, qui lâcha son fusil et glissa par terre.

*

**

Chris Jones jaillit de la voiture au premier coup de feu, distançant Malko de quelques mètres. Il avait son 45 dans la main droite et son Magnum 457 dans la gauche.

Il sembla à Malko qu'il passait à travers la porte, mais en réalité Jeanie l'ouvrit au moment où il fonçait dessus. Le gorille arriva d'un seul élan au pied de l'escalier. Une voix inquiète l'interpella :

— Julius ?

Jeanie laissa tomber son 38 et se couvrit le visage de ses mains, secouée de sanglots convulsifs.

Chris Jones bondit dans l'escalier, pour se trouver nez à nez avec un jeune Noir en caleçon, une bouteille de bière à la main.

Chris ouvrit le feu des deux mains et le Noir sembla tomber en morceaux. Deux des balles du magnum le coupèrent pratiquement en deux. Une porte claqua et une volée de plombs accueillit Chris sur le palier. Il n'eut que le temps de se jeter à plat ventre. En même temps il y eut un cri de femme.

Un second Noir surgit d'une pièce, un gros automatique noir au poing. Dans sa précipitation, il avait oublié de l'armer. Malko le foudroya à bout portant. Il tomba en avant, la moitié du visage arrachée.

En bas, Julius West se rua dehors et partit en zig-zag à travers la rue.

Les quatre agents du FBI avaient ordre de tirer sur tout ce qui bougeait. L'un d'eux épaula sa trente-trente et vida son chargeur. Julius boula comme un lapin au milieu de l'avenue et resta immobile au centre d'une énorme tache de sang. Au même moment, la porte du centre vola en éclats dans un nuage de poussière. Plusieurs policiers se précipitèrent, protégés par leurs boucliers.

Malko et Chris Jones étaient embusqués sur le palier à côté du Noir qu'il avait tué. À droite. Une porte était fermée, avec plusieurs trous dans le battant. De là, on tirait sur Chris. Les deux autres portes étaient ouvertes et des cris de femme venaient de l'étage en dessous. Malko tapa sur l'épaule du gorille.

— Couvrez-moi.

Chris tira tellement des deux mains que le panneau commença à ressembler à de la dentelle.

Malko traversa et grimpa les marches. Le palier du troisième était plongé dans l'obscurité. Les cris de femme venaient de la porte du milieu. Malko se jeta dessus et elle vola en éclats. Un jeune Noir se dressa devant lui, un automatique au poing.

Il tira deux fois. Les balles atteignirent Malko en pleine poitrine. Sous le choc, il recula jusqu'au mur, sonné. Le Noir eut le tort de baisser son arme. Malko tira trois fois coup sur coup. Les trois balles atteignirent leur but et le Noir tomba en avant.

Le détective avait eu raison de lui donner une veste pare-balles. Il s'arrêta au milieu de la pièce. Il y avait des matelas étalés partout. Rapidement, il compta les sept femmes et cinq enfants. Tous noirs.

Une femme se jeta au cou de Malko, pleurant à chaudes larmes.

— Mon Dieu, nous avons cru devenir fous...

Chris surgit dans la pièce et s'accroupit dans un coin pour recharger ses armes.

C'était inutile. Une rafale de mitraillette venait d'abattre le dernier des Mad Dogs, à l'étage inférieur. La maison grouillait de policiers. Un à un, les otages commencèrent à descendre. Malko les examina de plus près.

Tous avaient été mutilés. Soit le lobe de l'oreille, soit une phalange. Les enfants y compris. Deux femmes eurent une crise de nerfs. Malko redescendit avec elles, enjambant les deux cadavres du palier. En bas, il trouva Jeanie en proie à une crise de nerfs. Quand elle le vit, elle se jeta dans ses bras et pleura de longues minutes avant de pouvoir dire un mot.

Alors, elle lui raconta ce qui s'était passé.

Malko lui caressait les cheveux machinalement, tandis que son corps secoué de sanglots tremblait dans ses bras. Le prix des voix à l'Assemblée générale commençait à être très lourd...

Al Katz réconfortait fiévreusement les otages. Effaré. Lui ne pensait qu'à une chose. Il restait un jour et demi avant le vote. Qu'est-ce que son mystérieux adversaire avait bien pu préparer d'autre ?

CHAPITRE XVI

Le discours du délégué de la République populaire d'Albanie n'arrivait pas à maintenir éveillés les représentants de la presse. Avec une obstination digne d'éloges, le brave diplomate énumérait les innombrables félonies du State Department employées pour empêcher la Chine rouge d'entrer aux Nations Unies depuis 1951.

Malko, derrière les glaces de la salle des traducteurs, surveillait la salle. Presque tous les chefs de délégation étaient là. Et probablement l'homme qui luttait contre eux. Le mystérieux Asiatique que personne n'était parvenu à identifier. Ce n'étaient pas les six cadavres des Mad Dogs qui reposaient à la morgue de New York qui allaient y aider... Personne ne s'était montré à la maison des otages.

Il restait vingt-quatre heures au plus avant le vote sur la Chine. Tout ce que le FBI comptait d'hommes disponibles était affecté à la surveillance des délégués et de leurs familles. Malko regarda sa montre. Les femmes et les enfants enlevés par les Mad Dogs allaient apparaître dans quelques minutes. Surveillés comme le trésor de Golconde. Cela *devait* provoquer une réaction. Malko avait calculé que l'homme qui se tenait derrière toute la machination ne devait pas quitter la salle des séances. Il allait réagir, téléphoner peut-être. Tous les journaux du matin parlaient du siège de la maison abandonnée. Mais quand les journalistes avaient été admis à y pénétrer les otages avaient déjà été emmenés. Officiellement il ne s'agissait que d'une opération du FBI contre les extrémistes noirs.

Mais la journée allait être chargée. Le State Department réclamait une marge de sécurité de vingt pour cent. Même les otages retrouvés, il restait une certaine incertitude en ce qui concernait les diplomates « retournés » par des considérations plus humanitaires, comme un gros paquet de dollars.

La femme de David Mugali fut la première à pénétrer dans l'enceinte réservée au public de l'Assemblée générale. Les autres femmes et les enfants suivirent à la queue leu leu, prenant place au premier rang des spectateurs.

Presque aussitôt un des diplomates se retourna et aperçut sa

femme. Précipitamment il se leva, sans interrompre le discours de l'Albanais et traversa précipitamment les travées pour aller l'embrasser.

En un quart d'heure toutes les familles furent réunies dans la galerie extérieure surmontant le hall public. Seuls les initiés remarquèrent ces mouvements de foule. La douzaine de délégués qui avaient retrouvé leurs familles laissaient éclater leur joie, entourés par une meute d'agents du FBI.

Al Katz arriva et demanda à tous les diplomates concernés de le suivre jusqu'aux bureaux de la délégation américaine, de l'autre côté de l'avenue. Pour leur donner quelques explications et, surtout, leur réclamer le silence le plus absolu. Au moins jusqu'au vote.

La CIA se ferait une joie de les dédommager largement pour la peur et les inconvénients subis.

*

**

Le colonel Tanaka crut que le ciel lui tombait sur la tête. Assis parmi les membres de la délégation japonaise, il écoutait d'une oreille le délégué de l'Albanie quand il vit se lever précipitamment le délégué de la Jamaïque, son voisin, au cinquième rang. Dont la femme avait été enlevée. Intrigué, il le suivit du regard jusqu'au moment où le Noir tomba dans les bras de sa femme.

La première impulsion du Japonais fut de se lever et de courir au téléphone. Mais il se força à rester assis, ses pensées tournoyant en désordre sous son crâne. Une fois de plus ses alliés avaient failli à leur mission. Comme tout le monde, il avait lu l'histoire de la maison assiégée. Mais il n'y avait pas un mot des otages, et la police parlait des Panthères noires. Or, presque chaque semaine, il y avait des heurts violents ou sanglants, entre la police et les Panthères.

Il chercha à deviner ce qui s'était passé. Lester était pourtant sûr de ses hommes et peu soupçonnable de trahison. Les Mad Dogs étaient traqués par le FBI. Il pensa à l'homme blond. Il aurait dû parvenir à l'éliminer. C'était de sa faute. Une fois de plus, il avait sous-estimé l'adversaire. Cela avait déjà coûté une guerre au Japon. Tanaka était si absorbé dans ses pensées qu'il commença à applaudir le discours de l'Albanais, entraîné par le Hongrois devant lui. Il s'arrêta sous l'œil horrifié de son chef de délégation et baissa la tête : il ne manquait plus que cela !

Il prit bien soin de rester avec sa délégation et de ne se faire remarquer en rien. Très vite, il repéra les agents du FBI dans la salle. Ils étaient visibles comme le nez au milieu de la figure.

Une grimace amère tordit sa bouche. Tout cela parce que ces

imbéciles de nègres avaient voulu faire joujou avec des explosifs. Il y avait de quoi devenir fou. Avec les centaines de milliers de dollars qu'il avait dépensés... Dès qu'il le put, il prit congé de ses collègues et se précipita vers le parking du sous-sol. Il ne voulait même pas prendre le risque de téléphoner de l'ONU.

Avec la ténacité de sa race, Tanaka n'abandonnait pas. À lui tout seul, en 1945, il avait bien coulé un porte-avions. Il regretta de ne pas avoir un autel shintoïste pour se recueillir.

Il arrêta sa Mercedes au coin de la 38^e Rue, devant une cabine téléphonique. Pourvu que le FBI ne soit pas déjà chez Lester. Mais ce fut la voix du chef des Mad Dogs qui lui répondit. Endormi. Le Noir circulait surtout la nuit et dormait le jour.

— Comment vont les otages ? demanda sarcastiquement Tanaka.

— Pas de nouvelles, fit Lester. On n'a pas le téléphone là-bas. Ils doivent commencer à trouver le temps long.

— Tellement long qu'ils ont débarqué à l'Assemblée générale, grinça le Japonais.

Lester égrena une série effroyable de jurons. Pas besoin de demander si le Japonais plaisantait. Ce n'était pas son genre. Lester ne comprenait pas. La veille au soir encore, tout allait bien. Tanaka lui résuma le récit des journaux.

— Les Pigs, dit le Noir. Ils ont tué mon frère.

— Je suis désolé, répliqua froidement le colonel Tanaka. J'ai perdu aussi beaucoup de mes amis. Mais il me faut au moins six abstentions.

Lester jura de nouveau.

— Autrement nous perdons, conclut le Japonais. Et je vous en tiendrai pour responsable. Il ne vous reste pas beaucoup de temps pour agir. Inutile de chercher à recommencer, les familles des délégués sont protégées par le FBI. Pour vingt-quatre heures, ils ont mobilisé beaucoup de gens.

Le Noir jurait tout seul. Tanaka attendait patiemment. Enfin, Lester annonça :

— J'ai une idée, mais cela va coûter cher.

— Aucune importance, si cela marche, fit Tanaka, le cœur déchiré.

— Vous avez entendu parler du « prophète » demanda Lester.

— Non. Qui est-ce ?

— Vous dites que la séance qui compte c'est demain ?

— Oui.

— Eh bien, comptez sur moi. Cela va être drôle.

— Il ne faut pas que ce soit drôle, remarqua aigrement Tanaka, mais efficace.

— N'ayez pas peur, fit Lester, j'ai un compte à régler avec les Pigs.

Aucun des délégués dont un membre de leur famille avait été kidnappé n'avaient pu apporter le plus léger éclaircissement sur la personnalité de leurs agresseurs. Sauf qu'ils étaient noirs, comme eux. Voilà qui n'allait pas arranger les rapports entre les Noirs africains et leurs homologues américains.

Al Katz avait réussi à les convaincre de garder le silence le plus absolu sur cet épisode.

Heureusement que les trois quarts des délégués présents dépendaient entièrement du State Department pour leurs finances. Cela arrangeait bien des choses. Mais Dieu sait qu'elle autre combinaison diabolique leur mystérieux adversaire avait mis sur pied !

Sagement, ils quittèrent le bureau d'Al Katz, pris en charge entièrement par le FBI.

Malko arriva peu après et trouva l'Américain encore flamboyant de rage. Il avait honte pour son pays. Et peur pour le résultat du vote. Sur sa demande, on avait installé plusieurs tableaux sur les murs de son bureau, indiquant les votes précédents, les abstentions, etc.

Plus un tableau suivant les chefs de délégation à la trace. Tous étaient discrètement protégés par le FBI en dehors de l'enceinte des Nations Unies.

On tenait leurs déplacements à jour, heure par heure. Tous n'assistaient pas aux séances, loin de là. Sauf les membres du groupe communiste.

En regardant le tableau, une idée vint à l'esprit de Malko. Cela ne pouvait faire de mal à personne et risquait de récupérer deux voix.

— Les représentants du Yémen et de l'Ouganda sont à Washington pour consulter leurs ambassadeurs, dit-il, j'ai une idée.

Al Katz leva des yeux bleus inquiets.

— Eh ! vous n'allez pas les enlever ? Jamais je ne...

— Vous n'avez pas honte de penser une chose pareille, dit Malko. *Moi*, une Altesse Sérénissime me livrer à un vulgaire kidnapping ? Ce sont des méthodes de voyou. Il y a mieux.

Il expliqua son idée à Al Katz. Lorsqu'il sortit du bureau, l'Américain se tapait encore les cuisses de rire. Sa première détente depuis le début de l'affaire.

Malko téléphona à l'Hôpital Bellevue, où Jeanie avait été transportée. Il lui avait fait envoyer une énorme gerbe de roses rouges avec sa carte, à la première heure. On la lui passa. Sa voix était faible, lointaine, au bord des larmes.

— Oh ! merci, dit-elle, merci. Cela m'a fait si plaisir.

Elle parlait des fleurs. C'était la première fois qu'on lui envoyait des

fleurs. Les collègues du commissariat la considéraient comme de la belle viande noire, bonne à sauter sur un coin de table. Mais n'auraient pas dépensé cinquante cents pour un bouquet de marguerites.

*

**

Le vol 563 des Eastern Airlines venait tout juste de décoller de Washington DC(7). Trois quarts d'heure de vol jusqu'à New York La Guardia sur un petit Boeing 737 renflé et bas sur pattes. À par les hôtesse, rien que des hommes à bord. Une vraie navette, de businessmen qui allaient retrouver leur famille ou leur petite amie à New York.

Tous assoiffés.

Avant même que l'appareil n'ait atteint son altitude de croisière, les hôtesse commencèrent à prendre les commandes pour les rafraîchissements. Un dollar le verre, payable d'avance. La plupart des passagers en commandaient deux.

Deux d'entre eux, des hommes dans la force de l'âge, se ressemblant vaguement, en commandèrent trois chacun. L'hôtesse eut un petit rire en prenant la commande.

— Vous n'allez pas tenir droit en descendant. Attention à votre femme.

Plus rien ne se passa pendant un bon moment. Les passagers s'humectaient paisiblement en essayant de faire la cour aux hôtesse blasées. Le temps était clair, et même à New York il faisait beau. Le vol 563 était un vol sans histoire, sauf lorsqu'un passager oubliait sa serviette dans un rack.

Les deux passagers du premier rang avaient bu leurs trois verres. Ils se consultèrent du regard puis se levèrent en même temps. L'un d'eux resta debout au milieu de l'allée centrale tandis que le second se dirigeait vers le poste de pilotage, en traversant la cabine des premières. Aussitôt il se heurta à l'hôtesse.

— C'est trop tard pour boire, fit espièglement celle-ci. Regagnez-votre place.

— Je ne veux pas boire, fit l'homme, je veux parler au commandant de bord.

L'hôtesse secoua la tête.

— C'est impossible. Il faut regagner votre place.

Soudain, elle vit le pistolet aux reflets bleutés dans sa main droite et poussa un cri.

— C'est une blague ?

— Non, c'est un vrai, et nous allons à Cuba, fit l'homme.

Il poussa l'hôtesse dans le cockpit, tenant son pistolet bien en évidence.

— Demi-tour sur Cuba, fit-il au pilote, l'arme braquée sur sa nuque. Nous allons à La Havane. Ne résistez pas, nous avons quelqu'un dans la cabine qui s'occupe des autres passagers. Vous pouvez prévenir La Guardia si vous voulez.

Le pilote ne chercha même pas à atermoyer. La compagnie avait déjà eu une douzaine d'appareils déroutés sur Cuba. Une simple routine. Mais il regarda avec surprise son hijacker. Il ne ressemblait pas aux jeunes gens hirsutes et hystériques qui mettaient d'habitude le cap sur Cuba. Il était bien habillé, les cheveux courts, et s'exprimait parfaitement.

Philosophiquement, le pilote se dit que les temps avaient bien changé et qu'on ne pouvait plus se fier à personne.

Le Boeing s'inclina vers l'est et le commandant de bord prit son micro pour avertir ses passagers qu'ils n'arriveraient à New York que deux jours plus tard.

L'homme qui tenait le pistolet était resté devant la cabine. Il se demandait ce que penseraient les Cubains s'ils découvraient que les agents du FBI se mettaient eux aussi à détourner des avions sur Cuba.

Il valait mieux qu'ils ne le sachent jamais. Et il aurait donné cher pour savoir la raison qui poussait la CIA à détourner un avion américain sur Cuba.

CHAPITRE XVII

Mamadou Rikoro était plongé dans un affreux dilemme. Froissant nerveusement le reçu de sa banque au fond de sa poche, il n'écoutait que d'une oreille distraite le représentant de la Colombie traîner les USA dans la boue. Son voisin, délégué d'un pays de l'Est, écoutait religieusement. Il se tourna vers Mamadou – toujours avide de conquérir la sympathie d'une République noire – et lui sourit largement. Rikoro répondit par une faible grimace. Son voisin n'avait pas ses problèmes. Il n'était que le magnétophone de son gouvernement. S'il déraillait il était fusillé, un point c'est tout. Ce qui éliminait bien des problèmes de conscience.

Comme ceux de Rikoro. Il avait beau passer la main dans ses cheveux crépus, il n'arrivait pas à trouver de solution satisfaisante.

Ce matin même il avait reçu de sa banque la nouvelle de l'arrivée d'un virement de trente mille dollars. Provenance anonyme. Il recevait un virement identique tous les ans à la même époque, juste avant le vote sur la Chine. Modeste contribution de quelques bienfaiteurs anonymes et américains. Évidemment, il en rétrocédait à son ministre, mais c'était une manne régulière et presque légale. Après tout, les USA étaient riches et son pays se moquait totalement de la Chine.

Mais, d'un autre côté, il y avait les cinquante mille dollars qu'il avait imprudemment acceptés deux semaines plus tôt. Pour faire exactement le contraire. En beaux billets qui avaient déjà pris le chemin de la Suisse.

Bien sûr, cela allait faire du bruit. Rikoro serait probablement rappelé. Mais, avec dix ou quinze mille dollars il étoufferait les cris les plus forts. Et il en avait un peu assez de New York. Vivement le soleil africain. D'un autre côté, en restant là il faisait des économies considérables. Sa femme avait pris l'habitude de la ville.

C'était vraiment un abominable dilemme. Si seulement il avait pu faire plaisir à tout le monde. Avec le vote secret, il s'en serait tiré avec un pieux mensonge.

— J'ai le triste devoir d'annoncer que nous avons appris avec une profonde tristesse la mort de Dato Mohammed Ismail Ben Mohammed Yussof, représentant permanent de la Malaisie aux Nations Unies,

ronronna la présidente. J'invite les membres de l'Assemblée à se lever et à observer une minute de silence à la mémoire du disparu.

Mamadou Rikoro se leva mécaniquement. Il n'avait pas à se forcer pour avoir l'air triste. La tête penchée, il continua à réfléchir intensément. Et déchiré, prit une décision.

Sa minute de silence, à lui, fut à la mémoire des cinquante mille dollars. Des rentrées régulières valent mieux qu'un coup de poker. Seulement, il fallait prévenir son commanditaire et rembourser.

Dès la suspension de séance, il se rua vers la première cabine téléphonique et appela un numéro qu'il connaissait par cœur. Il voulait bien perdre cinquante mille dollars mais tenait à ce qu'on le sache et qu'éventuellement on lui en sache gré... Lorsqu'il eut son correspondant au bout du fil, il expliqua à mots couverts qu'il avait été contacté, mais qu'il restait fidèle à la bonne vieille maison. Puis, il raccrocha, l'âme en paix. Il ne restait plus qu'à attendre le lendemain pour voter.

Le second coup de téléphone était plus difficile à donner. Il alla prendre un Pepsi à la machine avant de se lancer. Puis, il composa son numéro. En priant le Ciel pour que personne ne réponde.

*

**

Malko était en train de boire un café à la cafétéria quand Chris Jones surgit.

— Al Katz veut vous parler immédiatement, dit-il, appelez-le.

Malko se rua à la première cabine tranquille. Katz était au bord de l'hystérie.

— On tient enfin un bout, exulta-t-il. Un gars vient de téléphoner. Mamadou Rikoro. Il est sur nos listes de paie. Il a expliqué qu'on l'avait contacté mais que finalement il penchait du bon côté. Il faut le retrouver coûte que coûte.

— Où est-il ?

— Si je le savais, j'aurais déjà été le chercher. Trouvez-le.

Malko fonça au bar. Pas de Rikoro. Il était cinq heures, et la plupart des délégués étaient partis. Il téléphona au siège de sa délégation, chez lui, parcourut tous les couloirs, alla même jusqu'à la cafétéria du personnel, sans trouver la moindre trace de Rikoro. La séance reprenait une heure plus tard, jusqu'à huit ou neuf heures. Il y serait peut-être.

Malko demanda à la standardiste du bar qu'elle fasse un appel toutes les cinq minutes, demandant Mamadou Rikoro. Et assit Chris en face du standard.

Froidement, Milton Brabeck s'était installé dans la grande entrée et

demandait poliment leur identité à tous les délégués noir de peau qui sortaient. Ils le prenaient pour un garde de l'ONU faisant du zèle.

*

**

Quand le colonel Tanaka rentra à son hôtel et découvrit le message de Lester demandant de le rappeler d'urgence, il sut qu'une nouvelle catastrophe était imminente. Lester avait l'ordre de ne donner signe de vie qu'en cas d'extrême urgence.

Il téléphona de la cabine à cent mètres de l'hôtel. Lester était ivre de rage.

— Un sale nègre est en train de nous doubler ! aboya-t-il.

Tanaka s'essuya le front. Il faisait chaud et l'asphalte fondait, dans un relent d'égout et de gaz d'échappement. L'humidité était terrifiante. Pourtant, il fallait garder la tête calme.

— Expliquez-vous clairement, dit-il.

Le chef des Mad Dogs essaya de ne pas bégayer de rage. Tanaka enregistrerait. Il se sentit soudain très las. Il allait agir lui-même. Pas d'autre solution.

— Je dois le rappeler avant une demi-heure, dit Lester.

Il lui donna le numéro. C'était aux Nations Unies. Tanaka raccrocha et appela immédiatement. Une voix de femme lui répondit : c'était la bibliothèque des Nations Unies. Il demanda Mamadou Rikoro, et on le lui passa.

Le diplomate était hystérique. Lester l'avait terrorisé. Il était prêt à aller trouver le FBI. Et il connaissait Lester. Tanaka prit sa voix la plus douce, l'assura de sa totale compréhension. Pouvait-il prendre l'engagement de rembourser la somme qu'il avait touchée ? C'est tout ce qu'on lui demandait. Rikoro se calma un peu. Demanda à qui il avait affaire.

— Votre commanditaire, fit Tanaka aimablement. Je suis sûr que nous pouvons arranger tout cela très bien. Et peut-être une prochaine fois...

Le soulagement de Rikoro était palpable. Du moment qu'on commençait la palabre ! Il entrevit même un fructueux chantage.

— Retrouvons-nous dans la salle du Conseil de tutelle, proposa Tanaka. Nous serons tranquilles.

Et pour cause. Il n'y avait plus que deux territoires sous tutelle... Pago-Pago et un obscur carré de forêt vierge en Indonésie. Le Conseil ne se réunissait jamais.

Mamadou Rikoro approuva ce choix discret. Lui non plus ne tenait pas tellement à la publicité.

Tanaka raccrocha et sortit respirer un peu d'air moite. Il avait juste

le temps de passer dans sa chambre et de retourner à l'ONU.

*

**

La grande salle du Conseil de tutelle était totalement vide. Rikoro s'assit en haut des travées et alluma une cigarette. Personne ne l'avait vu entrer. Il se sentait de bien meilleure humeur. Avec un petit espoir de sauver les cinquante mille dollars. Bien entendu, il n'allait rien signer du tout. Il faudrait que les autres se contentent de sa parole d'honnête homme.

La porte s'ouvrit derrière lui et il entendit un bruit de pas, étouffé par l'épaisse moquette verte. Il tourna la tête, souriant. Son sourire se figea lorsqu'il vit le pistolet, mais il n'eut pas le temps de hurler.

Le colonel Tanaka tira posément trois balles dans la tête de Mamadou Rikoro, bien que la première ait pénétré sous le nez et démantelé le cerveau. Cela fit trois petits bruits sourds, à cause du silencieux. Un modèle particulièrement sophistiqué qui englobait la chambre d'éjection. D'ailleurs l'acoustique de la salle du Conseil de tutelle avait toujours été déficiente.

Mamadou Rikoro bascula sur son fauteuil. Le colonel Tanaka s'approcha et poussa le corps le plus loin possible, de façon qu'il soit invisible de la travée. Heureusement, le diplomate n'était pas trop corpulent. L'odeur de cordite allait très vite se dissoudre dans la senteur de renfermé. La salle n'était visitée que par les groupes de touristes.

À tout hasard, Tanaka descendit les travées pour ressortir par la porte donnant du côté du bar des délégués. Il l'ouvrit rapidement au moment où le garde tournait le dos. Celui-ci vit bien Tanaka. Mais en voyant son collègue le stopper à l'entrée du bar et le laisser passer après qu'il lui eut montré son passe, il ne réagit pas. Certains délégués n'hésitaient pas de temps en temps, à venir faire une petite sieste dans sa salle du Conseil de tutelle. Ou même à se livrer à une visite de sentiments sur les moelleux fauteuils rouges, avec une secrétaire débauchée des sections de traducteurs.

Tanaka alla jusqu'à la cafétéria, où il rejoignit d'autres membres de la délégation japonaise.

*

**

Le corps de Mamadou Rikoro serait peut-être resté là plusieurs jours si une certaine Mrs Thins, de Topeka (Kansas) n'avait éprouvé une grande fatigue dans les jambes à la suite de sa longue visite des

Nations Unies. Elle se glissa hors du groupe de touristes et s'effondra dans un moelleux fauteuil du Conseil de tutelle. Hélas, elle ne put étendre ses jambes endolories. En baissant la tête, elle aperçut quelque chose de noir. Pensant qu'il s'agissait d'un objet, elle envoya la main.

C'était la tête de Mamadou Rikoro.

Le hurlement de Mme Thins interrompit net la pertinente explication de la guide. Il se propagea même très loin en dépit de la mauvaise acoustique... Si loin que deux gardes accoururent, croyant à une crise de nerfs.

— Il y a un cadavre ici, glapit Mme Thins.

Et elle s'évanouit.

*

**

Le minuscule bureau du colonel MacCarthy était envahi par la fumée. Le colonel semblait déprimé. Deux cadavres en une semaine, c'était beaucoup. D'autant que, même avec beaucoup d'imagination, on ne pouvait parler de crime de sadique en ce qui concernait Mamadou Rikoro.

— Travail de professionnel, avait suavement murmuré Katz.

Le meurtrier avait ramassé ses douilles. Le contenu des poches de Rikoro s'épandait sur la table du colonel MacCarthy. Rien qui puisse faire avancer l'enquête.

Un à un, les gardes défilaient pour témoigner. En principe, personne ne pouvait pénétrer dans la salle du Conseil de tutelle. Sauf tous les tours guidés et les délégués. Choix horrible...

— Je crois que j'ai aperçu le meurtrier, avoua un des gardes. Un homme petit, brun. Il était de dos. Il a été stoppé par mon collègue à l'entrée du bar des délégués. Comme j'ai vu qu'il était O.K., je n'ai pas insisté.

Le colonel MacCarthy fit appeler le garde en faction devant le bar des délégués.

Celui-ci ne se souvenait de rien. Il contrôlait automatiquement tous les gens qui entraient au bar. Ne regardait même pas les visages, juste les cartes. Peut-être cent à l'heure. On ne put rien lui sortir d'autre.

CHAPITRE XVIII

Les deux religieuses passèrent d'un pas majestueux devant la statue filiforme offerte par le Nigeria et pénétrèrent dans le bar des délégués. Le garde de service hésita à les stopper puis se décida trop tard : les deux noires majestueuses dans leurs robes blanches s'étaient perdues dans la foule du bar des délégués. C'était la dernière suspension de séance avant le vote sur le rétablissement des droits légitimes de la République populaire de Chine.

Bien sûr, le garde aurait pu retrouver les deux religieuses, mais il ne devait pas abandonner son poste.

Le délégué de la Haute-Volta se retourna : on l'appelait par son nom. Il se trouva nez à nez avec une Noire qui avait de très grands yeux marron et l'air doux. Sa robe blanche de religieuse n'arrivait pas à dissimuler la grâce de son corps, et il en fut troublé à son corps défendant.

— Ma sœur ? demanda-t-il respectueusement.

— Je voudrais vous parler, fit la religieuse d'une belle voix de basse.

Encore une tapeuse. Au nom de la fraternité de race.

— Nous allons entrer en séance, expliqua le diplomate. Et je suis tout seul de ma délégation.

— Je n'en ai pas pour longtemps, insista la religieuse. Quelques minutes et c'est extrêmement important. Pour vous.

Intrigué, le délégué chercha un endroit tranquille. Mais on se serait cru au marché aux esclaves, les jours d'arrivages de Caucasic. La religieuse le tira d'affaire.

— Nous pouvons faire quelques pas au rez-de-chaussée, suggéra-t-elle, nous y serons plus tranquilles.

Le délégué de la Haute-Volta accepta. Ils repassèrent devant le garde et descendirent par l'escalier roulant au rez-de-chaussée. La galerie intérieure était effectivement déserte.

Souriant, le Noir se tourna vers sa sœur de race.

— Alors, en quoi puis-je vous aider ?

La Noire sourit, angélique, les deux mains enfoncées dans sa large robe.

— C'est très simple. Vous allez venir avec moi.

Le diplomate sursauta, assez surpris.

— Avec vous ? Mais c'est impossible, la séance commence dans une demi-heure. Il faut que je vote.

Le sourire de son interlocutrice se fit encore plus angélique.

— Vous allez venir quand même.

À ce moment il vit le canon du parabellum braqué sur son ventre et voulut sauter en arrière. Mais le mur le retint.

— Mais, vous êtes folle ! fit-il d'une voix étranglée. C'est une plaisanterie.

La grande bouche de la Noire souriait toujours, mais ses yeux étaient froids.

— Vous allez marcher à côté de moi, ordonna-t-elle. Nous allons sortir d'ici et monter dans une voiture qui nous attend. Si vous obéissez rien ne vous arrivera.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? protesta le diplomate, je n'ai pas d'argent sur moi...

— Je ne veux pas d'argent, dit la religieuse. Nous vous relâcherons après le vote.

Le délégué de la Haute-Volta sursauta.

— Mais c'est ridicule. Je raconterai ce qui s'est passé. On annulera le vote.

La Noire dit d'un ton calme et cependant menaçant :

— Vous ne direz rien, sinon vous serez exécuté. Même si toute la police vous protège. Si vous dites un mot à qui que ce soit, vous mourrez.

Le délégué la crut. Il savait qu'il se passait des choses étranges à New York. Que certaines organisations criminelles étaient toutes-puissantes. Il fut envahi par une panique irrépressible. Le canon du parabellum s'enfonça encore un peu dans son estomac. Il était prolongé par une sorte de gros cylindre : un silencieux.

— Dépêchez-vous, ordonna la religieuse. Si vous tentez de fuir, je vous abats.

Elle remit le pistolet dans sa poche, mais il en voyait la forme à travers le tissu. Il avait trop peur pour réfléchir. Comme un automate il lui emboîta le pas. L'esplanade à droite grouillait de monde. C'était le coin des touristes. La Noire marchait à côté de lui, très près, et à chaque pas il sentait le canon de l'arme heurter sa hanche.

À la grille, ils durent passer à travers un groupe de touristes. Le délégué reconnut une des guides, une ravissante Chinoise qu'il avait courtisée, et lui adressa un sourire crispé.

Machinalement, elle lui rendit son sourire. En passant au milieu des touristes la religieuse fut séparée du délégué. Instinctivement elle sortit à demi le parabellum de sa poche.

Lo-ning aperçut l'arme une fraction de seconde. Déjà la Noire était sur le trottoir, à l'extérieur de la grille, et avait rejoint le délégué. La Chinoise se demanda si elle n'avait pas rêvé. Mais elle revit le sourire bizarre et crispé du Noir. Quelque chose de pas normal du tout était en train de se passer sous le nez de toutes les barbouzes veillant au bon déroulement du vote.

Plantant là ses touristes elle prit ses jambes à son cou, fonçant vers le bar des délégués où elle savait trouver Malko. Ensuite, elle changea d'avis. Pour gagner du temps, elle se rua sur un téléphone, dans l'entrée, et alerta la section chinoise. À charge, pour eux, de répercuter le tocsin.

*

**

Ce n'est qu'à la quatrième religieuse que le garde de l'ONU à l'entrée du bar des délégués commença à se poser des questions. Deux d'entre elles étaient ressorties en compagnie chacune de deux délégués. Mais c'était trop tard, elle était déjà passée, escortant un petit Guyanais qui lui arrivait à l'épaule. Cent mètres plus loin, dans le promenoir Gandhi, la religieuse vit venir à elle deux Chinois, marchant très écartés l'un de l'autre. Comme pour lui barrer le passage.

Tirant le Malais par le bras, elle bifurqua brutalement sur la droite, pour rattraper le grand escalier. Les Chinois se mirent à courir.

Il y eut deux bruits sourds et étouffés. Un des Chinois boula sur le tapis et resta immobile. L'autre glissa lentement le long d'une superbe tapisserie chinoise. La religieuse entraîna le Malais, rentrant son parabellum. Le diplomate était trop terrorisé pour crier lorsqu'ils passèrent devant un garde de l'ONU.

De toute façon, les gardes en uniforme n'étaient pas armés.

*

**

Un peu plus tard le secrétaire général des Nations Unies fut extrêmement surpris de trouver sur le palier du trente-huitième étage – son étage – un individu qui le salua poliment sans toutefois rentrer un Smith et Wesson de gros calibre à faire rêver Pecos Bill. Le péché mignon de Chris Jones. Le diplomate se dit qu'il était temps qu'il retourne dans son pays. Jusqu'ici, s'il n'avait empêché aucune guerre, il était au moins arrivé à faire régner la paix dans les couloirs de l'ONU.

CHAPITRE XIX

Cette fois le colonel Tanaka voulait être tranquille. Il assista à la sortie des fausses religieuses, au volant de sa Mercédès, juste devant le dais de l'entrée des délégués.

Tout semblait se passer bien. Les deux voitures des hommes de Lester étaient garées de l'autre côté de l'avenue. Tanaka compta avec satisfaction les délégués emmenés. La balance repenchait de son côté. Lester avait eu une bonne idée. Les délégués enlevés appartenaient à des pays qui n'étaient pas sous les projecteurs de l'actualité. Le fait qu'ils n'apparaissent pas en séance ne choquerait pas. Cela se produisait fréquemment, lors des abstentions.

Les deux voitures démarrèrent.

La porte de la Mercédès s'ouvrit brutalement au moment où Tanaka embrayait. Malgré tout son sang-froid Tanaka sursauta.

Une jeune Chinoise se pencha à l'intérieur de la voiture, l'air affolé.

— Monsieur, dit-elle, laissez-moi monter. Vite. Il y a un enlèvement. Les deux voitures là-bas. Il faut les suivre.

Le colonel Tanaka crut vraiment que le Fuji-Yama lui tombait sur la tête. Il ne manquait plus que cela. Son trouble fut tout à fait sincère.

— Je ne comprends pas, mademoiselle. Que se passe-t-il ?

La Chinoise monta à côté de lui et lui dit d'une voix autoritaire :

— Sortez et suivez les deux voitures là-bas, la blanche et la verte. Et arrêtez-vous près du premier policier que nous rencontrerons.

Lo-ning avait compris que personne, à part elle, n'aurait le temps d'intervenir. Elle se préparait à arrêter une voiture sur la Première Avenue lorsqu'elle avait repéré Tanaka au volant de sa voiture.

Tanaka obéit, le cerveau en ébullition. Les deux voitures avaient déjà cent mètres d'avance. Il les recolla facilement et regarda sa voisine. Elle s'était un peu calmée. Il frémit en pensant à ce qui se serait passé si elle était montée dans une autre voiture que la sienne.

— Expliquez-moi ce qui se passe, fit-il, jouant le diplomate idiot. Est-ce que je peux vous aider ?

Un peu détendue, la Chinoise expliqua :

— Les gens dans les deux voitures devant ont enlevé des délégués à l'ONU pour les empêcher de voter cet après-midi.

— Mais il faut prévenir la police, fit « horrifié » le Japonais. Ce n'est pas votre travail.

— C'est un peu mon travail, dit Lo-ning. Mais je préviendrai la police dès que je pourrai. Je vous remercie de m'aider. C'est une chance que vous ayez été là.

— C'est une chance, en effet.

On ne savait pas encore pour qui. Les deux voitures filaient droit au nord, vers Harlem. Vers un building de West End Avenue.

— Ils sont armés, fit sombrement Lo-ning.

Le colonel Tanaka demeura silencieux. Il fallait absolument trouver un moyen d'éliminer cette Chinoise. En plein New York, à quatre heures de l'après-midi. Et il n'était pas armé. Depuis l'élimination de Rikoro c'était dangereux. Soudain, la jeune fille gesticula.

— Là, là...

Une voiture de police était stoppée au coin de la 61^e Rue. Tanaka ralentit mais objecta :

— Nous risquons de les perdre.

— C'est vrai, reconnut Lo-ning.

Elle baissa la vitre de la Mercedes et chercha à attirer l'attention des policiers. Sans aucun succès. Tanaka avait accéléré pour rattraper les deux autres voitures.

Ils ne rencontrèrent plus aucune voiture de patrouille jusqu'à Harlem. Lorsqu'elle vit les voitures s'engager dans le parking souterrain, Lo-ning poussa un cri de joie.

— Arrêtez, arrêtez tout de suite. Il faut prévenir la police.

— Allons au plus proche commissariat, suggéra Tanaka.

— Non, je veux attendre ici, fit Lo-ning. C'est plus sûr. Cela peut être une feinte. D'ailleurs il y a une cabine téléphonique un peu plus loin. Je vous remercie de m'avoir rendu service.

Le colonel Tanaka prit l'air profondément ennuyé.

— Mademoiselle, cela m'ennuie de vous abandonner ici seule. C'est dangereux.

— Bon, d'accord, dit Lo-ning. Amenez-moi jusqu'à la cabine. Je vais appeler et nous resterons là jusqu'à ce que la police arrive.

Tanaka ralentit. Il lui restait moins d'une minute pour se débarrasser de la Chinoise.

*

**

Tout le monde avait commenté le meurtre de Mamadou Rikoro parmi les délégués. Mais la disparition des autres membres était passée complètement inaperçue. De même que le meurtre des deux agents chinois. En effet la séance de l'Assemblée générale venait de

reprendre. Malko tenait un conseil de guerre dans le bureau du colonel MacCarthy avec Al Katz. Jamais on n'avait vu un tel tohu-bohu à l'ONU.

— Il n'y a plus qu'à prier, reconnut Malko. En espérant qu'aucun autre délégué n'ait été acheté d'une façon ou d'une autre. L'orgie n'avait pas donné les résultats attendus. Sauf dans un cas...

— Nous disposons encore de deux heures, dit Al Katz. Avec le système électronique cela ne dure pas plus d'une demi-heure.

Effondré, le colonel MacCarthy promit de tripler les gardes autour de la salle et d'y mettre tous les civils armés dont il disposait.

Le colonel Tanaka, au lieu de faire demi-tour sur West End Avenue, pour revenir à la cabine téléphonique, vira à gauche dans la 105^e Rue et entra dans un terrain de sport abandonné, transformé en poubelle.

— Eh ! qu'est-ce que vous faites ? s'écria Lo-ning.

Rassurant, Tanaka sourit.

— Pardon, je voulais faire un demi-tour ici.

Mais au lieu de faire demi-tour, il stoppa près du mur et mit le frein à main. C'est seulement en voyant son expression que Lo-ning commença à avoir peur. Soudain, la mort de Mme Tso lui revint à l'esprit. C'était un Asiatique qui l'avait tuée...

Leurs regards se croisèrent, et elle comprit instantanément qu'il voulait la tuer. Aussitôt les deux mains de Tanaka la saisirent au cou et commencèrent à serrer.

Lo-ning hurla. Elle luttait furieusement. Gêné par le volant, Tanaka ne pouvait assurer sa prise. Peu à peu, elle parvint à s'éloigner de lui. Millimètre par millimètre, sa main droite atteignit la portière et elle s'y accrocha. Elle parvint à l'ouvrir et à glisser le pied dehors.

Accrochée à la carrosserie, elle parvint à sortir presque entièrement de la voiture. Il était temps, elle n'avait plus un centimètre cube d'air dans ses poumons. Tanaka, couché sur la banquette, dut la lâcher, et elle tomba par terre.

Tanaka poussa un cri de colère. Déjà la Chinoise détalait à travers le terrain vague, vers le téléphone. Le Japonais fit demi-tour et fonça sur la petite silhouette qui courait en canard.

Lo-ning se retourna et vit la Mercédès qui fonçait sur elle. Elle se plaqua contre le mur. Gêné par une grosse pierre, Tanaka ne put l'écraser comme il le pensait. Mais le pare-chocs heurta la Chinoise à la hauteur du genou, la faisant tomber.

Elle se releva, une douleur horrible dans le genou. Sa jambe se déroba sous elle. Elle dut s'accrocher au grillage. Elle ne voyait que la sortie devant elle. Une fois sur West End Avenue elle serait sauvée. Heureusement, Tanaka n'avait pas le temps de faire demi-tour. Il

revint vers elle en marche arrière, mais, en zigzaguant, passa trop loin.

En clopinant, Lo-ning atteignit la sortie. Elle atteignit le trottoir au moment où la Mercédès jaillissait du terrain vague. Tanaka freina brutalement.

Lo-ning regarda autour d'elle, affolée. Une rigole de sang coulait le long de sa jambe. Il n'y avait aucun piéton en vue. Il fallait traverser West End Avenue pour atteindre la cabine.

Elle se mit à courir en boitant. Les élancements dans sa jambe étaient épouvantables. Elle entendit le ronflement de la Mercédès, voulut courir encore plus vite, collée aux façades des immeubles.

La grosse voiture monta sur le trottoir, en biais, arriva derrière Lo-ning. Le colonel Tanaka tenait solidement son volant. En arrivant sur la fragile silhouette, il redressa un peu sur la droite, pour ne pas s'écraser contre le mur.

L'aile avant gauche cueillit la Chinoise sur le côté, lui faisant éclater le foie et lui brisant plusieurs côtes. Elle se sentit laminée, brisée, projetée en l'air. Tanaka avait espéré l'écraser entre la Mercédès et le mur, mais le choc fut si violent qu'il projeta Lo-ning en avant, dans un escalier desservant un sous-sol.

Hors de portée du Japonais.

Il redescendit sur la chaussée, regarda derrière lui. Le visage effaré d'un gros Noir avait ouvert la porte du sous-sol et contemplait le corps de Lo-ning à ses pieds.

Tanaka hésita. C'était mortellement dangereux de revenir en arrière. Il ignorait combien de personnes se trouvaient dans la maison. Son seul espoir était que la Chinoise ait été tuée sur le coup, qu'elle ne puisse pas parler. Il embraya et tourna dans West End Avenue. Cette fois, c'est lui qui était responsable de l'échec.

*

**

Lo-ning pouvait à peine parler. Elle avait eu la mâchoire fracturée dans le choc et sa bouche était pleine de sang. Les trois Noirs penchés sur elle se demandaient s'ils n'allaient pas discrètement la remettre dans le terrain vague pour éviter les questions de la police quand une énorme Noire arriva à son tour et se pencha sur Lo-ning, pleine de compassion.

La Chinoise l'agrippa par son corsage, supplia :

— Vite appelez le FBI. Dites que les otages sont au 4537 West End Avenue. C'est un Japonais...

Épuisée, elle perdit connaissance.

Les Noirs se regardèrent. Pas rassurés du tout. La grosse les bouscula et monta les marches.

— On ne va pas laisser mourir cette petite, grommela-t-elle.

Marchant aussi vite que le permettait son poids, elle alla jusqu'à la cabine et composa le 911, le numéro de détresse pour Police-Secours, pour lequel on n'avait même pas besoin d'une dime. Puis elle raconta ce qui se passait.

Lorsque la police arriva dix minutes plus tard, Lo-ning avait cessé de respirer. Terrorisée, la grosse Noire répéta ce que lui avait dit la Chinoise avant de mourir.

*

**

Une heure plus tard, un employé de la section japonaise vint sur la pointe des pieds prévenir l'ambassadeur auprès des Nations Unies qu'un haut fonctionnaire du FBI tenait absolument à lui parler immédiatement.

CHAPITRE XX

Le colonel Minoru Tanaka était figé en un garde-à-vous impeccable devant son supérieur hiérarchique aux Nations Unies, Hideo Kagami, représentant permanent adjoint. Le visage rond du diplomate était sévère et son regard froid considérait le colonel avec un certain mépris, derrière ses lunettes à montures rondes d'acier.

Humblement, le colonel Tanaka inclinait la tête à chacune des remarques pertinentes du diplomate. Il se sentait couvert de honte. Pour la première fois de sa longue carrière – aussi bien dans l'aviation que dans les services secrets – il avait failli à son devoir. Il avait beau se dire que la faute en revenait à ses alliés d'occasion, c'était quand même lui le responsable.

Le diplomate termina sa diatribe :

— Il importe, conclut-il, puisque le FBI a pu remonter jusqu'à vous, que rien ne puisse vous relier au gouvernement ou même aux services auxquels vous appartenez. Que jamais le FBI ne puisse réunir les preuves permettant d'ouvrir une action judiciaire. Soit par votre témoignage, soit par celui d'autrui. C'est bien compris ?

Le colonel Tanaka avait parfaitement compris. Mais c'est une des choses dont il se souciait le moins. Un militaire est fait pour mourir d'une façon ou d'une autre, et il se souciait peu d'endurer les sarcasmes de ses collègues de retour à Tokyo. Puisqu'il avait raté, il lui restait à faire une sortie honorable. Il se cassa presque en deux.

— Puis-je prendre congé, monsieur l'ambassadeur. Je puis vous assurer que vos instructions seront exécutées immédiatement.

— Je n'en attendais pas moins de vous, répliqua le diplomate.

Brusquement, il fit le tour de son bureau et serra chaleureusement la main du colonel Tanaka. Un soupçon d'émotion embuait ses lunettes.

— Colonel Tanaka, dit-il à voix basse, comme si les murs étaient pleins de micros. Je sais que vous avez fait de votre mieux pour servir votre pays. Au nom de l'empereur, je vous en remercie. Nous prendrons soin de ce qui vous est cher.

Un faible sourire éclaira le visage du colonel Tanaka. Ce satisfecit était tout ce qu'il souhaitait. Il avait la conscience tranquille. On ne le

citerait pas comme exemple d'échec aux générations futures. Sans mot dire, il fit demi-tour et sortit du bureau. En attendant l'ascenseur, il commença à réfléchir à ce qu'il allait faire. Malheureusement, il avait très peu de temps.

Cet ultime rendez-vous était déjà un miracle. Après avoir quitté Loning, il avait automatiquement contacté le chef de la délégation japonaise pour le mettre au courant.

Le FBI avait déjà alerté la délégation japonaise quand le colonel Tanaka avait pu entrer en contact avec Hideo Kagami. Ce dernier lui avait donné rendez-vous dans le bureau d'une grosse firme d'importation japonaise qui abritait les Services spéciaux de Tokyo.

En sortant, il héla un taxi et donna une adresse dans Greenwich Village. C'était imprudent de revenir à son hôtel, du moment que le FBI l'avait identifié. Mentalement il essaya de se rappeler ce qui pouvait se trouver dans sa chambre d'hôtel de compromettant.

Rien, à part le pistolet. Et ce dernier ne mènerait pas très loin. Il avait un faux numéro de série et il était impossible d'en retrouver la trace.

Le petit carnet noir sur lequel Tanaka avait noté ses dépenses était dans sa poche. Dès qu'il en aurait fini avec ses alliés, il le détruirait en le brûlant. Ensuite, il ne resterait plus que lui, colonel Tanaka. La dernière pièce à conviction du complot. Il n'avait pas encore choisi sa façon de mourir et se réservait un moment de méditation si les circonstances lui en donnaient l'occasion. Au pire, il lui suffisait de mordre un des boutons de la manche gauche de sa veste pour tomber mort instantanément.

Mais le poison lui déplaisait et il souhaitait trouver un moyen plus compatible avec son état. Les samourais ne s'empoisonnaient pas, et le colonel Tanaka était fortement imprégné de tradition.

D'un œil distrait, il regardait New York défiler le long des vitres du taxi. Ils suivaient Broadway, en plein *Garment district*, avec tous les chariots de fourrures et de vêtements, les énormes camions et les cafétérias minables bourrées de pauvres employés. Pas le New York scintillant des touristes, mais une fourmilière qui ressemblait un peu à Tokyo.

Le colonel éprouva un bref et violent pincement au cœur. Il aurait donné cher pour une ultime partie de pachinko. Mais il n'y avait pas de pachinko à New York, et le FBI était à ses trousses.

Les Américains avaient été extrêmement polis en demandant si un certain colonel Tanaka faisait bien partie de la délégation japonaise. Oh ! il ne s'agissait que d'une question de pure forme, car on lui avait sûrement volé sa voiture. Il était évidemment impossible qu'un membre éminent de la délégation japonaise soit mêlé à cette sordide histoire.

Depuis la guerre du Vietnam, les fonctionnaires américains avaient fait de grands progrès dans l'art de sauver la face.

Le taxi stoppa devant une maison de Bleeker Street. Des hippies étaient assis presque sur chaque marche, fumant ou discutant. Tanaka monta les quelques marches et traversa la cour. Au fond, il y avait une sorte de hangar. Il poussa la porte. C'était plein de caisses et de vieux meubles.

Un Noir se dressa tout de suite en face de lui. Costaud, avec des lunettes noires.

— Je viens voir Lester, dit Tanaka.

Personne, en dehors des Mad Dogs ne connaissait le prénom de Lester. Le Noir alla au fond du hangar et poussa une caisse. Tanaka était resté un peu en arrière. Sans bruit il ramassa une barre de fer, arriva derrière le noir et l'abattit de toutes ses forces sur sa nuque.

Le Noir tomba en avant sans un cri, dans une éclaboussure de sang.

Le colonel Tanaka déplaça la caisse. Sous la caisse, il y avait une trappe.

Il la souleva et s'engagea dans une échelle de fer. Il atterrit dans un sous-sol plein de caisses. L'arsenal des Mad Dogs pour Manhattan. Environ deux cents fusils, des mitraillettes de différents modèles, des fusils automatiques achetés à des déserteurs, des milliers de cartouches de tout calibre. Une fois Lester avait montré sa fortune à Tanaka. Il y avait même une mitrailleuse japonaise Nambu, arrivée là Dieu sait comment.

Tanaka bougea sans bruit une lourde caisse contenant des fusils encore dans leur emballage et souleva le couvercle de celle qui se trouvait dessous, espérant que sa mémoire ne le trompait pas.

La mitraillette tchécoslovaque et les chargeurs étaient bien là. Il prit l'arme, engagea un chargeur et en glissa trois autres dans sa ceinture. Il espérait que Lester serait là avec Jack à pouvoir éventuellement témoigner contre lui. Jamais Tanaka n'avait eu de contact direct avec d'autres membres des Mad Dogs, ils étaient les seuls.

Le bruit de la culasse qu'il arma se répercuta sur les murs de brique. En face de lui, la porte restait obstinément fermée. Il se demanda brusquement si Lester n'était pas dehors.

L'arme serrée contre son bras droit, il ouvrit la porte. Un couloir d'une dizaine de mètres desservait plusieurs pièces. À l'autre bout, une sortie remontait sur la Septième Avenue. C'était vraiment la planque idéale.

— Qui est là ? cria une voix.

Tanaka reconnut Lester. Il appela à son tour, calmement :

— C'est moi, Tanaka.

Puis il poussa la porte et entra.

Lester n'était pas seul. Il était en train de jouer aux cartes avec deux autres Noirs. Jada était allongée sur le lit, en train de lire. Plusieurs bouteilles de bière vides étaient posées par terre. Un colt automatique se trouvait sur le lit où Lester avait l'habitude de dormir. En voyant Tanaka, l'un des joueurs plongea brutalement vers l'arme, éparpillant les cartes par terre. Tanaka bougea à peine, mais la mitraillette cracha une courte rafale. Le Noir sauta comme s'il avait une crise d'épilepsie puis retomba dans une mare de sang. Plusieurs des balles lui avaient déchiqueté le torse. Il mourut avant de toucher le sol.

Lester et l'autre Noir se levèrent, défigurés par la peur. Jada laissa tomber son livre, hurla, se recroquevillant sur le lit. Tanaka tourna vers eux le canon de l'arme.

— Ne bougez pas, fit-il calmement.

Lester retrouva un peu de son sang-froid. Il passa nerveusement la langue sur ses lèvres.

— Bon sang ! vous êtes dingue, ou quoi ? Qu'est-ce qui vous prend ?

Il toussa à cause de la cordite. Tanaka en profita pour l'interrompre :

— Votre dernière opération n'a pas réussi non plus, dit-il d'un ton égal. À l'heure actuelle, vos hommes sont arrêtés par le FBI et je suis recherché moi-même. Nous avons dépensé beaucoup d'argent pour rien.

— Hé ! fit Lester, ils ne vous ont pas suivi ?

Le colonel Tanaka eut un geste qui signifiait que cela n'avait plus beaucoup d'importance. Lester se méprit.

— Vous voulez vous planquer avec nous ? proposa-t-il. Ensuite on vous fera sortir du pays par le Canada. C'est facile. Il y a des centaines de mille de frontières pas surveillées dans le North Dakota. En attendant vous resterez ici...

Le regard de Lester ne quittait pas la mitraillette. Il savait que le chargeur contenait encore assez de cartouches pour le couper en deux. Sur le lit, Jada semblait paralysée. Sa lourde poitrine se soulevait irrégulièrement, comme si elle avait eu du mal à respirer.

Ses yeux allaient de Tanaka à Lester, suivant la conversation.

Il ne comprenait pas ce que voulait le Japonais. Soudain, son visage s'éclaira.

— Vous voudriez rentrer dans votre fric ? Mais vous savez qu'on avait payé ces fumiers d'avance. Le reste on à acheté des armes et on a bouffé.

Tanaka hocha la tête.

— Je vous remercie de votre hospitalité, mais je n'ai pas l'intention d'en profiter, dit-il poliment. Quant à l'argent, je pense effectivement

qu'on ne peut pas le retrouver. Mais je suppose que cela fait partie des risques du métier.

Lester sourit, soulagé.

— O.K., vous êtes fichtrement raisonnable. Maintenant, posez cette mitraillette. Il pourrait arriver un autre accident.

Il essayait de ne pas regarder le cadavre de Ronson, son copain. Il ne savait pas très bien que penser de ce jap qui semblait avoir viré dingue tout à coup. Qu'est-ce que foutait le type à la porte ?

Tanaka ne lâcha pas la mitraillette et ne bougea pas d'une semelle. Il serra même la crosse plus fermement. Il cherchait dans son esprit s'il n'avait rien oublié.

— Je vais m'en aller maintenant, dit-il tranquillement. Je regrette que tout n'ait pas marché comme nous le souhaitions.

Lester vit son doigt appuyer sur la détente. Il hurla :

— Hé ! vous êtes fou. Vous n'allez pas... Je ne vous ai pas vendu, j'ai été correct, moi.

Le colonel Tanaka hochait tristement la tête. Il y avait des choses difficiles à expliquer à un garçon fruste comme Lester. La fatigue le prenait. Il avait hâte d'en avoir fini.

— Vous avez été correct, concédait-il, mais j'ai des devoirs envers mon pays.

Jada poussa un petit cri.

Une lueur passa soudain dans l'oeil de Lester. Ce type était fou. Il fallait lui trouver un hobby : il se pencha et ramassa une grosse boîte métallique par terre, la tendant à Tanaka.

— Regardez, il y a de quoi nous venger là-dedans. On me l'a apporté hier. Vous savez ce que c'est ?

La boîte ressemblait à une boîte de conserve d'un kilo qui aurait eu un couvercle en plastique transparent. On apercevait une matière granulée mauve, un peu comme des bonbons. Il n'y avait aucune inscription sur la boîte. Lester cracha :

— Vous avez entendu parler du cyclon B ? Le truc qui servait dans les camps de concentration de vos copains allemands pendant la guerre pour liquider les juifs. Ce truc-là, c'est pareil. Du chlore. Dès que vous le mettez à l'air, ça se combine pour donner un gaz mortel. Tout le monde y passe en cinq minutes. Vous toussez, vous devenez tout bleu et vous crevez la gueule ouverte, en pissant le sang par le nez et la bouche.

Lester était tellement excité par sa description qu'il en avait oublié la mitraillette. Soudain, sa voix baissa et il ajouta sur le ton de la confiance :

— Supposez qu'on balance ça dans les conduits de ventilation de l'ONU. Tous ces foutus Pigs vont crever et il n'y aura pas de vote.

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux de Tanaka, vite éteinte. Il

savait que Lester était prêt à n'importe quoi pour sauver sa peau, qu'à la première occasion il lui fausserait compagnie ou tout simplement le tuerait.

— C'est très intéressant, dit-il.

Et il appuya sur la détente.

Le choc des balles renvoya Lester contre le mur. L'une d'elles le frappa en pleine gorge et un jet de sang jaillit, éclaboussant la table et les cartes. Déjà, le colonel Tanaka tirait une courte rafale sur le second Noir monté sur le lit en un futile espoir pour échapper aux balles. Touché aux reins et dans le dos, il poussa un jappement affreux avant de rouler par terre. Une des balles atteignit Jada en plein front. Elle resta assise sur le lit, le visage figé en une expression de surprise, le sang coulant le long de son nez, les yeux ouverts.

Le colonel Tanaka n'eut même pas à remettre un chargeur dans son arme, Lester était déjà mort et l'autre n'en valait guère mieux. Soigneusement, le Japonais posa la mitraillette sur la table et examina la boîte de Cyclon B avec curiosité. Cela semblait totalement inoffensif.

Soudain, il se dit que l'idée de Lester n'était pas si mauvaise. À condition de l'exécuter lui-même. C'était la touche parfaite pour qu'on le prenne pour un fou et qu'on ne songe nullement à un complot préparé par un gouvernement. Les gouvernements n'empoisonnent pas l'ONU.

Il regarda sa montre. La séance durait encore deux bonnes heures. Une seconde, la pensée de la délégation japonaise l'effleura, mais il se dit avec une grande logique qu'ils seraient heureux de participer à la sauvegarde de leur pays, même à leur corps défendant. Et cela serait une assurance supplémentaire. Personne n'irait penser qu'ils étaient compromis.

Un peu ragaillardi, le colonel Tanaka prit la boîte, qu'il enroula dans un morceau de papier, et sortit sans un regard pour les trois cadavres. Il en avait vu tellement en 1945. Cela commençait à sentir très mauvais. Avec la mort, les sphincters s'étaient relâchés et les Noirs gisaient dans leurs excréments. Dans l'armurerie, il s'arrêta et choisit un colt automatique tout neuf, fabriqué au Brésil. Il bourra ses poches de chargeurs et remonta l'échelle.

Une Buick blanche était garée dans la cour. Tanaka savait que Lester l'utilisait parfois. Il pencha la tête à l'intérieur et vit que les clés étaient sur le tableau de bord. C'était plus sûr qu'un taxi, si la police avait déjà diffusé son signalement. Il monta et mit en marche.

Il irait directement au garage de l'ONU. Il savait que le centre de l'air conditionné se trouvait au même niveau.

Il conduisit avec soin dans la petite rue encombrée de hippies et de touristes, puis tourna dans la Sixième Avenue. Il était à une trentaine

de blocs de l'ONU. Au croisement il s'arrêta pour laisser passer une petite vieille chargée de paniers.

Sur le siège de la voiture, la boîte de Cyclon B avait l'air de sortir d'un supermarché, innocente et brillante. Tanaka avait glissé le colt sous sa banquette. Il accéléra et parvint à attraper plusieurs feux.

CHAPITRE XXI

Malko suivait anxieusement la progression des votes, sur le tableau lumineux. Depuis un moment, la barre verte ne cessait de s'allumer. Il poussa un soupir de soulagement avec les votes du Japon et de la Jordanie. Maintenant, la majorité des deux tiers ne pourrait plus être atteinte.

Discrètement, il quitta la salle de l'Assemblée générale et gagna le bureau du colonel MacCarthy. Celui-ci avait perdu une grosse part de son flegme britannique. Le dernier coup venait de lui être porté lorsqu'on l'avait prévenu qu'un membre respectable de la délégation japonaise était recherché pour la bagatelle de deux meurtres. Sans compter les autres brouilles.

Dieu soit loué, c'était un Asiatique... Mais cela choquait profondément le colonel MacCarthy. Du temps de l'Armée des Indes, les diplomates ne se servaient d'armes que par personnes interposées.

— Vous n'avez pas retrouvé le colonel Tanaka ? demanda Malko.

MacCarthy essaya de retrouver une partie de son flegme, en jetant un regard noir à Malko. Il lui était profondément désagréable de penser que ce garçon qui avait l'air d'un gentleman, qui s'habillait bien, parlait avec distinction et ressemblait à un vrai diplomate, soit en réalité un de ces agents secrets sans foi ni loi.

— S'il met les pieds aux Nations Unies, nous le retrouverons, affirma-t-il sèchement. Il n'y a rien à craindre.

Ce n'était pas absolument l'avis de Malko mais il s'inclina. Heureusement, Chris Jones et quelques agents du FBI patrouillaient dans le building. La seule idée d'arrêter un diplomate dans l'enceinte des Nations Unies rendait le colonel MacCarthy malade. Il pria de toutes ses forces pour que le colonel Tanaka ait l'élégance d'aller se faire prendre ailleurs.

Malko le laissa lisser ses belles moustaches et regagna la salle de l'Assemblée générale.

Le colonel Tanaka pénétra sans encombre dans le parking des Nations Unies, après avoir montré sa carte de diplomate au garde en faction qui n'y jeta qu'un coup d'œil distrait. Il gara la Buick blanche et descendit, la boîte de Cyclon B à la main. Son colt était glissé dans sa ceinture, invisible. Avant de quitter la voiture, il avait fait monter une balle dans le canon.

Il s'orienta. Mentalement, il revit le plan du troisième sous-sol où il se trouvait.

C'est là que se trouvait la machinerie centrale de l'air conditionné, les énormes machines vertes dans une salle digne du *Titanic* qu'on lui avait fait visiter à son arrivée à l'ONU.

Maintenant, il se souvenait : le bureau du responsable se trouvait au fond, à droite.

Joe Ruark, l'énorme contremaître chargé de la climatisation, surnommé « Fatty » en raison de ses deux cent quatre-vingts livres, était en train de raconter une histoire cochonne à son aide, un mince jeune homme à lunettes, lorsque la porte de leur minuscule bureau s'ouvrit sur le colonel Tanaka, pistolet au poing. Ils en restèrent muets de surprise.

Surtout à cause du pistolet noir braqué sur eux.

— Lequel de vous est responsable de la climatisation ? demanda le Japonais dans son anglais sifflant et parfait.

Joe, le gros contremaître, se dit qu'il avait affaire à un fou. Et qu'il ne fallait surtout pas le contrarier.

— C'est moi, fit-il aimablement, comme s'il ne voyait pas le pistolet.

— Où se trouvent les entrées d'air ?

— Au sixième, au quinzième et au vingt-septième étage, sir, mais...

— Celles du bâtiment de l'Assemblée générale ?

— Au sixième.

Le téléphone sonna et le gros homme tendit la main vers l'appareil.

Le colonel Tanaka n'éleva pas la voix, mais le gros homme arrêta son geste.

— Ne décrochez pas.

Tout à coup, l'Américain eut la conviction de se trouver en face de quelqu'un de très dangereux.

Le téléphone continuait à sonner. Enfin il se tut. La tension était devenue insupportable dans la petite pièce. Tanaka regarda les graphiques pendus aux murs. Cela prendrait des heures pour les interpréter. Il avait besoin du gros homme, coûte que coûte. Par la glace, il jeta un coup d'œil à la grande salle des machines, en contrebas. Elle semblait déserte.

— Il n'y a personne ? demanda-t-il.

Le gros homme secoua la tête sans pouvoir répondre. Il crevait de

peur. Si seulement on avait prévu un système d'alarme quelconque ! Il aurait fallu qu'il décroche le téléphone et hurle au secours.

Ce serait certainement ses dernières paroles.

— Vous connaissez aussi le système ? demanda poliment le colonel Tanaka à l'ouvrier à lunettes.

Celui-ci crut que les mots ne passeraient pas.

— Non, sir.

Tanaka continua, pour le gros :

— Vous allez me conduire immédiatement aux entrées d'air de la salle de l'Assemblée générale.

Le gros homme retrouva un semblant de courage, secouant la tête.

— Je ne peux pas, sir, c'est impossible. Je risque ma place.

— Si vous refusez, dit doucement Tanaka, je vais être obligé de vous tuer.

Silence de plomb.

— Je peux pas, répéta Joe d'un ton plaintif. Je peux pas.

Le colonel Tanaka ne répondit pas. Il connaissait la nature humaine et ses faiblesses. Les mots n'étaient rien à côté des actes. Le pistolet fit un quart de tour et l'homme à lunettes eut juste le temps de faire une grimace.

L'explosion assourdit Joe. Il recula et se cogna à la table, faisant tomber plusieurs des stylos accrochés à sa poche de devant. Son copain, les yeux exorbités, les deux mains au ventre, se laissait lentement glisser par terre. L'âcre odeur de la cordite envahit la petite pièce. L'explosion assourdissante bourdonnait encore dans les oreilles du contremaître.

Joe était paralysé par le petit trou noir maintenant braqué sur lui.

— Dépêchez-vous, intima Tanaka, autrement, je vais vous tuer aussi.

Joe regarda le corps de son copain, se dit qu'il allait mourir. D'ailleurs son cerveau refusait de fonctionner.

— On y va, on y va, mais je voudrais soigner mon pote.

— Ne faites pas l'imbécile, fit Tanaka. Venez.

Comme dans un cauchemar, Joe décrocha le trousseau de clés du sixième et sortit, précédant le Japonais. Celui-ci remit son arme dans sa poche. Dans sa main gauche, il tenait la boîte de cyanure.

— Est-ce qu'il y a un escalier ? Je ne veux pas passer par l'ascenseur.

Joe se dirigea vers le petit escalier de ciment.

*

**

Sam Goodis, de veille dans la *Control Room* devant les douze postes

de télévision intérieure surveillant les endroits stratégiques de l'ONU, vit passer deux silhouettes devant un des écrans de télévision. La première était incontestablement celle du gros Joe. Personne d'autre n'avait un ventre pareil à l'ONU.

Il se demanda qui l'accompagnait, mais ce n'était pas son problème. Joe était service-service et s'il était avec quelqu'un, c'est que c'était O.K. Il regarda sa montre : six heures dix. Il en avait encore jusqu'à huit heures.

Quelqu'un poussa la porte et il sourit en reconnaissant Dennis, un des gardes en civil, accompagné d'un homme blond aux étranges yeux dorés.

— Tout va bien, Sam ? demanda Dennis. Rien de spécial ?

— Tout est O.K. Pourquoi ?

— On cherche un dingue. Un Japonais.

Sam Goodis faillit parler de l'homme qui accompagnait Joe, puis se retint à temps. Joe était trop à cheval sur les règlements pour prendre un risque quelconque.

*

**

Le gros Joe s'écorcha un doigt en dévissant un écrou. Il ne comprenait toujours pas. L'inconnu lui avait fait fermer la porte à clé. Ils essayaient maintenant toutes les bouches d'aération. Mais le système était très diversifié. Rien que pour la salle immense de l'Assemblée générale, il y avait près de quatre-vingt-dix circuits différents. Il venait d'en ouvrir un peu. Aussitôt, le Japonais avait versé des granulés mauves qui avaient été aspirés par la tuyauterie.

— Reculez-vous, avait-il ordonné à Joe. Et ne respirez pas.

Joe ignorait pourquoi, mais il commençait à avoir sérieusement mal à la tête et envie de vomir.

— Dépêchez-vous, ordonna l'homme au pistolet.

Joe terrorisé, allait aussi vite qu'il le pouvait.

Le colonel Tanaka éprouvait une sombre satisfaction. Dans cinq minutes les premiers délégués ressentiraient l'effet du poison. Encore une demi-heure de travail. Il n'aurait plus qu'à se débarrasser de cet imbécile et à tenter de trouver une mort honorable.

*

**

— Tiens, c'est bizarre, il n'y a personne, remarqua Dennis.

Avec Malko, le garde de l'ONU faisait le tour des sous-sols.

Malko poussa la porte du minuscule bureau. La première chose

qu'il vit fut la chaussure de l'homme à lunettes. Il ne respirait plus, couché sur le dos.

— Mon Dieu, fit Dennis, il est mort.

Comme tous les gardes en civil il portait un pistolet, mais ne s'en était pas servi depuis dix ans. Il écarquillait les yeux, stupéfait. Malko comprit immédiatement. Tanaka était revenu. Il se souvenait que quelques années plus tôt on avait déjà voulu gazer les délégués.

— Comment peut-on arrêter l'air conditionné ? demanda-t-il à Dennis.

Le garde de l'ONU secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il faut aller à la *Control Room*. Ils doivent savoir.

Les deux hommes partirent en courant. Sam Goodis s'étrangla avec son sandwich en les voyant arriver.

— Où sont les contrôleurs de la climatisation ? demanda Malko.

L'autre mit bien une minute à répondre.

— J'ai vu Joe monter. Il doit rester Ted. Il y en a toujours un en service dans la boîte.

— Ted est mort, dit Malko. Et il faut arrêter la climatisation immédiatement. Comment peut-on faire ?

— À côté, la salle de contrôle, balbutia le garde, mais vous devez demander au colonel...

Malko était déjà dans l'autre pièce. Les murs étaient couverts de voyants lumineux, comme dans une centrale électrique. Un homme lisait une bande dessinée. Il se leva.

— Hé ! c'est interdit ici !

Dennis lui montra son badge.

— C'est O.K., comment peut-on arrêter la climatisation. Tout de suite. Question de vie ou de mort.

L'employé de la sécurité désigna le panneau du fond.

— Tous les fusibles sont là. Mais... Mais il me faut un ordre écrit.

Malko appuyait déjà sur le premier disjoncteur.

L'employé voulut s'interposer.

— Vous allez faire venir tous les pompiers de New York !

— Ça sera peut-être utile, dit Malko.

Un à un, les voyants rouges s'allumaient sur le mur. Un peu partout, dans l'immense building, l'air conditionné cessait de fonctionner. Mais ce n'était pas encore suffisant, car les gaz dangereux risquaient de stationner dans les conduites, et, étant plus lourds que l'air, de descendre aux étages inférieurs, c'est-à-dire, dans la salle de l'Assemblée générale.

— Comment peut-on inverser le flux ? demanda Malko.

L'employé secoua la tête.

— Ce n'est pas ici. Il faut aller dans la salle de contrôle.

Les deux hommes étaient déjà partis. Heureusement que Dennis connaissait un peu la maison. Ils traversèrent le bureau où se trouvait le cadavre et descendirent l'échelle de fer jusqu'à la salle des machines. Un grand tableau était devant eux avec des manettes numérotées de 1 à 400 : tous les systèmes de ventilation.

Malko et Dennis rabattirent toutes les manettes, aussi vite qu'ils le purent. Comme les fusibles avaient été déconnectés, rien ne se passa. Le dernier disjoncteur inversé, ils repartirent.

*

**

Le colonel Tanaka secoua furieusement l'épaule de Joe Ruark.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Joe essuya son front en sueur.

— Je ne sais pas. On dirait que tout s'est arrêté. Comme une panne. C'est peut-être la saloperie que vous avez glissée dedans qui les a détraqués.

Le Japonais ne répondit pas. Sa boîte de Cyclon B était encore presque entièrement pleine. Mais sans l'air pour véhiculer le poison, son plan était à l'eau.

Quant à la panne, il n'y croyait pas. Ses adversaires avaient éventé le truc et paré de la seule façon possible : en stoppant l'air conditionné.

— Il faut remettre les machines en route, dit-il.

Joe le regarda, effaré.

— Mais c'est dans la salle du contrôle, au troisième sous-sol.

Le colonel Tanaka eut un sourire suave et venimeux.

— Vous autres Américains, avez la faiblesse de respecter la vie humaine. Ils me laisseront faire, sinon je vous tuerai.

Joe faillit se trouver mal. Entre les précieuses vies des délégués et son humble existence, les policiers n'hésiteraient pas longtemps. Quitte à lui donner une médaille à titre posthume. En grimaçant, il se releva. Tanaka avait sorti son pistolet, repris sa boîte.

— Allons-y, dit-il.

Il y avait encore une minuscule chance. Quand on a fait le sacrifice de sa vie, on peut réussir beaucoup de choses.

*

**

— Remettez tout en route, ordonna Malko.

Il avait alerté tout le service de sécurité, Chris Jones et le FBI y compris, par l'intermédiaire du colonel MacCarthy.

L'employé obéit. Un à un, les voyants rouges commencèrent à s'éteindre.

Soudain, Chris Jones fit irruption dans la pièce, brandissant son 357 Magnum.

— Vite, on l'a repéré ! Ils sont au sixième. Le Japonais vient de tirer sur un des gardes. Ils se sont barricadés dans le réduit de l'air climatisé.

— Il faut le prendre vivant, dit Malko.

C'était quand même le grand mystère. Pour qui le colonel Tanaka travaillait-il ?

Ils se ruèrent dans l'ascenseur. Les agents du FBI commençaient posément à investir l'immeuble, doublant partout les gardes de l'ONU. C'est la première fois dans toute l'histoire de l'auguste organisation qu'une telle chose se produisait. Le colonel MacCarthy allait en sauter par la fenêtre.

Le palier du sixième était en état de siège. Milton Brabeck vint au-devant de Malko.

— Ils sont là-bas.

Il désignait la porte métallique avec une inscription rouge : *Keep out*. Deux trous avaient percé le battant. Devant, sur le dallage plastique, il y avait une large traînée de sang.

— Il est touché ?

Milton secoua la tête.

— Non, hélas, c'est le gros qui a morflé.

— Grave ?

Le gorille baissa la tête. Son colt faisait des trous comme des soucoupes.

— J'aurais pas dû tirer, fit-il.

Malko s'avança le long du mur, restant hors du champ de tir du Japonais. Puis il appela :

— Colonel Tanaka, sortez.

Il renouvela son appel. Sans succès. Le Japonais l'entendait sûrement pourtant.

— Nous allons donner l'assaut, continua Malko. Laissez au moins sortir l'homme qui se trouve avec vous.

Toujours pas de réponse. Malko rejoignit Milton et les agents du FBI. Le gorille annonça :

— Ils seront là dans dix minutes, avec des gaz lacrymogènes.

Malko hocha la tête. La guerre du Pacifique avait appris que les Japonais se laissaient rarement prendre vivants.

Debout contre la cloison, protégé des coups de feu, le colonel Tanaka contemplait avec ennui le gros Joe en train d'agoniser. Étendu par terre comme une grosse méduse, ils soufflait et une bave rosâtre s'échappait de la commissure de ses lèvres. La balle de Milton lui avait ouvert le poumon droit, sans espoir. Sa main grattait le plastique et il n'arrivait plus à parler. Ses yeux glauques ne voyaient déjà plus.

Tanaka était coincé dans cette pièce. Il savait que les autres allaient l'enfumer ou le gazer. Au choix. Il restait plusieurs solutions : la sortie à la samouraï, la balle dans la tête ou le saut du sixième.

Aucune des trois solutions n'était vraiment satisfaisante. Le colonel n'éprouvait aucune haine pour les hommes qui se trouvaient à l'extérieur. La perspective d'en tuer plusieurs ne l'enchantait pas.

Soudain, il y eut un chuintement. Il sursauta et fit un saut de côté, puis se maudit de sa nervosité. Ce n'était que l'air conditionné qui se remettait en marche.

Une fraction de seconde, une joie sauvage le submergea : à la suite d'une fausse manœuvre, on avait remis la machinerie en route ! En l'oubliant. Il posa son pistolet par terre et fiévreusement, commença à dévisser le couvercle de sa boîte.

L'odeur d'amandes amères frappa ses narines au même moment. Et il réalisa que l'air n'était pas aspiré mais puisé dans la pièce. L'appareil marchait à l'envers, expulsant les gaz mortels.

Le colonel Tanaka fit un pas vers la fenêtre puis s'arrêta. Il lui suffisait de relever le battant et de laisser l'air frais entrer. Il arrêta son geste : il venait d'avoir une meilleure idée. Il était écrit qu'il ne verrait pas les cerisiers refleurir à Tokyo. Mais ce sont les choses de la vie. Agenouillé, il se pencha sur le conditionneur. L'odeur d'amandes amères se fit plus forte.

Il respira profondément, les yeux fermés, gardant l'air empoisonné dans ses poumons comme s'il s'agissait d'un tabac rare. D'abord, il ne se passa rien. Puis une brûlure terrible lui déchira la poitrine. Il eut envie de se déchirer la peau. Il voulut hurler de douleur, mais aucun son ne sortit.

Il bascula d'un coup en arrière, se recroquevilla, les yeux hors de la tête.

C'est dans cette position que le trouva Malko. Le visage encore convulsé par la douleur, après que la brigade des gaz eut fait sauter la porte et ouvert les fenêtres pour évacuer les vapeurs mortelles. Personne ne saurait jamais pourquoi le colonel Minoru Tanaka s'était lancé dans une telle aventure. Ceux qui l'y avaient poussé l'avaient déjà rayé de leurs mémoires.

Mais sa femme et ses filles sauraient qu'il était mort honorablement.

Malko se pencha sur le colonel japonais et lui ferma les yeux.

Il faisait une chaleur étouffante dans la salle de l'Assemblée générale quand Mlle Brooks, représentante du Libéria annonça officiellement le résultat du vote sur la résolution N° 569, concernant le rétablissement des droits légitimes de la République populaire de Chine à l'Organisation des Nations Unies.

La résolution était repoussée par 56 voix contre 48, n'atteignant pas la majorité des deux tiers requise. Six pays avaient voté d'une façon « inexplicable » et il y avait eu 21 abstentions, 8 de plus que l'année précédente. Il s'en était fallu de peu que le colonel Tanaka ne réussisse.

Les délégués se pressèrent vers la sortie en s'épongeant le front. Celui de l'Australie glissa à son voisin argentin :

— Je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie. Ils sont fous d'avoir arrêté l'air conditionné. Décidément, rien ne marche plus en Amérique.

Jeanie avait maigri, ce qui faisait ressortir sa grande bouche et ses immenses yeux marron. Elle poussa un petit cri en voyant Malko avec la longue Cadillac noire, courtoisie de la CIA.

Après quatre jours d'hôpital, elle allait mieux. Malko prit son sac et le jeta dans la voiture. Elle monta à côté de lui.

En s'enfonçant dans le siège moelleux, sa robe remonta sur ses cuisses. Son premier geste fut de la rabattre, puis elle se jeta contre Malko et il sentit sa bouche chaude dans son cou.

— Je suis si heureuse que vous soyez venu, murmura-t-elle.

Il appuya sur la droite et arrêta la Cadillac. Aussitôt, Jeanie l'embrassa violemment, longuement, le serrant de toutes ses forces.

Krisantem allait être affreusement choqué, raciste comme il l'était. Malko espérait néanmoins que son sens du devoir lui interdirait de parler à Alexandra.

1 *Dix cents.*

2 *Fils de pute.*

3 *Avions-suicide.*

4 *Fric, en argot.*

5 *Sales bounoules.*

6 *Bourrés.*

7 *District of Columbia.*